

n° 197 **FICTION** *mai 1970*

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Lacroix

BON DE COMMANDE « F »

à adresser aux Editions OPTA - 24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	FRS français
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	31
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32
☐ *Histoire du futur* (tome 2) par ROBERT HEINLEIN	39
☐ *Cristal qui songe* *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36
☐ *Retour à l'âge de pierre* *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32
☐ *La poupée sanglante* *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36
☐ *Au-delà du néant* *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33
☐ *Les enfants d'Icare* *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33
☐ *Elric le Nécromancien* par MICHAEL MOORCOCK	40
☐ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37
☐ *Agent de l'empire terrien* par POUL ANDERSON	37
☐ *Les cavernes d'acier* *Face au feux du soleil* par ISAAC ASIMOV	37

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal**
- **— un mandat de versement**

C.C.P. éditions OPTA 31.529.23 La Source

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3600-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Collection Galaxie-Bis

Titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga

Titres à paraître :

15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
20 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 300
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 26
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source
(rayer les mentions inutiles)

Au prochain sommaire de "Fiction":

CATHERINE L. MOORE

Jirel et la magie

PHILIP K. DICK

La fourmi électronique

ROBERT SILVERBERG

Quand les arbres ont des dents

JEAN PIERRE ANDREVON

Impossible amour

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

1. Dans « Fiction »

HARLAN ELLISON	115	Paulie et la belle endormie
	192	Le réceptacle
En collaboration avec **Robert Sheckley**	175	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe
RANDALL GARRETT	154	Le Terlunien
	196	C'est dans les yeux...
ZENNA HENDERSON	13	Les rescapés
	25	Les isolés
	31	Les égarés
	37	La promenade de Tante Morte
	46	La boîte à voir tout
	57	Les orphelins
	83	L'enchaîné
	104	Tournez la page
	122	Le départ
	126	Le dernier pas
	149	La petite fille et les collines
	166	Le retour
	170	Ombre sur la Lune
	174	Les exilés
DEAN R. KOONTZ	182	Les enfants du voyage
	185	Voir le soleil en face
	192	Le douzième lit
	195	Quand viennent les dragons
THEODORE STURGEON	7	La merveilleuse aventure du bébé hurkle
	41	La peur est une affaire
	44	Et voici les nouvelles
	56	Un rien d'étrange
	74	L'homme qui a perdu la mer
	76	Douce-Agile ou la Licorne
	78	Le singe vert
	80	Epitaphe
	102	Les enfants du comédien
	109	Une fille qui en a
	133	L'amour et la mort
	S. 9	Et la foudre et les roses
	S. 10	Compagnon de cellule
	S. 10	Le professeur et l'ours en peluche
	S. 11	Dieu microcosmique
	S. 13	La montagne en marche
	180	Dans la chambre sombre
	185	Celui qui lisait les tombes
	186	Le prodige
	193	Tournure d'esprit

DANIEL WALTHER	**145**	Les étrangers
	151	Retour dans l'île
	153	Les gants d'écailles
	165	Ténèbres
	166	Canes Caniculae
	168	Comme une poignée de sel
	S. 12	Une longue mémoire
	171	Wilovyi
	178	Les singes
	179	Flinguez-moi tout ça !
	181	La Terre à refaire
	182	Veuve-Plaine des tours chantantes
	187	Je me souviens du vent mauvais de l'espace
	192	La nuit du grand serpent
ROGER ZELAZNY	**151**	Une rose pour l'Ecclésiaste
	157	En cet instant de la tempête
	162	Les portes de son visage, les lampes de sa bouche
	169	Nouvelle aurore
	171	La mort et son exécuteur

2. Dans « Galaxie »

HARLAN ELLISON	**42**	« Repens-toi, Arlequin ! » dit Monsieur Tic-Tac
	45	Je n'ai pas de bouche et il faut que je crie
	62	L'assassin des planètes
	64	Le dormeur aux mains calmes
	67	La bête qui criait : « amour ! » au cœur du monde
DEAN R. KOONTZ	**62**	L'Oiseau de Rêves
	65	Derrière le Bouclier
THEODORE STURGEON	**8**	Tandy et le brownie
	19	Un monde trop parfait
	21	Les talents de Xanadu
ROGER ZELAZNY	**33**	Les autos sauvages
	43	Cette montagne mortelle
	53	L'odyssée de Lucifer
	59	Le chant du Babouin Bleu
	62	Ange noir, ange noir
	67	Créatures de lumière
	68	...qui dérangera mes os

Voici les auteurs que vous pourrez lire entre autres dans les futurs numéros de FICTION :

Brian W. Aldiss
Poul Anderson
Isaac Asimov
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Alfred Bester
Robert Bloch
Ray Bradbury
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Arthur C. Clarke
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Thomas M. Disch
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

RANDALL

GARRETT

Les ravageurs

Particulièrement représentative d'une certaine époque du magazine Astounding *(que l'on pourrait situer entre 1950 et 1960) cette nouvelle de l'hyper-prolifique Randall Garrett (auteur présenté en détail le mois dernier) n'est jamais que la transposition à l'échelle galactique de la Guerre de Sécession. Cette société pastorale esclavagiste qui se désagrège devant un envahisseur apparemment libéral est facilement identifiable, et la planète Xédii pourrait aussi bien s'appeler Charleston. Mais nombre d'auteurs ont ainsi utilisé la science-fiction comme un alibi leur permettant d'exposer parfois des idées qui peuvent actuellement paraître déroutantes, réactionnaires, voire aberrantes. Il ne faut pas perdre de vue que Poul Anderson procéda bien souvent ainsi et avec efficacité. Tout comme lui, Randall Garrett risque de faire grincer les dents, mais peut-être est-ce là le résultat qu'il escomptait en écrivant* Les ravageurs, *conte bucolique et mélancolique sur la fin d'un mode de vie et l'apparition d'un ordre nouveau dont les buts sont très louables mais qui, comme tous les systèmes politiques, ne tient évidemment pas compte des options individuelles et, pour imposer ses vues, en arrive fatalement à la violence...*

M.D.

1

ANKETAM étendit les bras comme pour embrasser le monde. Il se haussa sur la pointe des pieds, cambra le dos et laissa échapper un bâillement prodigieux qui exprimait en quelque sorte toute la satisfaction, tout le plaisir qui lui emplissaient l'âme. Il éprouvait un léger tiraillement dans les épaules, une douleur sourde au creux des reins qui lui rappelaient qu'il n'était plus l'homme qu'il avait été vingt ans avant ; mais il refusa d'y prêter attention et s'étira de plus belle.

Il était encore vigoureux, songeait-il. Assez fort pour accomplir sa journée de travail au profit du Chef sans atteindre un degré de fatigue qui l'eût empêché de se décontracter et de jouir de la vie ensuite. A quarante-cinq ans, il avait encore devant lui quinze bonnes années avant qu'on l'affecte à des boulots mineurs mais nécessaires, sorte de justification symbolique de son entretien dans son vieil âge.

Il reposa les talons sur le sol et jeta un regard circulaire sur les champs de pousses vertes qui l'entouraient. Au moins cette partie de la tâche était-elle accomplie. Le bord inférieur du soleil affleurait à peine la ligne d'horizon à l'ouest et toutes les semences étaient en place. Anketam n'avait pas à regretter la sueur de son équipe pour achever la plantation, mais à présent les serres étaient toutes vides et prêtes pour la préparation de la récolte suivante dès que celle en cours aurait grandi jusqu'à maturité. Toutefois, cela pouvait attendre. En travaillant juste un peu plus dur, juste un peu plus longtemps tous les jours, lui et son équipe avaient réussi la transplantation quatre bons jours avant la date prévue, ce qui signifiait quatre journées qu'il pourrait consacrer à la pêche, à la chasse, ou simplement à la paresse. Peu importait au Chef comment chacun occupait ses loisirs, du moment que le boulot était fait.

D'un coup de pouce, il repoussa en arrière son chapeau à larges bords pour regarder le ciel. Il y avait bien quelques nuages au-dessus de sa tête, mais pas de menace de pluie, ce qui était une bonne chose. Dans cette partie de Xédii, les pluies de printemps étaient parfois violentes et emportaient les pousses transplantées avant qu'elles aient eu le temps de bien prendre racine. Si la pluie attendait encore une dizaine de jours, songeait Anketam, après, elle pourrait se déchaîner à pleins seaux. De toute

façon, le réservoir d'irrigation était plein jusqu'au bord et cela suffirait à fournir toute l'eau dont avaient besoin les jeunes plantes pour ne pas griller au soleil.

Il rabaissa les yeux pour regarder cette fois la nouvelle parcelle vers le sud, où s'affairaient Jacovik et son équipe, qui n'avaient pas encore fini. Il distinguait les silhouettes courbées qui se profilaient sur l'horizon, juste au bord de la pente. Il ébaucha un sourire. Une fois de plus, il avait battu Jacovik.

Il y avait des années qu'une lutte amicale se déroulait entre Anketam et Jacovik, chacun s'efforçant de fournir le travail le meilleur et le plus rapide. Aucun des autres contremaîtres sur les terres du Chef n'avait la moindre chance de vaincre Anketam ou Jacovik, c'est pourquoi, entre eux deux, c'était toujours à qui s'en sortirait bon premier. C'était parfois l'un et parfois l'autre.

A la dernière moisson, Jacovik avait été fort satisfait quand les mesures avaient démontré qu'il avait battu Anketam de cent kilos de feuilles séchées. Mais le Chef lui avait ôté une bonne part de sa joie quand il avait fait savoir que les feuilles d'Anketam avaient rapporté davantage d'argent parce qu'elles étaient de meilleure qualité.

Il fit un tour d'horizon. De ce point, seule la parcelle de Jacovik était visible et on ne voyait bouger que les hommes de Jacovik.

Lorsque le regard d'Anketam arriva à l'horizon du nord, ses yeux se rétrécirent un peu. Il y avait là-bas une tache sombre, une faible indication de formation nuageuse. Il espéra que cela n'annonçait pas la pluie. Effectuer les transplantations de bonne heure, c'était très bien, mais ce serait contrariant que les pousses soient arrachées par les eaux.

Il chassa cette pensée de son esprit. Pluie ou non, on n'y pouvait rien, sinon établir des abris au-dessus des plantes. Il n'avait plus qu'à surveiller le nord en souhaitant que tout marche au mieux. Il répugnait à disposer les abris, sauf si c'était absolument indispensable, car les jeunes pousses souffraient immanquablement pendant l'opération, ce qui réduisait de façon considérable la production des feuilles. Il se souvenait d'une année où Jacovik, pris de panique, avait dressé ses abris, alors que l'orage avait été doux et bref, seulement quelques minutes. Anketam avait attendu, prêt à faire travailler ses hommes sous la pluie s'il le fallait ; aussi, lors de la récolte, avait-il battu Jacovik haut la main.

Anketam rabattit son chapeau et pivota pour se diriger vers sa

maison dans le petit village où il habitait avec sa femme ainsi que ses ouvriers. Il avait averti son épouse de tenir prêt le dîner de bonne heure. « Je pense avoir terminé avant le coucher du soleil, » avait-il dit. « Tu pourras l'annoncer aux autres femmes. Mais pas un mot avant que nous soyons partis pour les champs. Je ne veux pas que mes gars pensent à leur partie de pêche de demain et se mettent en retard en musardant. »

Les autres hommes étaient déjà partis ; ils avaient filé au village dès qu'il leur avait signifié la fin du boulot. Il était resté seul pour contempler les champs, pour les voir ensemencés, chaque pousse portant une ombre allongée dans la lumière rougeâtre du couchant. Il avait tenu à rester là, tout seul, pour savourer la fierté et le plaisir qui l'envahissaient, sachant bien qu'il était le meilleur des contremaîtres sur les vastes domaines du Chef.

Sa propre ombre s'étirait à son côté tandis qu'il rentrait de son pas encore vif et élastique en dépit de la lourde fatigue de la journée.

Le soleil s'était couché et c'était le crépuscule quand il parvint à son foyer. Il avait jeté un dernier coup d'œil au nord et avait éprouvé du soulagement en constatant que les étoiles étaient visibles au ras de l'horizon. Les nuages ne devaient pas être bien épais.

Au-dessus de sa tête, l'amas vaste et brillant de la nébuleuse du Dragon répandait une douce lumière. C'était cela qui permettait de travailler encore après le coucher du soleil, au printemps. A cette époque de l'année, c'était au début de la nuit que la nébuleuse était la plus éclatante. Et sa queue ne s'évanouissait à l'horizon que bien après minuit. En automne, elle n'était pas du tout visible et les nuits n'avaient d'autre clarté que celle des étoiles.

Anketam ouvrit la porte de sa maison et remarqua avec satisfaction que l'air était rempli de chaudes odeurs de cuisine qui promettaient de la joie à ses narines et à son palais. Il s'arrêta, les sourcils froncés, en entendant un homme qui parlait à voix basse dans la cuisine.

Puis la voix de Memi cria : « Est-ce toi, Ank ? »

— « Ouais, » fit-il en se dirigeant vers la cuisine. « C'est moi. »

— « Nous avons de la visite, » dit-elle. « Devine qui ? »

— « Je ne me prétends pas bien fameux pour les devinettes, » répondit-il. « Il va falloir que je regarde. »

Il s'immobilisa sur le seuil de la pièce, puis un large sourire illumina son visage quand il reconnut l'homme. « Russat ! Eh bien, par le ciel, je suis ravi de te voir ! »

Il y eut un instant d'hésitation, puis une ou deux minutes à se secouer les mains, à se taper dans le dos, tandis que les deux frères s'efforçaient de parler en même temps. Anketam s'entendait répéter : « Oh ! oui, alors ! *Par le ciel,* c'est rudement bon de te revoir ! Rudement bon ! »

Et Russat disait : « Pour moi aussi, Ank ! Bon sang, ce que tu as l'air en forme ! En très grande forme, plus costaud que jamais, pas vrai, Ank ? »

— « Ouais, au moins toujours autant ! Assieds-toi, mon gars. Memi, verse-nous quelque chose de chaud et sors-nous la bouteille du placard ! »

Anketam repoussa son frère et le força à se rasseoir, mais Russat protestait : « Allons, attends un instant, Ank ! Ne sors pas déjà ta bouteille. J'ai apporté du *vrai* ! Quelque chose de *cher*... qu'on ne trouve pas facilement ! Je l'ai apporté rien que pour toi et tu vas y goûter avant de dire un mot de plus. Montre-lui, Memi ! »

Memi se tenait debout, rayonnante, la bouteille en main. Ses yeux bleus s'étaient lentement délavés depuis le temps de son mariage avec Anketam, mais elle avait à présent une lueur dans les prunelles. Anketam regardait le flacon.

— « Par tous les diables, » murmura-t-il. La bouteille même était belle. C'était une œuvre d'art, avec des dessins découpés dans le verre et de jolis filigranes qui ressemblaient à des fils d'or entrelacés à l'intérieur et à la surface du verre. De plus elle était remplie jusqu'au goulot d'un liquide alléchant, brun-rouge. Anketam songea à celle qui était dans le placard, du simple plastique transparent, rempli de l'alcool incolore que rationnait la coopérative. Il se sentit soudain très arriéré, très paysan. Il se gratta pensivement la barbe et dit : « Bien, bien. Je ne savais pas, Russ... je ne savais pas. Tu crois qu'un simple péquenot comme moi peut déguster quelque chose d'aussi rare ? »

Russat rit, un peu confus. « Mais bien sûr ! Tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais goûté de cognac ? Mais, tiens, à Algia, notre Chef... » Il s'interrompit.

Anketam ne le regardait pas. « Mais oui, Russ. Certainement. Je parie même que le Chef Samas en sert un verre à sa secrétaire,

de temps en temps. » Il tourna la tête et esquissa un clin d'œil. « Mais ces trucs-là sont bons pour les travailleurs du cerveau, pas pour ceux de la terre. »

Il comprenait que Russ était mal à l'aise. Son frère avait dix ans de moins que lui, mais Anketam savait que son cadet avait plus de tête et de capacités, au moins pour la paperasserie, que lui-même n'en aurait jamais. Le jeunot (Anketam se reprit intérieurement, il ne devait plus dire le jeunot, car il avait à présent trente-six ans !) travaillait en qualité de secrétaire particulier d'un des Chefs principaux d'Algia depuis cinq ans. Anketam s'apercevait, sans acrimonie, que Russat s'était amolli au cours des années. Il avait la peau presque rose, pâlie par les journées de travail dans un bureau. Il paraissait livide et malade même à côté de la peau brunie par le soleil de Memi... et Memi n'allait pas autant au soleil que son mari.

Anketam tendit une main précautionneuse pour retirer à sa femme le précieux flacon. Elle lui scrutait le visage ; elle avait saisi les subtilités des paroles échangées entre son paysan de mari, solide, dur au boulot, et son frère cadet, plus brillant et instruit.

Anketam dit : « Si c'est un cadeau, je pense que je dois l'ouvrir ! » Il ôta avec soin la capsule, souleva avec circonspection le bouchon de verre et renifla le beau flacon. « Hum ! Dis donc ! » Puis il posa en douceur la bouteille sur la table. « C'est toi l'invité, Russ. A toi de verser. Le thé est-il prêt, Memi ? »

— « Il arrive tout de suite ! » répondit sa femme, soulagée d'un poids. « Tout de suite ! »

Anketam observait Russat qui versait sans brusquerie le cognac dans les tasses de thé épicé brûlant que Memi avait posées devant eux. Puis il releva la tête, sourit à sa femme et dit : « Verse-t-en une tasse, chérie. C'est le moment ou jamais. Une occasion rare ! »

Elle acquiesça d'un geste vif, tout heureuse, et alla prendre une troisième tasse.

« Et quel bon vent t'amène, Russ ? » s'enquit Anketam. « J'espère que tu n'as pas décidé d'un seul coup de barboter une bouteille de cognac à ton Chef et de filer ? » Il émit un petit rire, mais il parlait plus sérieusement qu'il ne voulait le laisser paraître. Il s'inquiétait parfois réellement du sort de Russ. Le petit gars risquait de se mettre quelque bêtise en tête.

Russat éclata de rire et secoua le menton. « Non, non. Je ne suis ni fou ni stupide... du moins je ne le crois pas. Non. Il faut que je me rende à Chromdin. Mon Chef fait savoir qu'il est prêt à assurer des fournitures de guerre. »

Anketam plissa le front. Il avait entendu parler des possibilités de guerre, bien sûr. Toutes sortes de rumeurs avaient circulé, selon lesquelles certains des Chefs étaient très en faveur du conflit, mais Anketam n'y avait guère prêté attention. Tout d'abord, il avait conscience que cela ne le regardait en rien; de plus, il ne pensait pas que la guerre aurait lieu. Pourquoi se serait-on attaqué à Xédii ?

Ce que signifierait la guerre, si elle se déclarait, Anketam n'en avait pas la moindre idée, mais il ne croyait pas que les Chefs s'engageraient dans une entreprise qu'ils ne pourraient mener à bien. Et, se répétait-il, il n'y croyait pas, lui, à la guerre.

Il le dit à Russat.

Celui-ci le considéra avec étonnement. « Ne me dis pas que tu n'es pas informé ? »

— « Informé de quoi ? »

— « Eh bien, que la guerre a déjà commencé. C'est la vérité. Il y a cinq ou six jours. Nous sommes en guerre, Ank. »

Anketam fronça encore plus les sourcils. Il savait bien qu'il y avait d'autres planètes que Xédii ; il avait entendu raconter que les étoiles du ciel étaient des soleils avec des planètes. Il ne comprenait pas très bien comment cela pouvait être vrai, mais le Chef lui-même l'avait confirmé, aussi Anketam le croyait comme il croyait en la vérité de Dieu. C'était ainsi et cela lui suffisait. Pourquoi se serait-il occupé des affaires des autres ?

Quand même... *la guerre* ?

Pourquoi ?

— « Comment est-ce arrivé ? » s'enquit-il.

Russat but une gorgée de thé chaud avant de répondre. Derrière lui, Memi se déplaçait autour du réchaud, feignant de terminer la préparation du repas, feignant de ne pas écouter.

— « Eh bien, je ne suis pas en possession de toutes les données, » dit Russat en pinçant sa courte barbiche entre le pouce et l'index. « Mais je sais que les Chefs ne voulaient pas de cette ambassade à Chromdin. »

— « Je ne crois pas, en effet, » opina Anketam.

— « J'ai entendu dire qu'ils formulaient toutes sortes de

menaces, » reprit Russat. « Ils voulaient dicter à tout le monde ce qu'il fallait faire. Ils se prennent pour les maîtres de la Création, je pense. Bref, on leur a ordonné de se retirer juste après la dernière récolte. Ils ont refusé et, pendant un temps, personne n'a rien fait. Et puis, la semaine dernière, le Président a donné ordre à l'Armée de les jeter dehors... avec armes et bagages. On raconte qu'il y a eu des combats, mais ils ont fini par s'en aller. Maintenant, ils affirment qu'ils vont nous écraser. » Il sourit.

Anketam demanda : « Qu'est-ce que cela a de drôle ? »

— « Oh ! c'est qu'ils ne bougeront pas, » expliqua Russat. « Ils se mettent en rogne, ils font beaucoup de vent, mais ils ne passeront pas aux actes. »

— « Je l'espère, » dit Anketam.

Il vida sa tasse et Memi la lui remplit. « Je ne vois pas où ils prennent le droit de diriger notre conduite, ni de nous dicter la façon de mener nos affaires. Ils auraient avantage à s'occuper de ce qui les regarde et à nous ficher la paix. »

— « Allons, vous deux, » intervint Memi, « finissez de boire parce que le repas sera bientôt prêt. »

— « Bon. Je meurs de faim, » fit Anketam. En son for intérieur il devait s'avouer que le thé au cognac lui montait à la tête. Un bon repas le remettrait d'aplomb.

Russat dit : « Ce n'est pas souvent que j'ai l'occasion de goûter la cuisine de Memi. Je vais me régaler ! »

— « Tu restes pour la nuit et le petit déjeuner, n'est-ce pas ? » s'enquit Anketam.

— « Oh ! je ne voudrais pas vous causer tout ce dérangement. Il faut que je sois chez votre Chef avant le lever du soleil. »

— « On se lève bien avant, » répliqua Anketam. « Par conséquent tu déjeuneras avec nous. »

2

Les plants du printemps furent favorisés. Les pluies ne vinrent qu'une fois les racines bien accrochées dans le sol, et les rangées ne semblaient pas avoir été très touchées. Anketam surveillait un secteur où la plantation avait été effectuée par le jeune

Basom. Basom avait tendance à cochonner le travail, et si les pousses lui avaient paru abîmées ou mal plantées, Anketam aurait veillé à ce que Basom fût réprimandé.

Mais son coin était apparemment en aussi bon état que les autres, aussi Anketam ne dit-il rien au jeune homme.

Russat était revenu au bout de vingt jours et avait signalé que s'il y avait pas mal de remue-ménage à Chromdin, du moins ne s'était-il rien produit de sensationnel. Ensuite il était reparti chez lui.

Quand l'été succéda au printemps, Anketam chassa la guerre de son esprit. De toute évidence, il y avait peu de chances qu'on en vienne à se tirer dessus. Sauf que deux des fils du Chef étaient partis pour rejoindre les forces armées, la situation restait à peu près la même qu'auparavant.

L'été se révélait torride et les vents étaient rares. Le travail devenait presque impossible, sauf en début de matinée et en fin d'après-midi. Heureusement, il n'y avait pas trop à faire. A cette époque de leur croissance, les plantes se débrouillaient assez bien toutes seules.

Anketam passait la majeure partie de son temps à la pêche. Avec Jacovik et quelques autres, il allait s'asseoir au bord de la rivière dans l'ombre des arbres, et tous regardaient leurs lignes qui pendaient dans l'eau. Peu importait que le poisson fût abondant ou non ; la pêche n'était qu'un prétexte à paresser, à échapper à la chaleur. Les prises étaient secondaires. Et de toute façon, ils en rapportaient toujours assez pour déguster un bon repas à la fin de la journée.

Le jour où la guerre s'imposa de nouveau aux pensées d'Anketam avait débuté comme tous les autres. Anketam rassembla son matériel et prit le casse-croûte préparé par Memi, puis il alla chercher Blejjo.

Ce dernier était l'homme le plus âgé du village. Certains lui donnaient plus de cent ans, mais Blejjo lui-même n'en avouait que quatre-vingts. Il y avait bien longtemps qu'il était à la retraite, et il n'avait plus d'autres obligations que de menus et faciles travaux qu'un vieillard même pouvait effectuer. Non qu'il y eût le moindre signe de faiblesse chez le vieux Blejjo ; il restait vif d'apparence et de comportement.

Il était assis sous sa véranda, en train de bavarder avec le jeune Basom, à l'arrivée d'Anketam.

Le vieillard sourit. « Salut, Ank. Tu penses attraper encore du poisson aujourd'hui ? »

— « Pourquoi pas ? La rivière en est pleine. Viens. »

— « Je ne vois pas ce qui me retiendrait, » dit Blejjo. « Qu'en penses-tu, Basom ? »

Le jeune homme sourit et esquissa un geste de refus. « Je vais probablement rester près de la maison. Je me sens trop paresseux aujourd'hui pour me donner tout ce mal. »

— « Trop paresseux pour ne rien faire, » dit Blejjo, avec un rire. « C'est un comble, à mon avis. »

Anketam sourit à son tour, mais sans rien dire. Basom était en effet paresseux, mais Anketam n'y faisait jamais allusion que si le gars n'accomplissait pas sa tâche. C'était bon pour les autres, ce genre de plaisanteries ; il ne fallait pas qu'un contremaître se moque de ses hommes, sauf si la discipline l'exigeait.

Basom était un jeune homme de haute taille, solide et bien proportionné. A vrai dire, il avait sans doute les capacités voulues pour obtenir du Chef une bonne place... secrétaire ou autre, comme Russat. Mais il était négligent dans le travail et, comme le disait Blejjo, nonchalant pour le moins. Il se rachetait uniquement parce qu'il prenait les choses comme elles venaient ; jamais il ne manifestait de ressentiment envers Anketam quand il se faisait sermonner pour un boulot mal exécuté, et il s'efforçait sincèrement de mieux faire, du moins durant un temps.

— « Pas trop paresseux pour ne rien faire, » rectifia Basom pour se justifier. « Seulement trop flemmard pour marcher sur six kilomètres de route avant de me reposer, alors que je peux dormir ici même. »

Le vieux Blejjo sortait son attirail de pêche du râtelier placé sous la véranda. Sans se retourner, il déclara : « Plus frais, au bord de l'eau. »

— « Le temps d'y être, à arpenter sous un soleil pareil, » répondit Basom avec philosophie, « et j'aurai si chaud qu'il me faudra deux heures pour me rafraîchir au point où j'en suis tout de suite, et deux heures de plus pour me sentir encore plus à l'aise. Ce qui s'élève à quatre heures perdues. Maintenant... » Il regarda Anketam avec un sourire malicieux. « Maintenant, si vous êtes prêts à me porter, tous les deux, je vous en serai bien obligé. Anketam, tu pourrais me porter sur ton dos pendant que Blejjo irait chercher ma canne à pêche. Si cela colle, je crois que j'accepterai sans plus de manière d'aller pêcher avec vous. »

Anketam fit un signe nettement négatif. « Je crains que le soleil ne t'assomme, quoi qu'on fasse. »

— « T'aimerais peut-être te faire transporter par le Chef, » proposa Blejjo, d'un ton un rien mordant.

— « Hé là, minute ! » protesta Basom, avec appréhension. « Je n'ai rien dit de pareil. Ce n'est pas ce que je voulais dire. »

Blejjo pointa sa canne sur le jeune homme. « Tu devrais être reconnaissant d'avoir Anketam pour patron. Il y a des contremaîtres qui te botteraient les fesses pour une remarque comme ça. »

Basom jeta un coup d'œil suppliant à Anketam. « Mais je suis reconnaissant ! Tu le sais ! Bon sang, tu es le meilleur des patrons de toute la baronnie ! Tout le monde est de cet avis. Je blaguais, voyons ! »

Avant qu'Anketam ait pu placer un mot, le vieillard intervint : « Tu peux le dire ! Pas un seul contremaître de la baronnie, à part lui, ne s'accommoderait de ta flemme ! »

— « Allons, Blejjo, laisse le petit tranquille. Il n'avait pas de mauvaises intentions. Et s'il a besoin d'un savon, c'est moi qui me charge de le lui passer. »

Basom prit l'air contrit et plein de gratitude.

— « Excuse, Ank, » reprit le vieux. « C'est que les jeunes manquent parfois de respect envers leurs aînés. » Il adressa un sourire à Basom. « C'était pas pour t'engueuler, Bas. Il y en a de bien pires que toi. » Puis il changea de ton. « Sûr que tu ne veux pas nous accompagner ? »

Basom s'excusa, mais s'en tint à sa décision. « Non, je vous remercie tous les deux, et puis... » Il ébaucha un timide sourire. « A parler franc, je pensais aller voir Zillia. Son père m'y a autorisé. »

Anketam se fit aimable : « Eh bien, voilà une raison que j'accepte volontiers. Viens, Blejjo, ce genre de sport n'est plus de notre âge. La pêche convient mieux à nos aptitudes. »

En gloussant, Blejjo mit sa canne sur l'épaule et les deux hommes prirent la rue poussiéreuse du village en direction de la route menant à la rivière.

Ils marchèrent en silence pendant un moment, cherchant à oublier le soleil éblouissant qui leur faisait sortir la sueur de

la peau ; le tour de tête de leurs larges chapeaux était mouillé et des ruisselets leur coulaient sur le corps.

— « Je suis un peu chagriné pour ce pauvre gars, » finit par observer Blejjo.

— « Ah ? Et pourquoi ? Il se débrouillera. Il s'améliore déjà. Tiens, il a fait ses transplantations aussi bien que n'importe qui, ce printemps. L'année dernière, il avait abîmé les pousses, mais je lui ai passé un sacré savon et il s'en est souvenu. Tout s'arrangera pour lui. »

— « Ce n'est pas à cela que je pensais, Ank, » reprit le vieux. « C'est à cause de Zillia. Il est vraiment amoureux de cette fille. »

— « Qu'est-ce que cela a de répréhensible ? Les jeunes ont bien le droit d'être amoureux, pas vrai ? Et Zillia paraît s'intéresser rudement à lui, elle aussi. Si son père n'a pas d'objections à faire, tout devrait s'arranger pour le mieux. »

— « Son père n'a peut-être pas d'objections à faire, » répliqua Blejjo en regardant ses pieds soulever la poussière. « Mais peut-être que d'autres en ont. »

— « Qui, par exemple ? »

Blejjo fit plusieurs pas en silence. Puis il se décida. « Ben, il y a Kevenoe, par exemple. »

Anketam digéra en silence cette information. Kevenoe travaillait dans les bureaux du Chef, au château. Comme beaucoup d'employés de cette espèce — y compris son frère Russat, à l'occasion, songeait Anketam avec un certain humour — Kevenoe avait tendance à le prendre de haut avec les ouvriers qui travaillaient sur les terres. « Kevenoe a des intentions sur Zillia ? » s'enquit-il après un temps.

— « On dit qu'il a demandé sa main au Chef Samas, pour le jour où elle aura ses dix-huit ans. Cela serait à l'automne, après la moisson. »

— « Je vois, » opina pensivement Anketam. Il ne demanda pas au vieillard d'où il tenait ce renseignement. Le vieux Blejjo n'avait pas grand-chose à faire, et quand par hasard ses occupations l'appelaient au château, il se faisait un point d'honneur de recueillir tous les cancans. Mais il en usait avec circonspection ; il ne répétait pas tout à la ronde et il se piquait de tout vérifier avant de communiquer une nouvelle. Anketam avait du respect pour l'ancien. Seul ce dernier l'appelait Ank dans tout le village, à part Memi bien entendu.

— « Penses-tu que le Chef la donnera à Kevenoe ? » demanda-t-il.

Blejjo fit un signe affirmatif. « Probable. Il a une haute opinion de Kevenoe. »

— « C'est assez normal. Kevenoe est un homme de valeur. »

— « Oh ! je sais bien, » fit le vieillard. « Mais Basom n'appréciera pas du tout ! Pas plus que Zillia, à mon avis. »

— « Ainsi vont les choses, » constata Anketam. « On ne peut pas espérer toute sa vie agir à sa guise. Il ne manque pas d'autres filles pour Basom. S'il ne peut obtenir la plus jolie, il faudra bien qu'il se contente d'une autre. » Il émit un rire. « C'est pour ça que j'ai choisi Memi. Elle n'est pas belle, elle ne l'a jamais été, mais c'est une femme merveilleuse. »

— « Exact. Le sage, c'est celui qui se contente de désirer ce qu'il sait pouvoir obtenir. Et moi, pour le moment... » (il ôta son chapeau pour éponger son crâne déplumé) « tout ce que je désire, c'est me tremper dans la rivière. »

— « Un petit coup de nage et la pêche après ? »

— « C'est à mon goût. Pas au tien ? Basom avait raison, pour ce sacré soleil. »

— « Je ferai comme toi, » acquiesça Anketam.

Ils parvinrent à la rivière, devant la courbe élargie où tout le monde allait se baigner. Il y avait là plus d'une douzaine de gosses qui s'amusaient bien dans l'eau au faible courant ; des personnes plus âgées se trempaient tout en surveillant les enfants pour les empêcher de trop s'éloigner, car plus loin la rivière était très profonde et le courant violent.

Anketam et Blejjo se dévêtirent et restèrent à se rafraîchir dans l'eau une bonne demi-heure, avant de se rhabiller pour remonter jusqu'à un point où Blejjo jurait que le poisson mordait en abondance.

C'était vrai. En quatre heures, les deux hommes prirent six poissons chacun et Blejjo en cherchait déjà un septième. Au bord de la rivière soufflait une légère brise et il faisait assez bon sous les branches retombantes des arbres serrés.

Blejjo avait repéré un magnifique poisson rayé de rouge et de jaune, qui somnolait dans un coin d'eau morte, et il abaissait lentement son hameçon juste devant le nez de sa proie quand une voix les appela tous les deux.

— « Anketam ! Anketam ! Blejjo ! Où êtes-vous ? »

Blejjo n'interrompit pas son délicat travail, sachant que son compagnon verrait de quoi il retournait.

Anketam reconnut la voix et se redressa pour crier : « Par ici, Basom ! Que se passe-t-il ? »

L'instant d'après le jeune homme émergeait en courant du bouquet d'arbres, écrasant la broussaille au passage.

Blejjo se redressa brusquement, l'air courroucé. « Basom, tu as fait peur à mon poisson, il s'est sauvé ! »

— « Au diable ton poisson ! » riposta Basom. « J'ai couru tout le long de la route rien que pour vous prévenir ! » Il arborait un large sourire, tout haletant qu'il était.

— « Tu te découvres d'un coup une sacrée réserve d'énergie, » fit Blejjo, le ton aigre.

— « Qu'y a-t-il ? » s'informa Anketam.

— « L'invasion ! » s'écria Basom entre deux halètements. « C'est Kevenoe lui-même qui est venu l'annoncer ! Ils ont commencé l'invasion ! La guerre est commencée ! »

— « Et alors ? C'est ça qui te donne l'air si heureux ? » aboya Anketam.

— « C'est à cause de ce que je viens vous raconter ! » reprit Basom sans perdre le sourire. « Ils ont atterri dans le Pays Glacé, où nos fusées ne pouvaient pas les atteindre, selon Kevenoe. Puis ils ont entrepris de marcher sur une des grandes villes. Des dizaines de milliers, ils étaient ! Et nous les avons battus ! Notre armée les a taillés en pièces et les a chassés jusqu'à leur base de départ ! On a gagné ! *On a gagné !* »

3

UNE bataille était gagnée, oui, mais pas encore la guerre. Les envahisseurs avaient réussi à organiser une base importante dans le Pays Glacé. Ils y avaient amené leurs vaisseaux par surprise et avaient établi un système de défense qui arrêtait tous les missiles à grande vitesse. Non que Xédii eût d'ailleurs beaucoup de fusées. Xédii était une planète agricole ; elle importait la plupart de ses objets manufacturés. Il n'était jamais venu à l'esprit du gouvernement de Xédii qu'il y aurait un jour un besoin pressant de matériel de guerre.

Les envahisseurs semblaient d'autre part n'utiliser les armes qu'avec parcimonie. Ils voulaient prendre le contrôle de la planète et non pas l'anéantir. Pendant tout l'été et jusque dans l'automne,

Anketam écouta les nouvelles qui parvenaient des champs de bataille, en un mince filet. Il se produisait çà et là des escarmouches, mais rien de décisif. Xédii semblait tenir le coup contre l'ennemi.

Après l'annonce de la première grande victoire, les affaires avaient à peu près repris leur cours normal.

La récolte de l'année avait été bonne, mais les feuilles, une fois détachées et séchées, allèrent s'entasser dans les magasins. Les envahisseurs avaient organisé autour de Xédii un système de patrouilles qui empêchaient les lentes nefs marchandes de décoller et de se poser. Quelques officiers en quête d'aventures parvenaient de temps à autre à forcer le blocus, mais ces rares vols n'avaient rien d'un service régulier d'expéditions.

La fraîcheur de l'hiver était là quand le Chef Samas prit une initiative encore sans précédent. Il convoqua tous les hommes de la baronnie en assemblée devant l'entrée principale de l'enceinte du château. Il avait un discours à prononcer.

Anketam éprouvait pour la première fois un sentiment d'appréhension. Il réunit les gars de son équipe et c'est en silence qu'ils se rendirent au château, se demandant ce que le Chef pouvait bien avoir à leur dire.

Tous les hommes de la baronnie, à l'exception de ceux que leur travail retenait impérativement, se trouvèrent donc massés devant la résidence du Chef Samas.

Celle-ci n'était pas une bâtisse unique. Derrière la haie d'épineux haute de quatre pieds qui entourait le terrain de deux arpents, il y avait une douzaine de constructions en plastique dur et brillant sous le soleil. Elles paraissaient confortables et agréables. Même la clôture, camouflée sous des feuilles découpées qui masquaient les épines, perdait son aspect hérissé.

Anketam écoutait le bourdonnement des conversations à voix basse entre les hommes qui l'entouraient. Ils se tenaient dans le calme devant le grand portail, dans l'attente de la venue du Chef et se questionnaient les uns les autres sur le but de ce congrès.

— « Crois-tu que les envahisseurs ont gagné ? »

Anketam reconnut la voix rauque. Il se retourna vers l'individu au visage dur, au teint foncé, au corps trapu, qui lui adressait ainsi la parole. « Ce n'est pas possible, Jacovik. Ce n'est pas possible. »

L'autre contremaître baissait les yeux sur ses grandes mains aux jointures marquées de cicatrices, au lieu de regarder Anketam. Il n'était pas bel homme, Jacovik ; son grand nez en bec d'oiseau

inclinait d'un côté, cassé lorsqu'il n'avait pas encore vingt ans ; il avait l'œil gauche presque fermé par le tissu cicatriciel qui l'entourait, et ce n'était que par comparaison que le droit semblait en meilleur état. Ses sourcils, sa barbe et la couronne de cheveux qui encadrait son crâne déplumé se dessinaient en un jaune pâle inattendu sur le fond de son teint brûlé de soleil. Durant sa jeunesse, Jacovik s'était consacré avec une ardeur presque pathologique à la boxe au point de chercher querelle à ses voisins du village rien que pour le plaisir de se battre. Par deux fois il avait été conduit devant le tribunal du Chef pour avoir frappé brutalement des hommes plus grands que lui, et pour finir, il en avait tué un autre à coups de poing.

Le Chef Samas lui avait infligé le Châtiment Spécial pour ce dernier méfait, en l'avertissant pour la dernière fois qu'à sa prochaine bagarre il serait puni de mort.

Anketam ignorait si c'était l'effet de cette menace, ou un revirement émotif subi par Jacovik parce qu'il avait supprimé une vie, ou simplement qu'il lui était entré un peu de jugeotte dans la cervelle, mais, de ce jour, Jacovik était devenu un tout autre être. D'une brute, il était devenu un gars décidé et ambitieux. En vingt-deux ans, il n'avait plus eu recours à ses poings que pour mettre au pas certains membres de son équipe, et encore n'était-ce arrivé que quatre fois à la connaissance d'Anketam. Jacovik avait fait preuve d'habileté en plus de sa force, il avait démontré qu'il commandait aussi facilement aux hommes par la parole que par la force, et le Chef l'avait nommé contremaître. Il s'était révélé comme méritant bien cette situation ; après Anketam, il était le meilleur patron de la baronnie.

Anketam avait beaucoup de respect pour le petit bonhomme aux larges épaules et à la poitrine profonde qui restait planté à considérer ses mains abîmées.

Jacovik les retourna pour examiner ses paumes calleuses. « Qu'est-ce qu'on sait ? Peut-être que le Conseil des Chefs a abandonné. Peut-être qu'il a autorisé le Président à capituler. Après tout, nous ne sommes pas des guerriers, mais des agriculteurs. Les envahisseurs sont plus nombreux que nous. Ils ont établi un blocus qui nous empêche d'exporter nos produits. Ils ont des machines et des armes. » Il leva soudain ses yeux d'un bleu brillant pour croiser ceux d'Anketam. « Qu'en savons-nous ? »

Le sourire d'Anketam avait de la dureté. « Ecoute, Jac. Les

ennemis ont annoncé leur intention de démolir toute notre société, pas vrai ? Pas vrai ? »

Jacovik fit un signe d'acquiescement.

« Et ils veulent abattre les baronnies — dépouiller tous les Chefs — nous forcer, nous autres paysans, à perdre la sécurité pour laquelle nous avons travaillé toute notre vie. C'est bien ce qu'ils ont proclamé, non ? »

Jacovik fit de nouveau un signe affirmatif.

« Eh bien, dans ce cas, » poursuivit Anketam, impitoyable, « crois-tu que les Chefs céderaient si facilement ? Qu'ils vont arborer leur plus aimable sourire pour serrer la main des ennemis et leur dire : « Allez-y, prenez tous nos biens, réduisez-nous à la misère, anéantissez toute notre civilisation, brisez la sécurité et la paix d'esprit de millions d'êtres humains, puis envoyez vos forces armées pour nous gouverner selon la loi martiale. » Tu penses qu'ils vont se laisser faire ? Hein ? »

Jacovik ouvrit ses grosses pattes. « Je l'ignore. Je ne suis pas Chef. Je ne sais pas comment leur cerveau fonctionne. Et toi ? Peut-être estimeront-ils que la capitulation vaut mieux que la destruction pouce à pouce de tout Xédii. »

Anketam secoua la tête. « Jamais. Les Chefs combattront jusqu'au bout. Et ils finiront par gagner parce que le bon droit est avec eux. Les envahisseurs n'ont aucun droit de transformer notre mode de vie ; ils n'ont aucun droit de nous imposer leur façon de voir. Non, Jac... les Chefs n'abandonneront jamais. Ils gagneront. Les ennemis seront anéantis. »

Jacovik fronça les sourcils, ce qui lui dissimula entièrement l'œil gauche. « Tu as toujours été plus capable de réflexion que moi, Ank. » Il s'interrompit pour contempler de nouveau ses mains. « J'espère que tu as raison, Ank. Je l'espère bien ! »

En dépit de sa profonde certitude d'avoir raison, Anketam devait s'avouer que les opinions de Jacovik n'étaient pas sans fondement. Il savait que nombre de paysans doutaient de l'issue finale de la guerre.

Anketam balaya du regard les quelques centaines d'hommes qui constituaient l'effectif ouvrier de la baronnie. Sa propre équipe était tout près, se mêlant à celle de Jacovik pour bavarder à voix basse. Dans l'air froid de l'hiver, Anketam respirait encore les émanations des corps humains, l'odeur de sueur qui se dégage tou-

jours d'un rassemblement d'êtres humains. Et il avait l'impression de détecter dans l'atmosphère un faible relent d'appréhension, de peur.

Ou n'était-ce qu'un effet de son imagination touchée par le pessimisme de Jacovik ?

Il ouvrit la bouche pour s'adresser à Jacovik, mais les paroles ne sortirent pas. Le silence soudain de la foule qui l'entourait, la brusque cessation des murmures lui annoncèrent plus clairement qu'une fanfare l'apparition du Chef.

Il pivota vivement pour faire de nouveau face au portail.

Celui-ci n'était pas plus élevé que la haie qu'il perçait. C'était un ouvrage lourd aux décorations compliquées, en bois d'or, encadré de jambages massifs. L'arche qui surmontait le tout était suffisamment haute pour laisser au Chef tout l'espace voulu.

Le Chef escaladait justement la barrière quand Anketam se retourna.

Il était grand, le Chef Samas, maigre de visage, large de front. Son menton était long et anguleux, et ses yeux sombres s'enfonçaient loin sous des sourcils en broussaille.

Et il portait des vêtements d'une coupe qu'Anketam n'avait encore jamais vue.

Il se dressait fièrement, ébauchant un demi-sourire. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il parlât. Dans l'intervalle, les agriculteurs rassemblés ne firent pas un bruit.

— « Hommes ! » lança-t-il enfin. « Je pense qu'aucun d'entre vous n'avait encore vu cet uniforme. J'ai l'air bizarre là-dedans, n'est-ce pas ? »

L'assistance comprit que le Chef venait de faire une plaisanterie et une vague de rire se propagea de l'un à l'autre.

Le sourire du Chef s'épanouit. « Bizarre, c'est le mot. Oui. Et voyez-vous ces insignes dorés, ici, à mon col ? Eh bien, ces marques et l'uniforme même indiquent que j'ai été choisi pour aider à commander les forces armées... ou au moins une partie, devrais-je dire. »

Il promena son sourire en demi-cercle. « Le Conseil des Chefs a autorisé le Président à me nommer colonel de blindés légers. On compte sur moi pour conduire nos forces blindées au combat contre les damnés envahisseurs. »

Une ovation monta de la foule, puissante et prolongée. Anketam se surprit à hurler aussi fort que les autres. La langue et la prononciation du Chef avaient des différences subtiles avec celles

des paysans, mais Anketam distinguait les mots que l'autre désirait souligner. Par exemple, on sentait très bien un E plus que majuscule à « Envahisseurs ».

Le Chef leva les deux mains et la clameur cessa. En même temps que le Chef Samas perdait son sourire.

« Je serai absent un certain temps, » dit-il, assombri. « Le Conseil estime qu'il nous faudra de deux à trois ans pour chasser l'ennemi définitivement hors de notre planète. La guerre ne sera ni simple ni facile. Le blocus assuré par les nefs en orbite autour de Xédii nous empêche d'ouvrir les tractations qu'il faudrait avec les amis que nous pouvons avoir hors de la zone d'influence des Envahisseurs. Pour le moment, c'est seuls que nous combattons. Et pourtant, en dépit de cette situation — je dis *en dépit* de cela — nous avons jusqu'à présent contenu l'ennemi. Et, à la longue, nous vaincrons. »

Il prit alors une profonde inspiration et sa voix vibrante tonna.

« Nous *vaincrons* ? Non, il *faut* vaincre ! Vous ne tenez pas à devenir des esclaves dans les usines des Envahisseurs. Je le sais et vous le savez. Qui parmi vous accepterait de passer sa vie comme esclave dans les exploitations de sueur humaine des ennemis, avec la certitude que vos employeurs pourraient à tout instant et parce que tel serait leur bon plaisir vous priver de vos moyens de vivre, puisqu'ils n'ont aucun sentiment de responsabilité envers vos personnalités ? »

De nouveau le Chef s'interrompit pour examiner tous les visages à tour de rôle.

« S'il en existe parmi vous qui accepteraient cette situation, je les renie en cet instant. S'il en est de cette espèce, je leur demande ... non, je les prie... non, je leur *ordonne*... Je leur ordonne de partir immédiatement rejoindre les Envahisseurs. »

Une profonde inspiration encore. Personne ne bougea.

« Vous avez tous entendu la propagande de l'ennemi. Vous savez ce qu'il vous offre... Quoi donc ? La liberté ? Oui, c'est le terme qu'ils emploient. La liberté. » Une courte interruption. « La liberté. *Ha-Ha !* »

Il se posa les poings sur les hanches. « Nul d'entre vous n'a encore connu une société vraiment enrégimentée. Et j'en suis reconnaissant au Ciel. Bien plus, j'espère que vous n'en ferez jamais l'expérience. »

Le Chef Samas se tordit la lèvre en une expression haineuse. « La liberté ? La liberté *vis-à-vis de qui* ? La liberté *de quoi faire* ?

» Je vais vous le dire. La liberté de peiner dans leurs fabriques douze heures par jour. La liberté de travailler jusqu'à ce que vous ne leur soyez plus bons à rien, et alors de vous voir renvoyer à la mort... sans foyer, sans avoir de quoi manger pour vivre. La liberté de vivre tout seuls, toutes les mains dressées contre vous, en voyant le peu que vous aurez gagné frappé d'impôts pour entretenir un gouvernement sans le moindre égard pour l'individu !

» Est-ce là ce que vous souhaitez ? Est-ce pour cela que vous avez consacré vos vies au travail ? »

Des signes collectifs de dénégation accompagnèrent le chœur des « Non ! ».

Le Chef Samas laissa pendre ses mains. « Je le pensais bien. Mais je répète : tous ceux d'entre vous qui désirent se joindre à l'Envahisseur peuvent le faire dès maintenant. »

Anketam perçut un faible mouvement à sa droite, qui cessa avant de s'être précisé. Il jeta un coup d'œil et remarqua le jeune Basom, qui restait comme en suspens, comme incapable de prendre une décision.

Et la voix du Chef se remit à tonner : « Très bien. Vous êtes de mon côté. Je vais laisser les travaux de la baronnie entre vos mains. Je vous demande de produire le plus possible. L'an prochain — au printemps prochain — nous ne planterons pas de *cataca.* »

Toute l'assemblée en eut le souffle discrètement coupé. Ne pas planter de *cataca* ? C'était ce qu'ils cultivaient depuis... eh bien, depuis *toujours*. Anketam avait l'impression qu'on lui arrachait un tapis de sous les pieds.

« Tout ceci a sa raison, » reprit le Chef. « A cause du blocus qui isole Xédii, nous ne sommes plus en mesure d'exporter les feuilles de *cataca*. Le reste de la Galaxie devra se passer de la drogue qu'on en extrait. Le pourcentage des cancers remontera au même niveau qu'avant la découverte du *cataca*. Quand les autres planètes comprendront que nos expéditions ont cessé parce que les Envahisseurs nous bloquent, elles les forceront à cesser leur agression contre nous. Ce qu'il nous faut à présent, c'est de quoi manger, et non plus du *cataca*. En conséquence, au printemps prochain, vous planterez des céréales et des légumes.

» Mettez de côté les semences de *cataca* jusqu'à la fin de la guerre. Il faudra bien sûr détruire les pousses qui sont actuellement dans les serres, mais on n'y peut rien. »

Il se tut un instant et, quand il reprit la parole, sa voix était teintée de tristesse.

« Je serai éloigné de vous jusqu'à la victoire. En mon absence, c'est mon épouse qui dirigera la baronnie. Vous lui obéirez comme à moi-même. Quant aux finances, elles seront gérées par mon fidèle Kevenoe. » Il montra un point, et Kevenoe, qui s'y tenait, esquissa un sourire avant de reprendre la gravité de circonstance.

« En ce qui concerne la partie matérielle — le travail des champs et la main-d'œuvre — je pense pouvoir les confier à l'un de mes hommes les plus capables. »

Il leva l'index et le pointa, retrouvant son sourire, lui aussi. Anketam eut un choc, comme sous un coup de poing. Le doigt pointait droit sur lui.

« Anketam, » reprit le Chef, « je laisse la baronnie entre tes mains jusqu'à mon retour. Tu commanderas tous les ouvriers que voici. Est-ce bien compris ? »

— « Oui, Chef, » répondit Anketam d'une voix faible. « Oui, Chef, j'ai compris. »

4

JAMAIS plus, jusqu'à son dernier jour, il n'oublierait la scène ni l'instant, du moins l'essentiel. Il savait que tous les hommes de la baronnie le regardaient ; il savait que le Chef avait continué à parler. Mais ces détails ne firent qu'effleurer son esprit, pour s'embrouiller peu après. Vingt ans après, en racontant l'histoire, il jurerait que le discours du Chef s'était terminé là. Il jurerait qu'il ne s'était écoulé que de brèves secondes quand le Chef avait sauté de la barrière pour l'appeler du geste ; sa mémoire se refusait à enregistrer quoi que ce soit entre ces deux points précis.

Mais les paroles du Chef après le discours — les mots qu'il lui avait adressés en privé — se détachaient claires, éclatantes, dans son souvenir.

Le Chef avait bien huit centimètres de moins qu'Anketam, mais ce dernier ne l'avait jamais remarqué. Il restait planté, à se demander ce que Samas avait encore à lui dire.

— « Tu as prouvé que tu es un bon agriculteur, Anketam, » commença le Chef à voix basse. « Voyons... tu appartiens à la souche Skebbin, je crois ? »

— « Oui, monsieur, » répondit Anketam.

— « La famille Skebbin a toujours fourni des hommes de valeur. Et tu lui fais honneur, Anketam. »

— « Je vous remercie, monsieur. »

— « Tu as une tâche difficile devant toi. Ne me déçois pas. Plante des quantités de végétaux comestibles, qu'il y ait assez à manger pour tous. Si tu le juges avantageux, augmente aussi le cheptel. J'ai autorisé Kevenoe à prévoir des fonds pour l'achat d'animaux reproducteurs. Tu pourras demander ce qui te sera nécessaire dans ce domaine.

» La guerre ne devrait pas s'éterniser. Encore un an au maximum et nous aurons chassé l'ennemi de Xédii. J'espère à mon retour trouver la baronnie en bon état, tu m'entends ? »

— « Oui, monsieur, il en sera ainsi. »

— « Je le crois également. Bonne chance, Anketam. »

Alors que le Chef pivotait pour s'en aller, Anketam lui dit : « Je vous remercie, monsieur... et bonne chance à vous aussi. »

Le Chef Samas revint sur ses pas. « Au fait, » dit-il, « encore un détail. Je sais que les hommes ne sont pas toujours d'accord. S'il y avait un différend quelconque entre toi et Kevenoe, porte l'affaire devant mon épouse, qui l'arbitrera. » Il hésita. « J'espère néanmoins qu'il n'y aura pas trop de difficultés de cet ordre. Les femmes ne doivent pas être importunées de ces querelles plus qu'il n'est absolument nécessaire. Cela les bouleverse. Compris ? »

— « Oui, monsieur, » fit Anketam en s'inclinant.

— « Bon. Au revoir, Anketam. Je compte bien te revoir avant la prochaine récolte. » Là-dessus, il pivota et passa le portail pour rejoindre la femme anxieuse qui l'attendait sur le seuil de sa demeure.

Anketam prit la direction du village. La plupart des autres étaient déjà en route. Mais Jacovik, Blejjo et Basom l'attendaient. Ils se mirent à son pas.

Au bout d'un temps, ce fut Jacovik qui rompit le silence. « Alors, Ank, j'ai l'impression que te voilà avec un sacré boulot sur les bras. »

— « Ce n'est pas pour dire, » fit Anketam. Il savait que Jacovik lui enviait son rôle ; il savait qu'il s'en était fallu de bien peu que Jacovik fût choisi.

— « Jac, » demanda-t-il, « Y a-t-il dans ton équipe un gars en qui tu aies assez confiance pour qu'il prenne ta place ? »

— « Madders pourrait s'en charger, je pense, » dit Jacovik avec un peu de réticence. « Pourquoi ? »

— « Parce que j'aurai trop de boulot pour un seul homme, » dit Anketam d'un ton calme. « J'aurai besoin d'aide. Et c'est de toi que je l'attends, Jac. »

Un silence durant lequel ils franchirent six pas. Puis Jacovik se décida : « Je ferai ce que je pourrai, Ank. Tout ce que je pourrai. » Sa voix trahissait sa sincérité chaleureuse.

Puis, de nouveau, un silence.

— « Blejjo, » reprit Anketam, « cela ne te dérangerait pas trop de ne plus être à la retraite pour un temps ? »

— « Non, si tu as besoin de moi, » dit le vieillard.

— « Ce ne sera pas un travail pénible. Je te demande seulement de t'occuper du village quand je n'y serai pas. Régler les querelles, distribuer le boulot, punir si nécessaire... tout ce genre d'occupations. En ce qui concerne le village, tu seras le patron. »

— « Mais les travaux des champs, Ank ? Je suis trop vieux pour ça. Vienne le printemps et... »

— « Je n'ai parlé que du village, » précisa Anketam. « J'ai quelqu'un d'autre en tête pour les champs. »

Et personne ne fut plus surpris que Basom quand Anketam lui demanda : « Te sens-tu capable de diriger l'équipe aux champs ? »

Le jeune homme en resta bouche bée quelques pas durant. Quand il retrouva sa langue, il répondit : « Je... je suis prêt à essayer, Ank. Bien sûr, j'essaierai si tu le désires. Mais... euh... pourquoi *moi* ? »

Le vieux Blejjo émit un petit rire averti. Jacovik qui connaissait à peine le gars paraissait intrigué.

— « Pourquoi pas toi ? » contra Anketam.

— « Ben... tu répètes toujours que je suis flemmard. Et je pense que c'est la vérité. »

— « Oui, c'est la vérité. Mais moi aussi, je l'ai toujours été. Mais un paresseux intelligent comprend des choses qu'un rude travailleur ne voit même pas. Il trouve le moyen rapide et facile de bien exécuter les tâches. Et il ne surmène pas ses ouvriers parce qu'il sait que, s'il est fatigué, les autres le sont aussi. Tu fais un essai, Basom ? »

— « J'essaierai. De mon mieux, » fit Basom d'un ton grave. Puis, après une hésitation : « Une question, Anketam... »

— « Laquelle ? »

— « Kevenoe. Je ne veux pas qu'il vienne m'embêter. Pas du tout. Si jamais il me disait un mot, probable que je lui romprais le cou tout de suite. »

Anketam hocha la tête. Il y avait à peine deux mois que le Chef avait donné Zillia à Kevenoe et le seul qui fût satisfait de la situation était Kevenoe lui-même.

— « Je m'occuperai de Kevenoe, Basom. Ne t'inquiète pas de ce côté. »

— « Alors, parfait. Je ferai mon possible, Anketam. »

— « Tâche un peu ! Sinon il faudra que je confie le poste à quelqu'un d'autre. Tu m'entends ? »

— « Je t'entends. »

5

La guerre se prolongeait. Au printemps de l'année suivante, les Envahisseurs débarquèrent cent mille soldats sur la côte, à cent cinquante kilomètres de Chromdin et se mirent en marche contre la capitale. Mais on avait oublié d'avertir le général ennemi que c'était la saison des pluies dans ce secteur et que la boue ressemblait à de la colle forte. L'armée d'invasion s'embourba et tandis qu'elle se dépêtrait pour pousser sur Chromdin, elle se trouva bloquée par près de cent mille hommes de Xédii sous le commandement du général Jojon et l'invasion s'arrêta sur ce point.

Plus à l'ouest, une autre force de quarante mille ennemis descendit du Pays Glacé et un général de Xédii, un nommé Oljek, leur infligea une sévère défaite avec dix-sept mille soldats seulement.

Dans l'ensemble, les Envahisseurs ne faisaient pas de progrès, mais ils paraissaient s'obstiner à poursuivre leurs tentatives.

Les nouvelles ne parvenaient que lentement dans les régions éloignées des fronts. Quinze cents kilomètres à l'ouest de la baronnie de Samas, l'ennemi pénétra profondément sur le territoire de Xédii, mais il n'était pas à proximité de la capitale, aussi personne ne s'inquiétait-il sérieusement.

Anketam se donnait beaucoup de mal pour faire marcher la baronnie en l'absence du Chef. Avec Jacovik, ils avaient semé des

plantes alimentaires à la place de *cataca*, portant à plus grande échelle la culture jusque-là limitée à de petites parcelles autour des villages, car ils avaient toujours produit leurs propres légumes et fruits.

Aucune nouvelle ne parvenait du monde extérieur à la planète, sinon des rumeurs incertaines. Ce que le reste de la Galaxie pensait ou faisait à propos de la guerre sur Xédii, personne ne le savait.

Le jeune Basom était devenu un contremaître assez compétent. Bien sûr, il n'approchait pas du niveau d'Anketam ou Jacovik, mais il y en avait de pires dans la baronnie.

Anketam s'était aperçu que la difficulté n'était pas de diriger les ouvriers, mais bien d'obtenir des produits manufacturés. Le médecin du château se plaignait à Kevenoe de ce que les produits pharmaceutiques se faisaient rares. Il était presque impossible de se procurer des chaussures et des vêtements. La rumeur prétendait même qu'il commençait à y avoir pénurie d'armes et de munitions parmi les forces de Xédii. Depuis deux siècles, Xédii dépendait des autres planètes pour la fourniture des produits finis et maintenant, elle était coupée de ses sources, excepté le mince filet qui coulait par les hardis forceurs de blocus qui arrivaient à se faufiler entre les mailles du filet orbital tendu par l'ennemi.

Pourtant Anketam conservait toute sa foi dans la puissance de Xédii. Les armées d'invasion étaient toujours tenues en échec à distance de Chromdin, n'est-ce pas ? La capitale ne tomberait pas, il en avait la conviction.

Ce qu'Anketam ignorait et ne pouvait savoir, c'est que les Envahisseurs en avaient assez de piétiner. Au lieu de combattre plus longtemps selon les règles de Xédii, ils décidèrent de lutter en fonction de leurs propres idées.

Tout le monde dans la baronnie du Chef Samas comme dans les terres avoisinantes attendait les difficultés au nord, en provenance du Pays Glacé. Personne ne regardait à l'ouest où se préparaient les véritables calamités.

Anketam fut estomaqué en apprenant que l'ennemi était arrivé à Tana l'At, en passant par le milieu du continent, coupant ainsi en deux moitiés à peu près égales la partie habitée de Xédii. Il s'empara de Tana l'At après avoir bombardé la ville de gaz paralysants, en fit évacuer les habitants et la saupoudra ensuite de matière radioactive de façon qu'elle reste inhabitable pour plusieurs années.

Puis il reprit sa marche en direction de l'est.

POUR la première fois de sa vie, Anketam connaissait vraiment la peur. Il avait craint pour sa vie auparavant, bien sûr. Il avait craint pour sa famille. Mais à présent, c'était pour son monde qu'il avait peur, une peur plus vaste.

Il cligna des yeux en regardant la haute silhouette dégingandée de Kevenoe, encore hors d'haleine d'avoir couru.

— « Répétez ? »

— « J'ai dit que les Envahisseurs sont en train de traverser la rivière Benner, » fit Kevenoe, le ton coléreux. « Ils seront au château avant une heure. Il faut faire quelque chose. »

— « Quoi ? » s'enquit Anketam qui n'en revenait pas. « Combattre ? Avec quoi ? Nous n'avons pas d'armes. »

— « Je ne sais plus, » avoua Kevenoe. « Je ne sais plus rien. Je croyais que vous auriez une idée. Que vous penseriez à un moyen. Et Dame Samas ? »

— « Qu'est-ce qu'elle a ? » fit Anketam dont le cerveau ne fonctionnait pas encore.

— « Vous n'en avez pas entendu parler ? Les Envahisseurs pillent et brûlent tous les châteaux sur leur passage ! Quant aux femmes.... »

Dame Samas en danger ! Une idée se cristallisa sous le crâne d'Anketam. Il montra la direction du château. « Retournez là-bas ! » cria-t-il. « Faites-en sortir tout le monde! Emportez le plus d'objets de valeur que vous pourrez. Conduisez tout le monde à la rivière et dites-leur de se cacher dans la broussaille du Grand Marais. Les Envahisseurs n'iront pas là. Filez ! »

Kevenoe ne prit pas le temps de répondre. Il fonça vers l'animal de selle qu'il avait attaché à l'entrée du village.

Anketam courait déjà en sens opposé vers la maison de Basom. Il ne frappa même pas, mais poussa le battant et hurla : « *Basom !* »

Le jeune homme, qui se reposait sur son lit, fut debout d'un bond. « Qu'y a-t-il ? »

Anketam le mit rapidement au courant. Puis il dit : « Bouge un peu ! Tu cours vite. Porte la nouvelle. Dis à tous de se rendre au Grand Marais. Nous n'avons même pas une heure devant nous, alors galope de toutes tes forces ! »

Pas plus que Kevenoe, Basom ne posa de questions. Il sortit et fonça vers le sud.

« C'est cela ! » lui cria Anketam. « Préviens d'abord Jacovik ! Et envoie d'autres coureurs pour prévenir les gens ! »

Alors Anketam se dirigea vers sa maison. Il fallait bien le dire à Memi. En route il frappa aux portes, cria les nouvelles, ordonna à tous de se rendre au Grand Marais.

Quand les troupes ennemies arrivèrent, elles trouvèrent déserte toute la baronnie de Samas. Pas une âme ne s'opposa à leur avance ; pas une voix ne souleva d'objection quand ils braquèrent leurs projecteurs de radiations pour réduire le château et les villages en des masses informes de plastique noirci.

7

La maison de bois était un pauvre foyer, mais c'était tout ce qu'avait pu faire Anketam. Il avait été pénible d'abattre les arbres pour construire une cabane, mais elle avait du moins quatre parois et un toit.

Anketam se tenait sur le seuil de la hutte, contemplant sans les voir les ruines du village, à cent mètres de là. Dans les quelques mois écoulés, les herbes folles avaient poussé autour des boules calcinées qui avaient été les maisons de l'équipe d'Anketam. Mais c'était à travers elles qu'il regardait, qu'il revoyait les fantômes des habitations qui s'étaient dressées en ce lieu.

Derrière lui, Memi parlait doucement à Dame Samas.

— « Allons, madame, il faut manger. Vous ne pouvez vous laisser mourir de faim. La situation ne restera pas aussi mauvaise, vous verrez. Quand votre fils aîné rentrera, il remettra la baronnie dans le même état qu'avant. Attendez seulement. Voyons, goûtez un peu de cette soupe. »

Dame Samas ne disait rien. Elle paraissait devenue tout à fait étrangère à ce qui l'entourait. Rien ne comptait plus pour elle. La nouvelle était venue que le Chef Samas avait accompagné le général Eeler dans sa fatale expédition contre la base ennemie et que le Chef était enterré là-bas dans le Pays Glacé.

Dame Samas n'avait nulle part où aller. Kevenoe était mort, le crâne défoncé par... par quelqu'un. Anketam en son for intérieur se refusait à voir un lien quelconque entre la mort de Kevenoe et

le fait que Basom et Zillia avaient disparu le même jour, sans doute pour aller se livrer aux troupes ennemies.

Un mouvement perçu du coin de l'œil attira l'attention d'Anketam. Il tourna la tête. Puis il pivota sur les talons et entra dans la cabane.

— « Dame Samas, les voici, » dit-il vivement. « Il y a une voiture qui arrive sur la route, avec quatre Envahisseurs. »

Dame Samas leva vers lui son vieux visage, si fin, si impassible. « Qu'ils viennent, » dit-elle. « Nous ne pouvons les en empêcher, Anketam. Et nous n'avons rien à perdre. »

Trois minutes après, le véhicule s'arrêtait devant la hutte. Anketam restait silencieux. Un des hommes descendit. Les trois autres restèrent assis, leurs armes prêtes.

L'officier, très grand et très droit dans son uniforme bleu, s'avança jusqu'au seuil. Il fit halte et s'adressa à Anketam. « Je sais que Dame Samas habite ici. »

— « C'est exact. »

— « Voudriez-vous lui dire que le colonel Fayder aimerait lui parler ? »

Avant qu'Anketam ait pu répondre, Dame Samas intervint : « Faites entrer le colonel, Anketam. »

Celui-ci s'écarta et l'officier entra.

— « Dame Samas ? » s'enquit-il.

— « C'est moi, » dit-elle.

Le colonel ôta son chapeau. « Madame, je suis le colonel Jamik Fayder, de l'armée de l'Union. Vous êtes la propriétaire de ces terres ? »

— « Oui, jusqu'au retour de mon fils, » répondit avec calme Dame Samas.

— « Je comprends. » Le colonel s'humecta les lèvres, l'air mal à l'aise en présence de la Dame du château. « Il serait inutile, Madame que je vous présente des excuses pour les ravages de la guerre. Ce ne seraient jamais que des mots. »

— « C'est juste, » répondit-elle, « mais je ne les en accepte pas moins. »

— « Je vous remercie. Je viens vous informer que les armées de Xédii se sont officiellement rendues près de Chromdin, de bonne heure, ce matin. La guerre est terminée. »

— « J'en suis heureuse, » dit Dame Samas.

— « Moi aussi, » avoua le colonel. « Cela n'a rien eu de plai-

sant. Xédii était — et est encore — la planète la plus arriérée de la Galaxie. Votre Conseil des Chefs refusait obstinément de permettre aux... » (il lança un coup d'œil à Anketam) « aux travailleurs de Xédii de mener à leur guise leur propre vie. Ces hommes ont donc vécu et sont morts sans avoir reçu l'instruction nécessaire, sans les soins médicaux qui auraient sauvé et prolongé leurs vies, et sans le confort matériel auquel a droit tout être humain. Cette situation va changer, mais je suis profondément désolé qu'il ait fallu une guerre pour y arriver. »

Anketam considérait l'officier. Que racontait-il ? Lui et ses congénères avaient brûlé et saupoudré de radioactivité villes et villages, ils avaient anéanti des millions de vies humaines tout en prétendant soulager le peuple. Quelle était cette folie ?

Le colonel tira de sa poche une liasse de paperasses.

« J'ai reçu ordre de vous lire la proclamation du Président de l'Union. »

Il baissa les yeux sur ses papiers et commença :

« Désormais, tous les citoyens de Xédii seront libres et égaux. Ils auront le droit de changer de travail à leur guise, d'être payés en espèces légales au lieu de... »

Anketam restait figé, l'esprit embrumé. Il avait travaillé ferme en vue de la sécurité d'une retraite, et maintenant tout cela s'envolait. Que ferait-il ? Où irait-il ? S'il devait être payé en espèces, qui s'en chargerait ? Dame Samas ? Elle n'avait rien. De plus, Anketam était totalement ignorant de l'usage des espèces. Il ignorait complètement comment se débrouiller dans une société de cette forme.

Il restait silencieux tandis que son monde se désintégrait autour de lui. Il entendait vaguement la voix de l'officier de l'Union, vêtu de bleu, qui lisait la sentence de mort de Xédii. Et D'Anketam.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The destroyers.

THEODORE

STURGEON

L'homme qui apprit à aimer

C'est avec une certaine émotion que nous publions ce texte, car, après des années d'un pénible silence, Sturgeon est de retour parmi nous. Il s'est enfin remis à écrire, et sa signature longtemps disparue revient au sommaire des revues américaines. La toute récente nouvelle que voici, publiée en octobre 1969 aux U.S.A., en apporte un témoignage. Sturgeon en émergeant de sa nuit est-il le même ou un autre ? La réponse est : plus que jamais le même. Cherche-t-il encore à écrire de la science-fiction ? Nous ne saurions l'affirmer. Mais, manifestement, il continue à exprimer les idées qui lui tiennent le plus à cœur. Et notamment certain message, tellement dévalorisé par les temps qui courent, et qu'il faut bien qualifier de message d'amour...

A.D.

Il s'appelait Mensch. Entre eux, ç'avait été autrefois un sujet de plaisanterie, et maintenant d'amertume. « Mon Dieu, comme j'aimerais t'avoir maintenant tel que tu étais, » dit-elle, « à gémir la nuit, à te lever du lit d'un bond et à marcher de long en large dans le noir sans jamais dire pourquoi, à nous laisser jeûner sans te soucier de la façon dont nous vivions ou de l'apparence que nous avions. Je me plaignais mais au fond du cœur ça m'était égal. Je préférais ça quand même. Je n'aurais pas voulu autre chose, jamais, parce que tu faisais malgré tout ce que tu avais envie de faire, tu étais un être libre. »

— « J'ai toujours fait ce que je souhaitais faire, » répliqua Mensch. « Je t'ai dit pourquoi. »

Elle émit un son de dégoût. « Comme si c'était une chose qu'on puisse comprendre ! » C'était une fin de non-recevoir qui datait de loin ; quelque chose qu'elle avait ressassé, remâché sans pouvoir l'admettre pendant des années, et qui avait engendré en elle la lassitude. « Autrefois, tu aimais les gens — tu les aimais vraiment. Tu te rappelles le jour où un gosse avait renversé la borne d'incendie et le lampadaire devant la maison et où tu t'es bagarré avec le flic, l'avocat marron, les gens de l'ambulance et tout le monde pour l'emmener à l'hôpital, et où tu l'as empêché de signer les papiers parce qu'il était dans le cirage ? Et quand tu as mis sens dessus dessous cet hôtel miteux pour retrouver le dentier de Victor et le lui apporter à la prison où on l'avait enfermé. Et cette autre fois où tu as passé la journée entière dans la salle d'attente pour ramener chez elle une femme qui était allée subir sa première séance de traitement pour son cancer à la gorge, alors que tu ne la connaissais même pas. Tu étais prêt à faire n'importe quoi pour les gens. »

— « J'ai toujours fait mon possible. Je n'ai pas cessé. »

Avec mépris : « Henry Ford aussi. Et Andrew Carnegie. Et la famille Krupp. Des milliers d'emplois, des milliards d'impôts pour tout le monde. Je connais ce genre d'histoires. »

— « Mon histoire à moi n'est pas tout à fait pareille, » répliqua-t-il d'un ton égal.

Alors elle lui dit le fond de sa pensée, sans haine ni passion, ni même beaucoup d'intensité ; elle le dit d'une voix éteinte : « Nous nous aimions et tu es parti. »

Ils s'aimaient. Elle s'appelait Fauna. Entre eux, ç'avait été autrefois un sujet de plaisanterie. Fauna l'Animal et Mensch

l'Homme, et le lien qui les unissait. Elle avait un mari relégué quelque part avec les leçons de clavecin, les tapis au point noué inachevés et piqués de moisissure, le squelette d'une pièce de théâtre et les autres projets abandonnés, fourrés au grenier de sa vie. Elle n'était pas très intelligente — simplement aimante. Elle était de ceux qui attendent de trouver ce qui leur convient et qui abandonnent toute chose dès qu'ils découvrent qu'elle n'est pas ce qu'ils cherchent. Quand une femme pareille trouve ce qu'il lui faut, c'est pour la vie, et chacun s'écrie : « Mon Dieu, comme tu as changé ! » Elle n'a pas changé.

Mais si ce qui lui convient se présente et avorte, jamais plus elle n'aboutira à quoi que ce soit. Jamais.

Ils étaient très jeunes l'un et l'autre quand ils s'étaient rencontrés ; elle possédait une petite maison au fond des bois, près d'une de ces villes de plaisance touristico-artisto-artisanales, qui ont effectivement dans leurs parages un certain nombre d'artistes authentiques. Les farfelus sont mieux que tolérés dans ce genre d'endroit à condition que : a) ils attirent, ou tout au moins ne fassent pas fuir, les touristes, et b) ne gagnent jamais beaucoup d'argent. C'était une jeune et jolie femme svelte qui aimait n'avoir sur le corps que des tuniques lâches flottant jusqu'à terre, qui aimait s'occuper de malades du moment qu'ils ne parlaient pas — oiseaux à l'aile cassée, philodendrons et autres choses du même genre — et qui adorait la musique — toutes sortes de musiques. Elle faisait avec adresse des choses qu'elle ne finissait pas, dans l'attente de la seule chose qui en vaille la peine. Elle avait un titre de propriété inattaquable pour sa petite maison et un emploi à temps partiel dans une boutique d'art de l'endroit ; elle était pittoresque et pas exigeante, ne se mêlait jamais de défilés, pétitions et autres manifestations. Elle croyait seulement qu'il fallait être bon envers son entourage et pensait... non, ce n'est pas tout à fait exact. Elle ne l'avait jamais pensé explicitement, mais elle avait le sentiment que, si l'on est bon pour chacun, cette bonté se répandra en quelque sorte sur le monde entier comme une tache bienfaisante et que c'est ce qu'il faut pour remédier aux guerres, à l'avidité et à l'injustice. Aussi était-elle un personnage acceptable, presque estimé en ville, même quand on pava son chemin et plaça devant chez elle le lampadaire et la borne d'incendie.

C'est alors que Mensch survint avec des cheveux longs et une guitare dans le dos, la tête pleine de livres et l'âme profondément inquiète. Il ne connaissait rien au fait d'aimer, et Fauna le lui

enseigna mieux qu'elle ne le croyait. Il s'installa chez Fauna le lendemain du jour où elle découvrit que sa guitare était accordée à la façon d'un luth. Il avait lui aussi des mains actives, ainsi qu'un talent pour terminer ce qu'il entreprenait, et pour multiplier tout ce qu'il faisait — des blocs mémo de cuisine pour inscrire les courses, faits dans des bois du pays polis à la main, utilisant des bandes de machine à calculer et munis à leur extrémité d'un fragment de scie à métaux pour que l'on puisse couper la longueur désirée, ou bien d'authentiques reproductions de soufflets, d'éplucheurs de pommes et d'objets de ce genre qui pouvaient être mis en vente dans les échoppes de la grand-place et lui permettaient d'apporter sa contribution. Il s'y connaissait aussi en transistors, en engrenages, en circuits et raccordements bizarres, en gadgets utilisant les piles et diverses sortes d'énergie. Il passait beaucoup de temps dans la pièce de derrière à manipuler des aimants, des axes et des fluides colorés, et un jour il eut une idée et commença à bricoler avec des ciseaux, du carton et des morceaux de métal. C'était au départ un cadre muni d'un rotor, mais assemblé d'une certaine façon. Quand ce fut achevé, le rotor se mit à tourner, et il comprit subitement le principe de son fonctionnement. Il fit une légère modification et le rotor, constitué surtout de carton, produisit le son aigu de quelque chose qui s'élève et tourna si vite que l'axe, un simple clou, entama les coussinets de carton et que le rotor vola à travers la pièce, éparpillant des bouts de métal décollés. Sans faire aucune tentative pour ramasser les morceaux, il se leva précipitamment et alla dans l'autre pièce. Fauna lui jeta un coup d'œil, se précipita vers lui et le serra dans ses bras. *Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe?* Mais il resta planté là, l'air pétrifié, jusqu'à ce que des larmes commencent à couler le long de ses joues, sans qu'il paraisse s'en apercevoir.

C'est à partir de ce moment-là qu'il se mit à gémir au milieu de la nuit, à sortir du lit et à faire les cent pas dans le noir. Quand elle lui reprocha, des années plus tard, de n'avoir jamais voulu lui expliquer pourquoi, c'était à la fois exact et faux, car il lui avait dit avoir en tête quelque chose de si important que certaines gens le tueraient pour l'obtenir et d'autres le tueraient pour l'anéantir — et il se refusait à lui expliquer ce dont il s'agissait parce qu'il l'aimait et ne voulait pas la mettre en danger.

Elle pleura beaucoup et lui reprocha de ne pas avoir confiance en elle ; il protesta que si mais déclara qu'il tenait à la protéger

et à ne pas la jeter dans la gueule du loup. Il ajouta encore — et c'était pour cela qu'il gémissait et passait la nuit à tourner en rond — que l'idée qu'il avait en tête était capable de rendre fertiles les déserts et de nourrir les affamés du monde entier, mais s'il la révélait elle risquait de devenir un fléau, non de par sa nature propre mais en raison de ce que les gens en feraient ; et la première personne qui mourrait à cause d'elle mourrait par sa faute, et cette pensée lui était intolérable.

Il avait véritablement un choix à faire, mais il lui fallait auparavant, décider si la mort d'une seule personne était un prix trop élevé à payer pour le bonheur et la sécurité de millions d'autres, et si la fin de la pauvreté pour tous justifiait que meurent un millier de gens. Il connaissait l'Histoire et la psychologie, il avait le cerveau d'un mathématicien aussi bien que les mains d'un bricoleur, et il savait fort bien ce qui se passerait s'il prenait tel parti plutôt que tel autre. Par exemple, il savait où il pouvait placer son idée, et toute la responsabilité qu'elle impliquait, en obtenant assez d'argent en échange pour les faire vivre dans le luxe le plus complet jusqu'à la fin de leurs jours, Fauna et lui — et avec eux deux cents amis intimes, si le cœur leur en disait. Il lui suffisait pour cela de céder l'idée et de la voir enterrée à jamais dans le coffre d'une société, car il y avait au moins trois géants industriels qui surenchériraient avidemment les uns sur les autres pour obtenir le privilège.

Ou qui le tueraient.

Il songea aussi à faire des photocopies et à répandre les tirages par millions dans les villes du monde entier ; à trouver des ingénieurs et des savants dotés d'un solide sens moral et à les rassembler dans une société qui fabriquerait le dispositif et en exploiterait le brevet, en ne l'utilisant que pour de bons usages. Mais, on peut agir ainsi pour une nouvelle variété de mort-aux-rats ou de machine à coudre, pas pour une chose si puissante qu'elle changera la face du monde, supprimera la faim, la pollution industrielle et le vol des matières premières — une chose qui éliminera l'industrie pétro-chimique (sauf en ce qui concerne les teintures et les plastiques), les compagnies d'électricité, le moteur à combustion interne et tout ce qui touche à sa construction et à son alimentation, et même l'énergie atomique dans la plupart de ses utilisations.

Mensch s'efforça de son mieux de se résoudre à ne rien faire,

et ce fut la phase des gémissements et des déambulations nocturnes, mais ce fut en vain : l'idée ne le laissa pas en repos. Alors il décida ce qu'il fallait accomplir, et ce qu'il devait faire pour que ce soit accompli. Sa première démarche le conduisit chez le coiffeur local.

Fauna accepta la chose comme elle accepta qu'il prenne un emploi à Flextronics, la petite industrie locale, qui avait des contrats avec le gouvernement pour la fabrication de pièces détachées d'ordinateurs et qui était méprisée par tout ce que la ville comptait d'artistes, de littérateurs et de rats de bibliothèque. Les heures régulières la pertubèrent et, bien qu'il se conduisît comme de coutume à la maison (malgré le changement de son apparence physique), elle fut profondément bouleversée. Elle n'avait jamais vu autant d'argent qu'il en rapportait les jours de paie, mais elle n'y tenait pas ; et, pour la première fois de sa vie, elle devait faire des efforts pour économiser, prévoir et se passer des choses au lieu de pouvoir en rendre responsable la pauvreté. Les raisons qu'elle trouvait pour vivre de cette façon lui semblaient spécieuses, ce qui la poussa à s'entêter encore plus et lui donna l'air plus détraqué que jamais. Puis il acheta une voiture, ce qui parut à Fauna pratiquement immoral.

La fin de tout, ce fut quand on lui raconta qu'il avait assisté à une séance du conseil municipal et proposé que soient pris des arrêtés interdisant qu'on s'asseye sur l'herbe du pré communal, qu'on joue d'instruments de musique sur la voie publique, qu'on utilise la piscine de la ville après le coucher du soleil, et demandant enfin que soit augmenté le nombre des agents de police. Quand elle exigea des explications, il la contempla longuement avec tristesse, puis refusa de nier, refusa de discuter et déménagea.

Il loua une chambre convenable dans une pension bourgeoise près de l'usine, travailla comme un forcené jusqu'à ce qu'il eût acquis ses titres universitaires, suivit des cours du soir jusqu'à ce qu'il eût obtenu un diplôme supplémentaire. Il prit l'habitude de fréquenter les réunions des notables le samedi soir, but un peu de bière et paya aux autres beaucoup de verres de whisky. Il apprit un recueil complet de plaisanteries scabreuses et les plaça avec soin — deux tiers de sexualité, un tiers de scatalogie. Finalement, il se fit mettre en congé (il était à l'époque chef de service) et descendit le fleuve jusqu'à une ville universitaire où il suivit le jour un cours de perfectionnement pour les ingénieurs et le soir

des cours de droit. La vie ne lui fut pas rose durant cette période, car il devait racler le fond de ses poches pour tout payer et garder quand même un pli à son pantalon et des souliers bien cirés, mais il y arriva. Il trouva encore le temps de fréquenter l'église de l'endroit et devint membre du conseil d'administration de la paroisse.

Quand le moment fut venu, il reconstruisit sa machine, non pas avec du carton et de la colle mais avec des pièces usinées évoquant de près l'araucaria que l'entrelacement complexe de ses branches a fait surnommer le « puzzle des singes » : un assemblage de mouvements mécaniques qui s'annulaient respectivement et de circuits électriques qui mettaient en action d'autres circuits. Il prit des brevets pour certaines pièces détachées, puis pour certains groupes de pièces, et finalement pour tout l'ensemble. Il présenta alors à une banque ses certificats, ses diplômes, ses communications scientifiques publiées, ses brevets, ses cheveux courts et une lettre d'introduction de son pasteur, et emprunta assez d'argent pour acheter des parts dans une affaire en mauvaise posture qui fabriquait des dispositifs de chargement. Son mécanisme fut inséré dans le segment moteur, et il se fit voyageur de commerce pour le vendre. Il se vendit très bien. C'était normal. Une batterie d'automobile de six volts pouvait charger du charbon pendant un an avec ce système sans avoir besoin d'être remplacée ni rechargée — chose peu surprenante puisque le fonctionnement était assuré par cette masse noire dans le segment moteur qui, aussi petite qu'une boîte à biscuits et ne requérant aucun combustible, faisait tourner silencieusement et puissamment un arbre de transmission jusqu'à usure totale de ses coussinets.

Il s'écoula peu de temps avant que les concurrents achètent ces chargeurs et les démontent afin de voir d'où provenait leur scandaleuse efficacité. L'énigme suffit à dérouter la plupart d'entre eux, mais un ou deux jeunes gens intelligents et quelques vieux de la vieille furent à même de comprendre qu'ils se trouvaient devant un dispositif capable d'actionner un arbre de transmission indéfiniment sans carburant — et de se demander ce qui se passerait si ce mécanisme était relié à une voiture ou un avion, s'il pompait de l'eau dans le désert, s'il produisait de la lumière et de l'énergie dans les montagnes et les jungles, sans qu'il soit besoin de construire des routes ou des voies ferrées ni d'installer des lignes à haute tension. Certains de ces hommes parvinrent

jusqu'à Mensch. Ou il les engagea et se les enchaîna avec des cordes d'or et des bénéfices marginaux, ou il les fit surveiller, dissuader, discréditer et, si besoin était, ruiner.

Quelqu'un — c'était inévitable — réussit à reproduire l'effet Mensch mais, à cette époque, Mensch avait un immeuble entier bondé d'avocats nantis de crayons affûtés et de directives précises. Le petit malin qui avait reproduit l'effet (et qui avait englouti tout ce qu'il possédait, plus ce qu'il avait réussi à emprunter, pour reconvertir une usine de moteurs afin de fabriquer le dispositif) se trouva pris dans un tel embrouillamini de poursuites en contrefaçon, dommages et intérêts, et interdictions diverses, qu'il revendit son usine au prix coûtant à Mensch et accepta avec reconnaissance d'y être nommé directeur. Et il ne fut que le premier.

Les militaires entrèrent vers ce moment-là en scène, mais Mensch les attendait de pied ferme, avec leurs projets de mettre la main sur ses brevets et ses avoirs au titre de ressources nationales. Il se laissa acculer de plus en plus haut sur la voie hiérarchique, ses refus devenant de plus en plus fermes et les menaces de plus en plus fortes, jusqu'à ce qu'il émerge au sommet en compagnie du civil qui les commandait tous. Cette rencontre fut organisée par un évêque car jamais, pendant toutes ces années, Mensch n'avait négligé ses devoirs hebdomadaires à l'église de son choix, ni oublié de payer son denier du culte ou de donner son temps pour un cours de vacances d'éducation religieuse ou une vente de charité. Et Mensch, sur ce pinacle de fortune, de puissance et de respectabilité, fut en mesure de montrer au Président le double des documents qu'il avait placés dans une banque suisse et qui, le jour où les militaires s'empareraient de ses brevets, seraient remis en don à des instituts de recherches en Albanie et en divers points au nord et à l'est de l'Europe. Ce qui mit fin à cette affaire-là.

L'année suivante, une voiture actionnée par le dispositif Mensch gagna la course d'Indianapolis. Elle n'était pas aussi rapide que les véhicules présentés par Granatelli, mais elle avait purement et simplement tourné autour du circuit sans jamais s'arrêter une seule fois. Cela provoqua, bien sûr, pas mal de bruit pendant un temps, mais la fin inévitable fut que l'industrie automobile capitula, et avec elle les promoteurs du carburant d'origine fossile. La lumière et l'énergie électrique devaient suivre et,

tandis que les applications industrielles du gaz, de la vapeur et du diesel se démodaient et étaient remplacées par la source énergétique Mensch, les usines atomiques savaient que leurs jours aussi étaient comptés.

Ce fut juste après la victoire d'Indianapolis que Mensch fit quand même don du double de ses documents à l'Albanie (après tout, il n'avait jamais dit qu'il ne le ferait pas). Vers la même époque ces documents apparurent à Hong-Kong et se répandirent rapidement sur le continent. L'Union Soviétique proclama que l'effet Mensch avait été découvert au XIX[e] siècle par Tsiolkovsky, qui l'avait négligé parce qu'il s'intéressait davantage aux fusées, mais même les Russes ne purent avancer longtemps cette assertion sans faire chorus avec les éclats de rire de leurs auditeurs, et ils s'affairèrent principalement à surclasser tous les autres pays dans la mise en application du procédé. Aucune énigme scientifique ne peut résister à ce genre d'effort, une fois qu'elle n'est plus protégée par la loi sur les brevets. Il s'écoula peu de temps avant que les Soviétiques (en réalité, c'était un savant tchèque, ce qui revient au même ; en tout cas, les Soviétiques disaient que c'était du pareil au même) furent en mesure de déclarer qu'ils avaient amélioré et simplifié le système, le réduisant à un simple cadre supportant une partie mobile, le rotor, chacun constitué de certaines substances simples qui, lorsqu'on les assemblait, se mettaient en mouvement. C'était, naturellement, le même cadre et le même rotor avec lesquels Mensch, dans la terreur et les larmes, avait commencé sa longue carrière, et le « perfectionnement » tchèque — pardon, soviétique — était, comme tout le reste, ce qu'il avait prévu et voulu faire.

Mais maintenant il n'y avait pas une seule revue de mécanique au monde, ni pratiquement un seul atelier de bricoleur nulle part, qui n'eussent commencé à produire des rotors Mensch. Les contrefaçons étaient si répandues que même le plein gratte-ciel d'avocats d'élite de Mensch n'aurait pu commencer à enrayer le flot. Et en vérité, ils n'eurent même pas à essayer, car...

Pour la seconde fois dans l'Histoire moderne (la première fois, il s'agissait d'un homme extraordinaire nommé Kemal Ataturk), un homme ayant la stature d'un vrai meneur de peuples atteignit le but qu'il s'était fixé, puis abdiqua. Peu importait à Mensch que les éditorialistes, leur index bien informé dressé le long de leur nez, soulignent qu'il avait lui-même causé sa défaite, détruit son empire en étendant ses frontières, et qu'en mettant ses brevets

dans le domaine public il ne faisait que se soumettre à l'inévitable. Mensch savait ce qu'il avait fait et pourquoi, et ce que les autres pensaient n'avait pour lui pas d'importance.

— « Ce qui compte, » dit-il à Fauna dans la petite maison de celle-ci, près de la vieille borne d'incendie et du réverbère suranné, « c'est qu'il n'y a pas un kraal en Afrique ou un hameau en Asie qui ne puisse pomper de l'eau, labourer la terre, chauffer et éclairer ses maisons grâce à un groupe générateur assez simple pour être construit n'importe où, par n'importe quel mécanicien compétent. Il y en a des petits pour balancer les berceaux ou animer des jouets, et des gros pour éclairer des cités entières. Ils peuvent aussi bien faire marcher des trains qu'aiguiser des crayons, et ils n'ont pas besoin de carburant. Déjà l'eau dessalée de la Méditerranée se répand dans le nord du Sahara ; d'immenses cités nouvelles s'y élèveront comme il y a cinq mille ans. Dans dix ans, l'air autour de la Terre sera sensiblement purifié. Déjà la demande de pétrole a tellement baissé que les forages en mer sont presque complètement abandonnés. « En avoir » ou « ne pas en avoir » n'a plus le même sens que naguère, parce que chacun peut disposer d'énergie à bon marché. Et c'est pour ça que je l'ai fait, ne comprends-tu pas ? » Il tenait vraiment beaucoup à ce qu'elle comprenne.

— « Tu t'es coupé les cheveux, » dit-elle avec amertume. « Tu as mis d'affreux souliers cirés, tu es allé à l'église, tu as obtenu des titres universitaires et tu es devenu un... un magma. »

— « Un magnat, » corrigea-t-il machinalement. « Mais, Fauna, attention ! Je voulais seulement qu'on m'écoute. La seule manière d'obtenir ce que je voulais, c'était d'avoir des cheveux courts, de porter des souliers bien cirés, de publier des communications scientifiques ; c'était d'utiliser les banques, le monde des affaires, le gouvernement et toutes ces choses dont je pouvais me servir. »

— « Tu n'avais pas besoin de ça. Je suis persuadée que tout ce que tu voulais, c'était faire du volume, du chambardement, pour qu'on parle de toi dans les journaux et les livres d'Histoire. Tu aurais pu fabriquer ton espèce de moteur ici même dans cette maison, le montrer à des gens, le vendre et rester à jouer de la guitare, et le résultat aurait été le même. »

— « Non, tu te trompes, » répliqua Mensch. « Sais-tu dans quel genre de monde nous vivons ? Nous vivons dans un monde

où, si un homme découvrait le remède radical contre le cancer et qu'on s'aperçoive qu'il couche avec sa sœur, ses voisins brûleraient vertueusement sa maison et tous ses écrits. Si un homme construisait la plus belle tour du pays et que, plus tard, il se mette à croire qu'on doit adorer Satan, on ferait sauter sa tour. Je connais un beau livre émouvant écrit par une femme qui, par la suite, est devenue folle et a écrit des livres ineptes ; eh bien, personne ne lit plus son chef-d'œuvre. Je peux te citer trois sortes de thérapeutique mentale qui auraient pu changer la face du monde, et dans chaque cas les hommes qui en avaient fait la découverte ont fini dans un asile de fous ou se sont adonnés à de prétendues religions et se sont montrés de vrais pitres — des pitres dangereux, par-dessus le marché — et maintenant personne ne s'intéresse à leurs découvertes du début qui étaient vraiment géniales. De grands hommes politiques ont été empêchés de devenir de grands hommes d'Etat parce qu'ils avaient divorcé. Je ne voulais pas que le dispositif Mensch soit volé, enterré ou ridiculisé, et oublié uniquement parce que j'avais des cheveux longs et que je jouais de la guitare. Vois-tu, c'est facile d'avoir les cheveux longs, de jouer de la guitare et d'être bon envers autrui quand tout le monde en fait autant autour de soi. Mais c'est bien plus difficile d'être le premier à faire quelque chose, parce qu'alors on doit payer le prix, on est un objet de moquerie et les gens vous ferment la porte au nez. »

— « C'est pour ça que tu t'es joint à eux, » dit-elle d'un ton accusateur.

— « Je me suis servi d'eux, » répliqua-t-il nettement. « Je me suis servi de toutes les voies qui conduisaient là où je voulais aller, sans me préoccuper de qui les avait construites ou de la raison qui les avait fait construire. »

— « Et tu as payé le prix ! » s'exclama-t-elle presque haineusement. « Des millions à la banque, des milliers de gens prêts à tomber à genoux à ton premier claquement de doigts. Quel merveilleux prix ! Tu aurais pu avoir l'amour. »

Il se leva alors et la regarda. Les cheveux de Fauna étaient beaucoup moins épais maintenant, mais ils étaient encore longs et beaux. Il tendit la main, en souleva une mèche. Celle-ci était blanche. Il la lâcha.

Il songea aux bébés biafrais tout potelés, à l'air pur, aux plages que plus rien ne polluait, à la nourriture meilleur marché,

aux transports moins chers, aux coûts de fabrication et d'entretien moins élevés, aux espaces de terrain plus vastes qui permettaient de diminuer les pressions et la tension nerveuse au cours du long et lent processus de contrôle de l'expansion démographique. Qu'est-ce qui l'avait incité à faire à ce point abnégation de soi, à se rebeller, à ébranler, à bouleverser et détruire le statu quo comme il l'avait fait plutôt que de se conformer — se conformer ! — à la guitare et aux cheveux longs ? *Tu aurais pu avoir l'amour.*

— « Mais je l'ai eu, » dit-il. Et, convaincu qu'elle ne comprendrait jamais, qu'elle ne pourrait jamais comprendre, il monta dans sa silencieuse voiture sans carburant et s'en alla.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The man who learned loving.

HARLAN
ELLISON
et
ROGER
ZELAZNY

Viens à moi, non dans la blancheur de l'hiver...

Quand Harlan Ellison et Roger Zelazny unissent leurs deux considérables talents, quel est le résultat ? Un récit qui n'a rien de commun avec la collaboration Ellison-Sheckley déjà publiée par nous (Je vois un homme assis dans un fauteuil..., *numéro 175), mais qui est tout aussi singulier. Ces nouvelles font l'une et l'autre partie d'un recueil intitulé* Partners in wonder, *récemment paru aux U.S.A. et uniquement composé d'œuvres écrites en collaboration par Harlan Ellison et d'autres auteurs. Le prolifique Ellison y fait successivement tandem avec Isaac Asimov, Algis Budrys, Avram Davidson, Samuel Delany, Keith Laumer, Theodore Sturgeon, Robert Silverberg, et d'autres encore. Ce qui confirme une fois de plus qu'Ellison est bien aujourd'hui l'une des figures les plus actives (ses ennemis diront : « l'un des personnages les plus remuants ») de la science-fiction américaine.*

P.H.

Elle était mourante et il était l'homme le plus riche du monde, mais il ne pouvait pas lui acheter la vie. Alors il fit tout ce qu'il pouvait faire de mieux. Il construisit une maison. Il construisit *la* maison, différente de toutes les autres maisons jamais construites. Elle y fut transportée en ambulance, tandis que leurs biens et leur mobilier suivaient dans de nombreux fourgons.

Un an à peine après leur mariage, elle avait été atteinte. Les spécialistes hochèrent la tête et donnèrent son nom à une maladie nouvelle. Ils décrétèrent qu'elle avait entre six mois et un an à vivre ; puis ils s'en allèrent, laissant derrière eux des ordonnances et l'odeur des antiseptiques. Mais il ne s'avouait pas vaincu. Une chose aussi banale que la mort ne pouvait pas triompher de lui.

Car il était le plus grand physicien existant sur Terre en cette année de Notre Seigneur et Président Farrar 1998.

(Quand on est né avec une fortune incalculable, on a le sentiment de sa propre insignifiance ; aussi, les joies du labeur éreintant et de l'abjecte pauvreté lui ayant été refusées, s'était-il acharné sur lui-même. Il avait fait de lui quelqu'un d'une valeur également incalculable — le plus grand physicien que le monde ait jamais connu. Cela lui suffisait... jusqu'à ce qu'il l'ait rencontrée, elle. Alors il avait voulu beaucoup plus.)

Il n'était pas *obligé* de travailler en tant que physicien, mais il y prenait plaisir. La Fondation lui laissait l'usage des immenses facilités de recherches dont elle disposait pour explorer son domaine favori : le Temps et son écoulement.

Il en savait plus sur la nature du Temps qu'aucun autre être humain n'en avait jamais su.

On aurait pu dire que Carl Manos était Chronos, Saturne, le Temps lui-même, car il répondait même à la description avec sa longue barbe noire et sa canne cinglante qui ressemblait à une faux. Il connaissait le Temps comme jamais personne ne l'avait connu et il avait le pouvoir, la volonté et le goût de l'exploiter.

Comment ?

Eh bien, il y avait la maison. Il en avait lui-même tracé les plans. Il l'avait fait bâtir en moins de six semaines, réglant lui-même une grève pour assurer sa finition dans les délais voulus.

Qu'avait-elle de si particulier, cette maison ?

Elle avait une chambre ; une chambre telle qu'il n'en avait jamais existé de semblable nulle part.

Dans cette chambre, le Temps ignorait les lois d'Albert Einstein et obéissait à celles de Carl Manos.

Quelles étaient ces lois et qu'était cette chambre ?

Pour inverser l'ordre des questions, la chambre était la chambre à coucher de sa bien-aimée Laura qui avait été atteinte de la maladie des centres nerveux à laquelle on avait donné son nom. La maladie provoquait une terrible dégénérescence : quatre mois après le diagnostic, elle serait privée de l'usage de ses quatre membres ; au bout de cinq... aveugle, incapable de parler. D'ici six mois à un an... morte. Elle demeurait dans la chambre où le Temps n'osait pas entrer. Elle *vivait* là pendant qu'il travaillait et luttait pour elle. Car une semaine seulement s'écoulait à l'intérieur pour chaque année qui passait en dehors de la chambre. Carl l'avait voulu ainsi, et cela lui coûtait quatre-vingt-cinq mille dollars par semaine pour entretenir l'installation d'où découlait cet état de chose. Il la verrait vivre et être guérie quelle que soit la dépense, bien que sa barbe changeât d'apparence avec chaque semaine écoulée pour elle. Il engagea des spécialistes, fonda une institution chargée de travailler à sa guérison ; et, chaque jour, il vieillissait un peu plus. Elle avait été de dix ans sa cadette, mais la différence croissait rapidement. Néanmoins il travaillait à ralentir davantage encore la chambre.

— « Mr. Manos, votre facture s'élève maintenant à deux cent mille dollars par semaine. »

— « Je la paierai, » fit-il, et il s'exécuta. Il en était maintenant arrivé à trois jours pour une année.

Et il entrait dans sa chambre pour s'entretenir avec elle.

— « C'est aujourd'hui le 9 juillet, » dit-il. « Quand je partirai dans la matinée, on approchera de Noël. Comment te sens-tu ? »

— « Je manque de souffle, » répondit-elle. « Que disent les médecins ? »

— « Rien pour le moment. Ils s'occupent de ton problème, mais il n'y a pas encore de solution en vue. »

— « Je ne le pensais pas. Je ne crois pas qu'il y en aura jamais. »

— « Ne sois pas fataliste, mon amour. Pour tout problème, il y a une solution... et nous avons le temps qu'il faut. Tout le temps au monde... »

— « M'as-tu apporté un journal ? »

— « Oui. Cela te tiendra au courant. Il y a eu une guerre en Afrique et un nouveau candidat à la présidence est entré en scène. »

— « Aime-moi, je t'en prie. »

— « Je t'aime. »

— « Non, ça je le sais. Fais-moi l'amour. »

Ils sourirent de la peur qu'elle avait de certains mots, puis il se dévêtit et lui fit l'amour.

Puis, après, il y eut un moment de vérité et il dit :

— « Laura, il faut que je t'explique ce qu'il en est. Nous ne sommes encore arrivés à rien, mais j'ai mis les meilleurs neurologues du monde à travailler sur le problème. Il y a eu un autre cas comme le tien depuis que je t'ai cloîtrée — je veux dire depuis que tu es venue demeurer ici — et le sujet est déjà mort. Mais ils ont appris quelque chose grâce à lui et ils continueront à apprendre. Je t'ai apporté un nouveau médicament. »

— « Est-ce que nous passerons Noël ensemble ? » questionna-t-elle.

— « Si tu le désires. »

— « Alors, oui. »

Et il en fut ainsi.

Il vint auprès d'elle à Noël et, ensemble, ils décorèrent l'arbre et ouvrirent les cadeaux.

— « Sans neige, quelle saleté de Noël ! » remarqua-t-elle.

— « Quel langage... chez une dame ! »

Mais il lui apporta de la neige et une bûche de Noël en même temps que son amour.

— « Je suis odieuse, » dit-elle. « Il y a des jours où je ne peux pas me souffrir. Tu fais tout ce que tu peux et il n'y a aucun résultat, alors je te tourmente. Je suis navrée. »

Elle mesurait un mètre soixante-huit et avait des cheveux noirs. Noirs? Si noirs qu'ils étaient presque bleus, et ses lèvres étaient une paire rose très rare de froides conques de corail. Ses yeux évoquaient un crépuscule sans nuages dont le jour en disparaissant fait valoir le bleu. Ses mains tremblaient quand elle faisait un geste, ce qui était rare.

— « Laura, » lui dit-il, « pendant que nous sommes assis ici, ils travaillent. La solution — la guérison — finira par arriver, avec le temps. »

— « Je sais. »

— « Tu te demandes, cependant, si ce ne sera pas trop tard. Je te dis que non. Rappelle-toi que, virtuellement, tu restes immobile pendant que tout court au-dehors. Ne te tracasse pas. Repose-toi tranquillement. Je te guérirai. »

— « Je le sais, » répondit-elle. « Simplement, parfois je désespère. »

— « Ne désespère pas. »

— « Je ne peux pas m'en empêcher. »

— « J'en sais plus au sujet du Temps que quiconque. Si le Temps travaille, c'est pour toi. »

Il balança sa canne comme un sabre, décapitant des roses qui poussaient contre le mur.

« Nous pouvons tenir un siècle, » dit-il hâtivement, comme s'il répugnait à perdre même un instant, « sans que tu en souffres. Nous pouvons attendre la solution qui viendra. Tôt ou tard, il y aura une solution. Si je m'éloigne quelques mois, ce sera pour toi comme un jour. Ne te tourmente pas. Je te verrai guérie et nous serons de nouveau ensemble dans un avenir plus heureux. Pour l'amour de Dieu, ne t'inquiète pas ! Tu sais ce qu'on t'a dit sur les conversions psychosomatiques ! »

— « Oui, il ne faut pas que j'en aie. »

— « Alors, ne t'inquiète pas. Il y a même d'autres tours que je serai capable de jouer au Temps, au train où ça va... par exemple l'hibernation. Tu t'en sortiras très bien, crois-moi. »

— « Oui, » répondit-elle en levant son verre. « Joyeux Noël. »

— « Joyeux Noël ! »

Cependant, même pour quelqu'un dont la richesse est réputée incalculable, l'absence de soin apporté à gérer une fortune, la férocité maniaque mise à poursuivre un but et une lourde ponction continuelle devaient amener inévitablement une chute. Bien que l'échéance ne fût prévisible qu'à une date lointaine, bien qu'il y eût des années encore en réserve, il devint néanmoins évident pour son entourage que Carl Manos s'était engagé dans une croisade qui s'achèverait par sa destruction. Tout au moins sur le plan financier. Et, aux yeux des autres, c'était la pire des destructions. Car ils n'avaient pas vécu dans les pensées de Manos, ils ignoraient qu'il existe d'autres destructions beaucoup plus poignantes.

Il vint la voir au début de l'été en lui apportant un enregistrement de zarzuelas. Ils s'assirent l'un près de l'autre, leurs mains se touchant, et ils écoutèrent des voix chantant l'amour durant tout juillet et août. Ce fut seulement quand le mois d'août tira à sa fin et que l'enregistrement fit place au silence qu'il s'aperçut qu'elle était nerveuse.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il doucement.

— « Rien. Rien, vraiment. »

— « Dis-moi. »

Elle parla alors de solitude.

Et elle ajouta d'autres mots pour se condamner à cause de son ingratitude, son inconséquence, son manque de patience. Il l'embrassa gentiment en disant qu'il allait faire quelque chose à ce sujet.

Lorsqu'il quitta la chambre, les premières fraîcheurs de l'automne régnaient à l'extérieur, et il se mit à chercher un remède à l'isolement où elle se trouvait. Il pensa d'abord à vivre en sa compagnie, à mener ses expériences dans la chambre hors du Temps. Mais c'était infaisable pour de nombreuses raisons, la plupart ayant rapport au Temps lui-même. Et il avait besoin de beaucoup d'espace pour ses expériences : construire des annexes à la chambre était impossible. Il se rendait compte en outre qu'il n'aurait pas assez de fonds pour donner de l'extension à l'expérience.

Il fit donc ce qui était le mieux en dehors de cela.

Il envoya le personnel de la Fondation parcourir le monde à la recherche d'une compagnie convenable. Au bout de six mois, on lui soumit la liste des candidats éventuels. Il y en avait deux. Seulement deux.

Le premier était un beau jeune homme nommé Thomas Grindell, intelligent et spirituel, parlant couramment sept langues ; il avait écrit une histoire de l'humanité pleine d'aperçus profonds, avait beaucoup voyagé, était sincère et franc et, à tous égards, était le parfait compagnon.

Le second candidat était une femme peu séduisante nommée Yolande Loeb. Elle était à égalité de qualifications avec Grindell. Elle avait été mariée et était divorcée ; elle écrivait d'excellente poésie et avait voué sa vie à diverses réformes sociales.

Carl Manos n'était pas à ce point absorbé par son problème pour ne pas voir les conséquences possibles de son choix. Aussi rejeta-t-il le nom de Grindell.

A Yolande Loeb, il offrit le double appât d'une vie large et d'une compensation financière suffisante pour l'entretenir sans souci pendant le temps de trois existences. La femme accepta.

Carl Manos la conduisit à la chambre et, avant que la porte soit débloquée par le tableau de contrôle, il dit :

— « Je veux qu'elle soit heureuse. Qu'elle soit distraite et maintenue occupée. Quoi qu'elle désire, elle doit l'obtenir. C'est tout ce que je vous demande. »

— « Je ferai de mon mieux, Mr. Manos. »

— « C'est une personne merveilleuse. Je suis sûr que vous l'aimerez. »

— « J'en suis certaine. »

Il ouvrit la chambre extérieure et ils entrèrent. Quand ils furent neutralisés temporellement, la chambre intérieure fut ouverte, et il y pénétra avec la femme.

— « Bonjour. »

En la voyant, les yeux de Laura s'écarquillèrent, mais lorsque Carl lui eut dit que Miss Loeb venait pour lui tenir compagnie, pour être l'amie dont elle avait besoin, elle sourit et baisa la main de son mari.

— « Laura et moi, nous aurons tellement de temps pour faire connaissance, » déclara Yolande Loeb. « Pourquoi ne passez-vous pas ce moment ensemble ? » Elle se dirigea vers l'autre bout de la pièce, vers le coin de l'étagère à livres, et sortit un Dickens pour le parcourir.

Laura attira Carl Manos à elle et l'embrassa. « Tu es si bon pour moi. »

— « Parce que je t'aime. Ce n'est pas plus compliqué. Je voudrais que tout soit aussi simple. »

— « Comment cela progresse-t-il ? »

— « Lentement, mais cela vient. »

Elle se montra inquiète pour lui. « Tu as l'air si fatigué, Carl. »

— « Un peu las, pas fatigué. Il y a une grande différence. »

— « Tu as vieilli. »

— « Je trouve que ce gris dans ma barbe fait très distingué. »

Elle rit légèrement de cette boutade, mais il fut content d'avoir amené Miss Loeb et non Grindell. Réunis dans une chambre où le Temps restait presque immobile, pendant des mois qui pour eux ne seraient pas des mois, qui sait ce qui aurait pu arriver ? Laura était une femme d'une beauté extraordinaire. N'importe quel homme se serait retrouvé amoureux d'elle. Mais avec Miss Loeb comme compagne, il n'y avait pas de danger maintenant.

— « Il faut que je m'en aille. Nous expérimentons de nouveaux catalyseurs aujourd'hui. Ou plutôt, nous le faisions il y a beaucoup de jours, quand je suis venu ici. Prends soin de toi, chérie. Je reviendrai dès que je pourrai. »

Laura eut un hochement de tête compréhensif. « Maintenant que j'ai une amie, je ne me sentirai plus aussi seule jusqu'à ton retour, mon amour. »

— « Aimerais-tu que je t'apporte quelque chose de spécial la prochaine fois ? »

— « Du parfum de santal ? »

— « Entendu. »

— « Maintenant, je ne me sentirai plus seule, » répéta-t-elle.

— « J'espère que non. »

Et il les laissa ensemble.

— « Connaissez-vous Neruda ? » demanda Miss Loeb.

— « Pardon ? »

— « Le poète chilien. *Les hauteurs de Machu Pichu,* l'une de ses plus grandes œuvres ? »

— « Non, ma foi. »

— « Je l'ai dans mes affaires. C'est un poème d'une puissance énorme. Il y a là une certaine force où j'ai pensé que vous... »

— « Que je pourrais puiser du courage en attendant la mort ? Merci, non. C'est assez pénible seulement de penser à ce que les quelques auteurs que j'ai lus ont dit sur la fin de la vie. Je suis lâche et je sais que je mourrai un jour, comme tout le monde. Seulement, dans mon état, je connais le déroulement des événements. La seule chose entre moi et la mort, c'est mon mari. »

— « Mr. Manos est un homme admirable. Il vous aime beaucoup. »

— « Merci, je le sais. Alors, si vous voulez m'offrir des consolations, cela ne m'intéresse pas particulièrement. »

Yolande Loeb pinça les lèvres, toucha l'épaule de Laura et dit : « Non. Pas des consolations. Pas du tout.

» Du courage ou de la foi, peut-être, » poursuivit-elle, « mais pas de consolation ni de résignation, » puis elle récita : « *L'irrésistible Mort m'a invitée plusieurs fois/ C'était comme du sel immergé dans les vagues/Et ce que suggérait sa fragance invisible/ C'était des fragments de naufrages et de hauteurs/ Ou de vastes structures de vent et de neige en rafales.* »

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Le début de la quatrième partie. »

Laura baissa les yeux, puis murmura : « Dites-moi tout. »

— « *De l'air à l'air, tel un filet vide,* » continua Yolande avec sa voix grave, émouvante, et un léger accent, « *avançant dans les rues et dans l'atmosphère ambiante. Je vins prodigue au couronnement de l'automne...* »

Laura écoutait. Une certaine vérité semblait être présente en ces mots.

Au bout d'un moment, elle tendit le bras et le bout de leurs doigts se touchèrent, doucement.

Yolande lui parla de son adolescence dans un *kibboutz* et de son mariage brisé. Elle lui dit sa vie après cela, et la souffrance qui en avait découlé.

Laura pleura en entendant le récit de cette détresse.

Ensuite, elle se sentit mal à l'aise pendant bien des jours.

Cependant ces jours-là ne se comptaient pas comme des jours pour Carl Manos qui avait aussi des raisons d'éprouver du malaise. Il avait fait la connaissance d'une jeune fille dont la compagnie lui fut agréable jusqu'à ce qu'elle lui eût déclaré qu'elle l'aimait. Il la laissa choir comme du sumac vénéneux ou des pommes de terre brûlantes. En somme, le Temps — leur ami/leur ennemi — avait un contrat avec Laura et Carl. Il n'y avait pas place pour des intrus dans ce trio fatal.

Il jura, paya ses factures et imagina des moyens de rendre le Temps plus soumis encore à ses ordres.

Mais, brusquement, il souffrit. Il ignorait tout de Pablo Neruda, de Pasternak, de Lorca, d'Evtouchenko, d'Alan Dugan, de Yeats, de Brooke, de Daniels — de tous ces gens dont Laura parlait continuellement à cette époque. Comme il n'avait rien à répondre à ce genre de chose il se bornait à hocher la tête. Et il continua à hocher la tête. A chaque fois.

— « Tu es heureuse dans la situation actuelle ? » demanda-t-il finalement.

— « Oui, bien sûr, » répliqua-t-elle. « Yolande est merveilleuse. Je suis très contente que tu l'aies fait venir. »

— « Bien. C'est déjà quelque chose. »

— « Que veux-tu dire ? »

— « Yolande ! » cria-t-il soudain. « Comment allez-vous ? »

Yolande Loeb émergea de la partie de la chambre isolée par un paravent où elle se retirait discrètement pendant les visites de Carl. Elle lui fit un petit salut de la tête et sourit légèrement.

— « Je vais très bien, Mr. Manos. Merci. Et vous-même ? » Sa voix eut un bref fléchissement tandis qu'elle s'avançait vers lui. Se rendant compte que les yeux de Yolande étaient fixés sur sa barbe, il eut un rire et dit :

— « Je commence à me sentir dans la peau d'un patriarche prématuré. »

Elle souriait et il avait adopté un ton léger, mais il ressentit à nouveau de la peine.

« Je vous ai apporté des cadeaux, » continua-t-il en posant des paquets sur la table. « Les derniers livres d'art, des bandes sonores, quelques excellents extraits de films, des poèmes jugés exceptionnels par les critiques. »

Les deux femmes allèrent vers la table et se mirent à ouvrir les paquets, le remerciant pour chaque objet qu'elles déballaient avec de petits bruits de joie et d'excitation. Il étudia le visage basané de Yolande, avec son nez retroussé, ses nombreux grains de beauté, la petite cicatrice sur le front, et lorsque ses yeux se tournèrent vers la figure de Laura à présent empourprée et souriante — pendant qu'il se tenait là, les deux mains sur sa canne, songeant que le choix qu'il avait fait était le bon — quelque chose se tordit doucement en lui, et il éprouva une fois de plus de la peine.

Au début, il fut incapable d'analyser ses sensations. Cependant, elles lui revenaient toujours au moment où il se rappelait ce tableau : les deux femmes tournant autour de la table chargée de paquets, feuilletant les pages de garde des livres, tenant à bout de bras les cassettes d'enregistrement, bavardant de leurs nouveaux trésors — l'excluant, lui.

C'était une impression de séparation qui provoquait un certain sentiment de solitude, et, en même temps, quelque chose de plus. Les deux femmes avaient un point commun, un point qui n'existait pas entre Laura et lui. Elles partageaient un amour des arts — partie de la vie à laquelle il ne pouvait réserver que peu de temps. Et, de plus, elles se trouvaient ensemble dans une sorte de zone de guerre — seules dans la chambre qu'assiégeait leur adversaire le Temps. Cela les avait rapprochées de partager cette expérience de défier la mort et le vieillissement. Elles avaient ce lieu de rencontre où il était maintenant un étranger.

C'était de la jalousie, jugea-t-il soudain — et il fut surpris de cette pensée. Il était jaloux de ce qu'elles en étaient venues à partager. Il fut choqué de cette notion, troublé. Mais ensuite, pénétré comme il l'avait toujours été de son sentiment personnel d'insignifiance, il en vit là une autre preuve. Et il s'appliqua avec

soin à bannir cette idée. Cette jalousie n'était-elle pas une forme de culpabilité? Il n'était pas certain de la réponse.

Il émit par code sa demande d'une nouvelle tasse de café et, quand elle arriva, il sourit dans les yeux — les siens, peut-être — qui le regardaient à travers la vapeur et la surface foncée. Sa science des anciens s'arrêtait à leurs légendes et théories sur le Temps. Chronos avait été châtré par son fils Zeus. Par cela, prétendait-on, les prêtres et les oracles entendaient répandre la notion que le Temps est incapable de faire naître quoi que ce soit de nouveau, qu'il doit se répéter indéfiniment et se satisfaire des changements de ce qui a été préalablement créé. C'est pourquoi il souriait...

La maladie de Laura n'était-elle pas une chose nouvelle survenue dans le monde ? Et la maîtrise qu'il avait du Temps, à présent, ne devait-elle pas être la cause d'une autre chose nouvelle : le remède à cette maladie ?

Culpabilité et jalousie momentanément oubliées, il but son café, battant avec ses doigts la mesure d'un air inaudible, tandis que le Temps marquait le pas.

Plus tard dans la soirée, quand l'avertisseur sonna, alors qu'assis en blouse blanche devant le tachytron il réfléchissait, une tasse de café froid près de lui sur le tableau de contrôle, il rejeta la culpabilité au profit d'une sensation de prémonition.

L'avertisseur sonna de nouveau.

Ce devait être un des médecins... Et c'était bien ça...

Les résultats de ses dernières expériences — voyages dans des régions où aucun physicien n'était encore allé — avaient été intégrés dans les travaux auxquels se livraient les médecins, et son pressentiment devint une réalité victorieuse.

Il voulut dire à Laura qu'ils avaient gagné ; il se rendit à la chambre qu'assiégeait le Temps avec une frustration grandissante ; il s'y rendit pour restaurer son amour dans toute sa plénitude.

Et il les y trouva en train de faire l'amour.

Seul à l'extérieur de la chambre où le Temps attendait maintenant d'un air avantageux en savourant finalement le goût de la victoire, Carl Manos vécut plus de vies que n'eût pu en accumuler aucune chambre spéciale. Il n'y avait pas eu de scène, rien que des

silences torturés. Il n'y avait pas eu de paroles, rien que les impressions linéaires de ces trois personnes cernées par tout ce qui s'était passé dans cette chambre, tout ce qui était enfermé invisiblement dans les murs.

Elles voulaient rester ensemble, c'était évident. Il n'avait pas eu besoin de poser la question. Seules ensemble dans la chambre intemporelle où elles avaient trouvé l'amour, la chambre où Carl Manos ne pourrait plus jamais entrer. Il aimait toujours Laura : cela ne pouvait pas être changé. Il n'avait normalement le choix qu'entre deux possibilités.

Ou il pouvait travailler le restant de son insignifiante existence afin de payer le courant qui maintiendrait la chambre en état de fonctionnement. Ou il pouvait couper le courant. Mais pour le couper, il lui faudrait attendre. Attendre que le Temps victorieux ait changé l'amour qui le consumait en une haine qui le contraindrait à arrêter les mécanismes de la chambre.

Il ne fit ni l'un ni l'autre. N'ayant que ces deux choix, il prit une troisième voie, un choix qu'il n'avait pas et n'avait jamais eu.

Il se dirigea vers le tableau de contrôle et fit ce qui devait être fait pour *accélérer* le Temps dans la chambre. Même le Temps désormais mourrait dans cette chambre. Ensuite, pénétré de son insignifiance, il s'éloigna.

Yolande était assise en train de lire. Neruda, de nouveau. Elle revenait toujours à lui.

Sur le lit gisait ce qui avait été Laura, en train de se décomposer. Le Temps, inconscient que tous y compris lui-même seraient victimes, s'était rattrapé, avait remporté finalement la victoire.

— « *Viens, vie infime,* » lisait-elle, « *entre les ailes de la terre/ Tandis que vous, froides et cristallines dans l'air martelé/Eparpillant des émeraudes crénelées / O sauvages eaux, vous tombez des ourlets de la neige.* »

Elle posa le livre sur ses genoux puis se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, les yeux clos. Et, pour elle, les années s'écoulèrent très rapidement.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Come to me not in winter's white.

DEAN

R. KOONTZ

La muse détruite

Ses cheveux ruisselaient sur ses seins comme du beurre roussi, jaune sombre, sourdement éclairés des reflets qu'y allumait la clarté couleur d'ambre du plafonnier, se divisant par endroits pour découvrir les merveilles qu'ils tentaient de voiler. Elle sortait de la salle de bains en tamponnant son rouge à lèvres givré et me dit : « Comment ? »

Je m'étendis à plat ventre sur le divan, le torse nu moi aussi, et désignai le broc par terre. « Rends-moi le service de mettre Icky sur moi, Lynda. »

Elle s'avança d'un pas de danseuse, comme une feuille poussée par le vent dans cette cabine d'astronef où il n'y avait pas un souffle d'air. Elle s'assit sur le bord du divan et plongea les mains dans le broc à large col, d'où elle sortit Icky qu'elle soulevait comme une portion de gelée démoulée ou un morceau de foie cru.

— « Attention, » dis-je.
— « Tais-toi donc. Icky et moi savons ce que nous faisons. »
— « N'empêche... »
— « Chut ! »

Elle posa le symbiote sur mon dos, juste entre mes épaules, en appuyant doucement sur lui afin que sa surface adhésive se fixe solidement. Puis elle tira son extrémité antérieure et replia en dessous la membrane sensorielle, afin de placer le côté poreux contre ma peau et d'empêcher Icky d'opérer lui-même avec des tortillements et des grouillements désagréables. Si attaché que je fusse à Icky, je n'aimais nullement le sentir se contracter pour glisser et se propulser sur ma peau. Mais Lynda plaça la membrane par-dessous et installa comme il fallait le symbiote. Elle était expérimentée, elle l'avait dit. Cependant, je n'étais tout de même pas tranquille au sujet d'Icky.

« Tout est en place, » déclara-t-elle pour signifier la fin du rite.

Je sentis les filaments fins comme des cheveux explorer ma chair, serpenter sans douleur à travers mon crâne et prendre doucement contact avec mon cerveau. Icky était avec moi. Icky était *en* moi. Une sensation particulière de bien-être m'envahit. Mes muscles furent tonifiés et mes sens aiguisés, comme cela se produisait toujours aussitôt après le contact. Mes mains me démangeaient de tenir la guitare, de pincer les cordes, de tirer des accords de la boîte de bois creuse, de jouer les derniers morceaux afin que Icky puisse en jouir.

« Nous atterrissons dans quinze minutes, » dit Lynda en me donnant une tape sur les reins. « Tu ferais bien de finir de t'habiller. » Elle se leva et retourna dans la salle de bains, son corps svelte se balançant à chacun de ses pas.
— « Si on avait le temps... » commençai-je.
— « Mais on n'a pas le temps, » répliqua-t-elle avec un clin d'œil. « Alors, dépêche-toi. »

Retour au pays. Lynda était à côté de moi, sa main tenant la mienne, ses doigts menus pressant les miens, et Icky était sur mon épaule, caché sous mon costume de cuir noir. Non, pas vraiment caché, car la bosse de son corps gélatineux arrondissait mon dos, épaississait mon cou. Lynda me réconfortait d'une caresse sur le bras, en chuchotant des choses pour me remonter — quel

bon musicien j'étais, comme tout le monde m'aimait, ce qu'elle ferait avec moi si elle pouvait un jour, pour changer, m'avoir seul pendant un moment sans avoir à se presser. Elle était remarquable. Il y avait dans ses yeux une confiance qui me réconfortait. Il y avait en eux un amour qui m'apaisait. Icky (son vrai nom est imprononçable en dehors de son propre système stellaire) m'encourageait avec ses antennes, avec les discussions inexprimées que nous avions dans ma tête. Il me projetait des images d'apaisement, m'adoucissait, me préparait à ce qui allait venir.

Lynda profita du dernier instant que nous avions en privé pour presser de nouveau ma main.

Icky me toucha de façon rassurante avec des filaments de protoplasme.

Et les portes s'ouvrirent devant nous comme des persiennes qu'on écarte devant une fenêtre. Au-delà, c'était l'aéroport.

Et les gens...

Ils étaient au moins huit mille, peut-être dix mille. Il y en avait partout, des gens de tous âges — mais surtout des jeunes — saluant, brandissant des bannières : *Nous vous aimons, Léonard Chris* et *Bienvenue au pays, Léo !*, et acclamant à tout rompre. Neuf années s'étaient écoulées et j'étais sorti de l'obscurité pour devenir le musicien le plus célèbre de la Galaxie, connu non seulement de la race qui se dénommait humanité, mais aussi des Sept Races, mieux compris par mes semblables et ceux d'Icky mais écouté par tous. Pourtant, c'était une révélation qu'une petite ville de Pennsylvanie telle que Harrisburg pût réunir une foule pareille pour m'accueillir. Je me mis, je crois, à trembler.

Des gardes escaladèrent la passerelle, nous entourèrent et nous firent descendre vers la limousine qui attendait en bas. Ce n'était pas une voiture pressurisée mais une bonne vieille Ford, une vraie pièce de musée, avec des pneus et tout. On nous installa sur le siège arrière tandis que deux motards prenaient position devant la voiture sur de véritables motocyclettes d'antan. Rien n'avait été épargné pour que la réception soit à la hauteur.

— « Pas mal, hein ? » commenta Lynda.

Icky exprima, sans se servir de mots, une idée similaire.

La foule ne voulait pas nous livrer passage. Les gens se pressaient, avides de toucher la vitre à travers laquelle ils pouvaient me voir. Ils criaient mon nom.

« Surtout des femmes, » remarqua Lynda.

— « Jalouse ? »

— « Non. Ce n'est pas toi qu'elles réclament. Du moins pas vraiment toi. Elles veulent seulement quelque chose à rapporter chez elles en souvenir. »

Après avoir franchi la foule, nous continuâmes à toute allure vers l'hôtel avec les motards qui actionnaient leurs sirènes. Je fouillai dans ma poche et sortis une fois de plus la lettre de mon père. Elle était froissée à force d'avoir été lue, mais j'avais besoin de la revoir, de m'assurer que je l'avais bien comprise. Il n'y avait vraiment pas à se méprendre sur ce qu'elle disait. « *Fils, n'essaie pas de L'apporter,* » tels étaient ses termes. « *Viens tout seul et tu seras bien accueilli. Mais si tu apportes ce maudit ver, ce manipulateur de marionnettes qui te chevauche comme un démon, qui pervertit ton corps et contamine ce qui fait de toi un homme, alors va au diable. Si tu L'apportes avec toi, va séjourner quelque part dans un hôtel mais ne viens pas à la maison. Et si tu t'obstines à L'apporter, alors je ne veux pas te voir. Je ne veux pas être obligé de me rappeler ce qu'Il t'a fait.* »

Pourtant, je *devais* apporter Icky, bien entendu. Et maintenant je revenais triomphant au pays, mais on me refusait l'entrée de mon propre foyer, le lieu de ma jeunesse, le jardin que j'avais immortalisé dans *Fleurs d'enfance*. Je crispai les mâchoires et grinçai des dents, en un effort pour faire ressurgir ma colère enfouie depuis la dernière fois que j'avais lu la lettre. Au début, j'avais trouvé des forces dans ma fureur devant les noms dont mon père affublait Icky. Mais c'était bien fini à présent. L'ignorance pure et simple ne suscite pas la colère. Il ne restait que de la pitié et du dégoût, et ni l'un ni l'autre ne pouvaient entretenir ma fureur. En relisant la dernière ligne de la lettre, je me jurai que je ne pleurerais pas à cause de la stupidité de mon père.

Lynda me prit la main.

Icky toucha mon cerveau et m'apaisa un peu...

Une fois dans la ville même, le chauffeur trompa la foule à l'hôtel en conduisant la voiture par une rue latérale et une ruelle qui nous amena à l'hôtel par une entrée de service. Une demi-douzaine de gens seulement nous y attendaient; la police les neutralisa avec un dissuadant chimique dilué et nous poussa vivement à l'abri.

Nous nous trouvions dans une pièce pleine de denrées et de cartons de conserves en boîtes et en bocaux. Une rangée de boîtes à ordures était alignée le long du mur de gauche, dégageant une odeur nauséabonde. Le directeur se tenait très loin des récipients malodorants. Il portait un costume noir avec un œillet blanc à la boutonnière. Il arborait également un sourire aussi large qu'artificiel. Il vint vers nous, prit la main de Lynda qu'il secoua légèrement. Puis il la lâcha et serra courtoisement la mienne. Je me rendis compte qu'il répugnait à toucher la main d'un être symbiotique homme-limace, mais il surmonta vaillamment la chose (il se rappelait apparemment quelle publicité cela faisait à son hôtel) et garda le sourire.

— « Ravi de vous accueillir, Mr. Chris. Mon nom est Cavender. Harold Cavender. »

— « Mr. Cavender, » dis-je avec assez de politesse compte tenu de mon opinion de lui, « pouvons-nous être conduits dans nos chambres, je vous prie ? Je dois me reposer en vue du concert de ce soir. » J'étais suffisamment dispos mais je voulais sortir de ce dépôt d'ordures et ne plus voir cet individu. La façon dont il regardait ma bosse me donnait le frisson.

— « Heu... » fit il, soudain embarrassé.

— « Oui ? » questionnai-je avec impatience.

— « Le grand appartement... »

— « Oui ? »

— « Eh bien, il se trouve qu'il y a eu confusion dans nos réservations et que nous avons inscrit deux clients pour ce même grand appartement... »

— « Un appartement normal fera l'affaire, » répliquai-je, comprenant son point de vue. Quand on saurait qu'un homme-limace symbiotique avait séjourné dans son précieux grand appartement, la plupart des couples en voyage de noces et la plupart des « aristocrates » estimeraient qu'il ne convenait plus pour faire l'amour ou l'aristocratie. Il garantissait simplement son commerce. Je ne l'en détestai pas moins.

Il parut soulagé et parvint presque à avoir un sourire sincère. Mais il se contrôla juste à temps et remit en place le faux sourire. « Alors, par ici. J'espère que vous voudrez bien excuser ce terrible contre-temps. Je ne sais comment nous avons pu être assez stupides pour... »

Quand Cavender eut supervisé le dépôt de nos bagages (une voiture qui les transportait avait suivi, et il resta à bavarder avec

nous jusqu'à son arrivée) et qu'il se fut assuré que nous avions tout ce qu'il fallait, je lui dis au revoir et claquai la porte derrière lui.

— « Quel petit salaud, » dit Lynda d'une voix sifflante en se laissant tomber dans un fauteuil trop rembourré et en jetant au loin ses souliers.

J'ouvris l'étui de ma guitare, sortis ma magnifique Trevelox Electro et me mis en devoir d'installer les amplificateurs. Je pouvais faire payer sa conduite à cette espèce de boule de graisse de Harold Cavender. Je pouvais faire éclater les tympans de tous les gens de l'étage. Et j'étais convaincu qu'il n'aurait pas le culot de me demander d'arrêter. Il aurait peur que j'aille m'installer ailleurs. Même si ses préjugés l'empêchaient de bien nous accueillir, il ne voudrait pas perdre cette bonne publicité en refusant de nous accueillir tout à fait.

— « Qu'est-ce que ce sera ? » demandai-je à Lynda.

Elle enfonça ses orteils dans le tapis de haute laine. « Ce que tu as écrit hier soir : *Obscur esprit.* »

— « Oui. Ça s'impose, » dis-je.

J'essayai quelques accords. La musique pénétra dans mes os, glissa sur mes doigts et scanda des sons presque tactiles. Je repris au début et repartis, cette fois à plein volume. Je me sentais bien. Icky aussi se sentait bien. Il se réjouissait, touchait mon cerveau pour me dire que c'était bon, cette musique. Je chantais les paroles d'une voix rauque, comme je les chanterais ce soir sur la scène. Et, pendant une minute, la chambre et Lynda disparurent et *je fus* sur la scène, assis sur un tabouret devant cinq mille *fans* enthousiastes, avec Icky campé entre mes épaules. Je jouais comme je n'avais encore jamais joué dans ma vie mais, dans ma vision, les gens commencèrent à se lever et à sortir au moment où j'attaquais le second morceau. Et, tandis qu'ils partaient, je vis pourquoi ils ne voulaient pas rester : chacun des cinq mille spectateurs était mon père ; tous avaient son visage.

— « Voici votre loge, » dit l'homme en désignant un cagibi dont une commode-toilette et un miroir en pied constituaient l'unique mobilier. Mais je ne me souciais pas tellement de la pièce. J'étais plus intéressé par le fait que le petit homme était comme moi un symbiotique, avec une bosse entre ses épaules à l'endroit où se blottissait son Icky personnel.

— « Depuis combien de temps l'avez-vous ? » questionnai-je.

Une minute, il sembla perplexe, puis il se dérida et sourit. « Icky ? » Son sourire s'élargit et je vis qu'en ce moment même il était dans une communication délicate avec son symbiote. « Oh ! ça va faire maintenant trois ans. »

— « Quelle est la base d'échange ? » demanda Lynda.

— « Icky est romanesque. Il aime voyager. Il veut voir certaines parties de ce monde. Il restera avec moi jusqu'à ma mort, puis il ira sur quelqu'un d'autre pour continuer à regarder, à se rendre compte des choses. »

— « Et vous ? » dis-je.

— « Pareil. Je ne peux pas aller dans la planète natale d'Icky, dans son système stellaire, mais il peut me donner la vision de tous les mondes qu'il a vus, simplement en contactant des points de mon cerveau avec ses filaments. Je présume que vous diriez que je suis romanesque, moi aussi. »

— « Vous êtes le premier exemple de symbiose que j'aie vu depuis notre arrivée, » remarquai-je.

Il fronça les sourcils. « Il n'y en a pas beaucoup ici. Le rigorisme des villes provinciales. Nous sommes peut-être quelques centaines, c'est tout. Mais il doit y en avoir des milliers dans les grandes villes. »

— « Onze millions en tout, » précisa Lynda. « Je viens de lire ça quelque part. »

— « Je prévois qu'un jour... » commença le petit homme. « Ah ! votre mère attend pour vous voir. Je l'ai laissée près du bureau. Vous voulez que j'aille la chercher ? »

Je regardai Lynda. « Oui, » dis-je. « S'il vous plaît. »

Plus tard, après que ma mère fut venue, l'air préoccupé, et repartie, je m'assis sur le plateau désert, regardant l'envers du rideau, ma guitare sur les genoux. Dans quelques instants, ce monstre de velours s'écarterait, me dévoilant le public et me révélant à lui. Je n'aurais aucune pensée et entamerais immédiatement avec *Fleurs d'enfance*. Je me sentais bien. *Fleurs d'enfance* aurait un sens, car mon père s'était laissé fléchir et avait fini par demander à me voir. A la vérité, le message apporté par ma mère était froid et concis. Il voulait me voir en secret dans les coulisses une heure après le spectacle, quand le public serait parti ; il ne voulait pas être vu en train de converser avec moi. Il avait gardé ses préjugés. Je m'attendais à un de ses sermons destinés à m'amener à renoncer

à Icky, mais j'étais persuadé aussi que je pourrais l'inciter, au moins jusqu'à un certain point, à accepter les relations symbiotiques. Il serait bien obligé de les admettre un jour, car je ne consentirais jamais à les rompre.

Le rideau s'ouvrit alors.

Et je fus effrayé.

Comme toujours.

Fleurs d'enfance surgit de mes doigts laborieux comme les fils d'or d'un métier à tisser magique. J'en fis une double interprétation qui dura en tout un peu plus de quatorze minutes. Quand j'eus fini, je ruisselais de sueur et l'assistance applaudissait de façon déchaînée. Icky toucha mon cerveau et une partie de ma nervosité disparut. Ensuite, je jouai *Obscur esprit*, ma chanson sur les préjugés, et je l'interprétai avec conviction.

Lynda, Icky et moi attendions sur la scène faiblement éclairée. Le public était parti. L'explosion des applaudissement s'était peu à peu étouffée dans les rangées de sièges. L'écho de ma musique s'était éteint. Nous attendions mon père.

Quand il arriva, il était accompagné.

Il vint par l'allée centrale, grand, rasé de frais, vêtu d'un complet gris. Derrière lui suivaient deux hommes, apparemment des amis. C'était une certaine consolation. Le tête-à-tête ne serait pas entièrement confidentiel. Il n'avait pas honte au point de cacher totalement la rencontre aux yeux du public. J'étais assis sur le tabouret, Lynda sur une chaise à côté de moi, et nous attendions qu'il monte sur la scène.

Les trois arrivants gravirent les marches et s'arrêtèrent près du pilier droit du proscenium, les deux hommes toujours derrière mon père.

— « Len, » dit-il en hochant sa tête grise, avec une attitude embarrassée.

— « Bonsoir, papa, » dit Lynda, la première. Je suivis son exemple. Je continuais à ressentir de la pitié.

— « C'était un bon spectacle, » dit-il gauchement.

— « Je suis content que tu sois venu. »

L'un des hommes s'avança sur le devant de la scène et alla s'adosser au pilier de gauche du proscenium.

Walter Chris se dirigea vers moi, image plus âgée de ma personne. Ses amis restèrent de chaque côté de la scène comme des

gardes du corps. « Pourquoi, Len ? » questionna-t-il simplement, les paumes ouvertes dans le geste que je connaissais si bien. Quand j'avais fait quelque chose de mal, étant enfant, il ouvrait toujours les mains de cette façon, en haussant les épaules.

— « Pourquoi quoi ? » demandai-je. Je tremblais. Je voulais l'amener à comprendre Icky, mais j'étais déterminé à ce qu'il en parle le premier.

— « Pourquoi L'apporter ? Je t'avais demandé de ne pas le faire. »

— « J'y étais forcé, papa. »

— « Mais pourquoi ? »

— « Le symbiote, » expliquai-je patiemment, « a besoin d'un hôte. Il mourrait dans les vingt-quatre heures si je le retirais. En général, je ne me sépare pas d'Icky plus de douze heures de suite. Il fallait que je l'emmène. »

— « Tu as tout. Tu as l'argent, la célébrité. Pourquoi nous humilier, ta mère et moi, avec ça ? C'est mal, Len. C'est mal de nous humilier ainsi. »

Il s'approcha de moi, le visage tordu dans un rictus, avec dans le regard quelque chose de plus qu'une expression de souci paternel. Ses deux amis quittèrent les piliers du proscenium et s'avancèrent.

— « Que signifie ? » demandai-je en me levant du tabouret.

— « Nous sommes un petit groupe... » commença mon père.

— « Quelle sorte de petit groupe ? » Lynda aussi s'était levée de sa chaise.

— « Qui n'aime pas le genre de choses qui se passent — toutes ces histoires de symbiose, tous ces manipulateurs de marionnettes. »

— « Ce ne sont pas des manipulateurs de marionnettes ! » protestai-je. J'avais l'impression de crier au fond d'un puits profond, si profond que le propre écho de ma voix ne me revenait pas. « Ils profitent de nous, oui. Mais ils nous donnent aussi ! »

— « C'est le signe d'un caractère faible, » dit l'un des deux autres hommes. « Seul un être débile a besoin d'être épaulé par un ver extra-terrestre comme cette créature que vous portez. »

— « Papa, » dit Lynda, « papa, ne t'approche pas de lui. »

— « Ne te mêle pas de ça, ma chérie. »

Je reculai vers l'arrière de la scène, vers les décors qui avaient servi pour mon récital. Les trois hommes me cernaient, chacun

portant sur son visage une détermination qui le marquait comme un masque de mort.

— « Qu'allez-vous faire ? » demandai-je en reculant contre les décors.

— « Te venir en aide, » déclara Walter Chris.

Mes doigts trouvèrent à ma gauche le bord d'un décor bleu luminescent. Je me tournai, m'y accrochai et le fis basculer. La toile s'abattit sur celui qui était sur la gauche et le fit tomber par terre. Mais les deux autres arrivaient sur moi. J'entendis Lynda crier. Seulement les cris ne les arrêtaient pas. Walter Chris était parti en croisade pour racheter son fils, pour récupérer ce qu'il s'imaginait lui avoir été enlevé, et il ne s'arrêterait pas avant d'avoir tué Icky.

Je lançai un genou en l'air, atteignis l'autre complice dans le bas-ventre. Il roula de côté, râlant pour retrouver son souffle.

Je criai à l'adresse de mon père.

Mais il avait scellé ses oreilles.

Il m'envoya un coup de poing dans le visage. Pendant un instant, tout tourna autour de moi. J'aperçus Lynda quitter la scène en courant pour aller chercher du secours, mais je la voyais monter et descendre comme un ludion. L'obscurité m'enveloppait et je luttais pour la chasser. Il fallait que je la chasse. Si je succombais, ce serait la fin pour Icky... et donc aussi en quelque sorte pour moi.

J'essayai de l'atteindre d'un autre coup de genou, mais ce que j'avais fait à l'autre lui avait servi de leçon. Il para le coup, me frappa de nouveau.

Je brandis le poing, le martelai désespérément dans les côtes. Il était plus grand que moi et il n'avait pas engraissé.

Celui que j'avais frappé du genou se releva et vint à la rescousse, immobilisant mes épaules avec ses genoux pendant que mon père me passait à tabac. Ma figure enflait et saignait, et j'avais déjà un œil fermé et tout gonflé. Je me contorsionnai en vain pour me libérer. Icky était excité mais il parvint à calmer ma panique et à me faire agir rationnellement. Mon seul espoir, maintenant, était que Lynda revienne à temps avec de l'aide.

Mais elle ne revint pas.

Quand il m'eut administré la correction que, selon lui, je méritais, mon père et son complice me retournèrent sur le ventre et tiraillèrent ma veste et ma chemise jusqu'à ce qu'ils aient mis Icky à découvert.

Je hurlai.

Mais il n'y avait personne pour m'entendre.

Je me tortillai et lançai des coups de pied.

Mais j'étais fatigué et ils étaient deux.

Ils passèrent alors leurs doigts sous la masse pulpeuse du symbiote. Icky rétracta rapidement ses filaments afin que mon cerveau ne soit pas endommagé quand ils l'arracheraient. Puis ils le détachèrent de moi. Je continuai à crier. J'avais la gorge à vif. Quand ils se relevèrent, je me retournai et agrippai les chevilles de mon père. Mais il avait soulevé Icky au-dessus de sa tête. Il le jeta par terre. Icky s'écrasa avec un affreux bruit mou en se tortillant désespérément. L'autre individu l'empoigna avant que j'aie pu le saisir et le jeta de nouveau à terre. Puis mon père le reprit à son tour. Et ils se repassèrent Icky jusqu'à ce qu'il ait été précipité au sol une fois de trop. Il était fracassé et ne bougea plus.

Je pleurais. La scène m'apparaissait comme vue à travers une vitre éclaboussée de pluie. Ils essayèrent de me remettre debout, mais je les frappai faiblement et les fis reculer. Je me relevai en chancelant, sentant le sol de la scène osciller sous mes pas. Je me rappelle que mon père souriait.

— « Maintenant, tu... » commença-t-il à dire.

Le troisième individu avait réussi à se dégager du décor bleu.

— « Espèces d'ordures ! » criai-je. Mes dents serrées retenaient les sons, si bien que seules la haine et l'amertume en sortirent. Cela sifflait comme de la vapeur qui s'échappe.

— « Allons, Len, calme-toi un peu. »

Mais je ne pouvais que jurer. Toutes les choses grossières qui me venaient à l'esprit, tous les mots orduriers que je pouvais connaître jaillirent dans un torrent de fureur.

— « Attends, » dit mon père, « voyons, attends seulement une minute. Nous t'en avons débarrassé. Nous nous efforçons de t'aider à voir que tu peux te passer du symbiote comme soutien. Tout ce dont tu as besoin, fils, nous pouvons te le donner. Viens à nous. S'il s'agit d'amour ou d'estime, nous en avons pour toi plus qu'il n'en faut. »

— « Espèce de sombre imbécile ! » m'exclamai-je d'une voix sifflante. Je pleurais toujours et les mots, je crois, étaient entrecoupés de sanglots. « Je n'ai plus rien maintenant. Tu ne pourras pas me donner ce que me donnait Icky. Jamais ! »

— « Laisse-nous seulement le temps de... »

— « Le temps, tu parles ! Icky me donnait mon talent, triste abruti que tu es ! »

Il était stupéfait et sa bouche s'agitait sans qu'il puisse proférer un son.

« C'est comme ça ! Mais oui ! Il ne pouvait pas faire de musique à l'aide de son propre corps puisqu'il n'avait pas de doigts ni d'« oreilles » pour apprécier la musique de la Terre. Mais il avait une parfaite conception de ce qui fait une chanson. C'est Icky qui a composé *Fleurs d'enfance* et toutes les autres. Il puisait dans ma mémoire et en tirait de la beauté. J'obtenais l'argent et la célébrité. Il obtenait, lui, la satisfaction de la création. C'était un accord mutuel. Une *symbiose*, tu comprends ? Et je n'avais pas seulement l'argent et la célébrité. J'en retirais aussi la joie de participer à cette création, de travailler avec lui, de lui offrir des suggestions. Je vivais dans un monde de poésie et de beauté. Ce que je voulais dire, il l'exprimait pour moi. Il exhalait ma souffrance. Sans lui, mon âme n'aurait jamais trouvé de détente ; je l'aurais renfermée en moi et j'aurais pourri avec elle comme toi et tes salauds d'amis. Peux-tu vraiment remplacer ce que me donnait Icky ? Non, tu ne le peux pas, même si peu que ce soit ! »

Il se détourna, se dirigea vers l'escalier.

Je fis quelques pas, saisis ma Trevelox Electro et l'abattis sur ses épaules.

Je sanglotais toujours.

Il subit les coups sans se défendre.

Quand les deux autres tentèrent de s'approcher pour m'arrêter, je me retournai furieusement contre eux. Ils reculèrent pour me laisser revenir à mon père. J'abattis à nouveau l'instrument, à plusieurs reprises. Je l'aurais tué si Lynda n'était arrivée avec les secours qui venaient trop tard pour Icky. On m'arracha à lui. Je m'en souviens. De ce qui s'est passé ensuite jusqu'au moment où, le premier choc passé, je me suis réveillé à l'hôpital, je ne me rappelle rien.

J'ai une nouvelle Trevelox Electro, toute pareille à celle que j'ai brisée et détruite. Mais il n'y a pas de deuxième Icky ; je n'ai pas trouvé de symbiote qui ait les mêmes capacités. Alors je joue les anciens airs, mais je ne joue plus jamais *Fleurs d'enfance*, et Lynda reste assise avec moi auprès de la fenêtre, fixant les ténèbres pour lesquelles je chante.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Muse.

DANIEL

WALTHER

Le passager de la boule de cristal

RAPPORT *du professeur Van Loo enregistré sur bande magnétique et adressé à la Sécurité Militaire, bureau central. Rapport daté du 14 juin 2742.*

Messieurs,

Conformément aux ordres reçus de vous par l'entremise du lieutenant-colonel Garcia Obregon, j'ai procédé à l'examen du dénommé Fortinbras Rosencreuz, officier de la flotte spatiale, actuellement détenu et mis au secret à l'hôpital militaire. Je dois vous informer que l'état du sujet ne s'est guère amélioré et qu'il faut craindre à court terme une issue fatale. Mes collaborateurs et moi-même avons agi avec discrétion mais diligence. Nous avons soumis le commandant Rosencreuz à divers tests et examens qui se sont soldés par un échec total. En désespoir de cause, nous avons dû avoir recours malgré les dangers que de tels procédés

font courir au patient — à l'hypnoscruteur. Nous nous sommes heurtés à un mur. Or, vous n'ignorez pas que l'hypnoscruteur a jusqu'à présent donné des résultats positifs dans 98,5 % des cas. Tout se passe comme si le sujet s'était entouré d'un écran protecteur empêchant tout sondage mental...

Le 18 mars 2742, le vaisseau spatial *Greyhound I* de la flotte confédérée se posait sur Terre. C'était un modèle des plus récents du type « boule de cristal » qui revenait d'une mission lointaine dans le secteur extra-galactique KB 227. Sur les dix-neuf membres de l'équipage, il ne restait qu'un seul survivant : le commandant Fortinbras Rosencreuz, officier de premier rang de la marine interstellaire. Ses exceptionnelles qualités astronautiques, sa formation de technicien supérieur et son Q.I. élevé lui avaient fait confier les destinées du *Greyhound I*, vaisseau supraluminique construit en vue de voyages subspatiaux dans les contrées les plus reculées de l'univers connu. Le commandant avait posé son appareil sur l'astrodrome de Santa Rosa-Magdalena, avant d'absorber une importante quantité de substances toxiques. La science médicale avait pourtant réussi à l'arracher de justesse à la mort. Une enquête fut ouverte pour déterminer les circonstances exactes de la disparition des dix-huit autres membres de l'équipage de la boule de cristal. Lorsque le commandant eut repris connaissance, on essaya vainement de lui arracher un récit. Il se mura dans un silence obstiné. Il fut alors soumis à une surveillance des plus strictes... ce qui ne l'empêcha pas d'attenter par sept fois à sa vie. Finalement, il fut confié à une équipe de psychiatres. Une fouille en règle de l'appareil ne fournit aucun indice supplémentaire.

Dans une petite pièce strictement blanche, aux persiennes soigneusement tirées, le commandant Fortinbras Rosencreuz reposait. Ses yeux, bien que demeurés grands ouverts, n'enregistraient que de fugaces impressions lumineuses. Ses mains posées bien à plat sur les draps avaient l'étonnante pâleur de celles de certains toxicomanes. Ses lèvres exsangues restaient parfaitement immobiles. Dehors, dans le parc, le soleil de juin faisait reluire les fades splendeurs d'un monde aseptisé. Les hommes et les femmes s'arrêtaient parfois pour respirer les parfums épicés de la saison chaude, mais le commandant Rosencreuz était la proie des ténèbres. N'eût

été le mouvement quasi imperceptible de sa cage thoracique, on aurait pu le croire mort. Vaines avaient été toutes les tentatives de l'alimenter normalement : son organisme rejetait jusqu'aux comprimés nutritifs. On s'était donc résigné à entretenir par des perfusions glucosées le dernier souffle de vie qui l'animait. Après les accès de démence des premiers jours qui avaient suivi son retour sur Terre, son immobilité de momie n'en était à présent que plus effroyable. Des escarres purulentes semaient des îlots noirâtres sur ses chairs crevées, mais il ne s'en souciait guère, accédant d'ores et déjà aux avant-portes de la mort. Ses yeux qui avaient toujours été d'un bleu fascinant ressemblaient à présent à de minuscules étangs glauques, et la maigreur du visage ne faisait que rehausser leur éclat trouble et malsain. Une mouche échappée au contrôle des infirmiers était venue se poser sur le visage du malade et s'y promenait de long en large, s'arrêtant parfois pour croiser ses pattes avec une application tranquille.

... Je m'appelle Fortinbras Rosencreuz. Mon père était un grand admirateur de Shakespeare et je dois mon étrange prénom à l'un des personnages de la tragédie de *Hamlet*. J'ai toujours aimé les choses simples et j'étais intimement persuadé qu'avec un peu de bon sens on finissait par triompher des pires difficultés. Je totalise un nombre impressionnant d'heures de vol interstellaire et je puis affirmer que la plus grande partie de ma vie, depuis l'âge de vingt-cinq ans, s'est déroulée dans la nuit cosmique ou sur des astres lointains. Ceci explique que la routine remplace pour moi depuis quelques lustres le goût de l'aventure et l'exaltation de mes premiers voyages. J'étais déjà passablement échaudé lorsque l'amirauté me confia le commandement de la boule de cristal *Greyhound I*. Tout de même... cette perle d'un orient sans pareil me fascina dès notre première rencontre, par cette froide matinée de novembre. Donner pour une perle un cristal n'étonnera que ceux qui n'ont jamais vu de près ce monstre sacré qu'était le *Greyhound* ! Un commandant d'astronef, c'est toujours — ou presque toujours — un orphelin, et il abandonnerait sans hésiter tout ce qu'il possède pour naviguer un seul jour dans un de ces joyaux à cent mille facettes susceptible de relier en quelques mesures de temps Sirius à la Terre !

J'étais — ou j'avais la réputation d'être — un homme coura-

geux. Certains me voulaient même — mais je crois qu'ils ne m'aimaient guère — impavide !

L'amirauté, dans une lettre pleine de coups de chapeau, m'ordonna de conduire mon équipage trié sur le volet dans les parages de Silène, constellation du Sphinx, secteur KB 227.

Nous sautâmes par bonds gigantesques d'un bord de la nuit à l'autre. Mais nous étions si éloignés de la planète-mère que nous éprouvions tous un incoercible sentiment d'angoisse. Le *Greyhound I* était un modèle expérimental et nous savions que la moindre avarie nous interdirait tout espoir de retour. L'amirauté ne s'était pas soucié d'en faire un mystère : on n'enverrait pas d'expédition de secours, car l'échec de notre mission fournirait la preuve même que les boules de cristal n'étaient pas encore « au point »... Naturellement, j'étais le seul à savoir la vérité et j'avais l'ordre formel et exprès de tenir mon équipage dans l'ignorance.

Nous sortîmes du brouillard hyperspatial dans le secteur KB 227, dans les parages immédiats de l'étoile Silène. Elle entraînait dans sa course un petit cortège de cinq planètes. Nos sondes thermiques ne tardèrent pas à établir la fiche signalétique des cinq planétoïdes. Un seul offrait des conditions de vie semblables à celles qui existaient sur Terre ou sur les autres planètes colonisées par nos soins. C'était un monde orangé, balafré de longues bandes verdâtres, d'une apparence assez peu esthétique. Mais une course dans l'espace — même si elle ne dure pas des siècles — met toujours la patience des hommes à rude épreuve, et une station prolongée dans l'hyperespace a des répercussions plus que fâcheuses sur le système nerveux. La possibilité de faire escale sur un monde apparenté au nôtre fut donc saluée avec enthousiasme par l'ensemble de l'équipage.

Je fis prendre toutes les mesures de sécurité prévues par le règlement et nous approchâmes à vitesse réduite de la petite planète. La boule de cristal creva les hautes couches de l'atmosphère silénienne, et nous découvrîmes sur nos écrans de contrôle une lande désertique recouverte d'une végétation étique, entrecoupée seulement par des dunes atteignant parfois la hauteur d'une petite montagne. Un paysage monotone et qui nous semblait dénué de mystère.

Suite du rapport du professeur Van Loo.

... Le cerveau est un appareil enregistreur d'une rare fidélité : il

peut arriver que la technique la plus apte à reproduire des sons ou des images omette de nous restituer quelque détail, mais l'encéphale est une cire patiente, un réceptacle universel. C'est la raison pour laquelle dans des cas limite — ou particulièrement litigieux — nous utilisons l'hypnoscruteur. Nous avons donc soumis le commandant Rosencreuz à un examen sévère, outrepassant même pour vous donner satisfaction, les règles de la déontologie. Nous avons essuyé un échec cuisant. A croire que le sujet est absolument dénué de mémoire ! Un tel phénomène est une hérésie scientifique pure et simple car il n'y a que les morts pour être sans mémoire ! Un raisonnement par l'absurde nous obligerait d'admettre que le commandant Rosencreuz est physiquement décédé !

Nous avons également procédé à l'examen physique et physiologique du sujet que nous alimentons par des procédés chimiomécaniques. Cela revient à dire que nous le maintenons artificiellement en vie. Pourtant le malade semble parfaitement viable : tous les viscères sont intacts et le cœur fonctionne normalement. A part l'estomac qui a subi une nette atrophie pour des raisons qui semblent évidentes, les organes internes ne présentent pas la moindre anomalie... jusqu'aux glandes sexuelles qui montrent que les fonctions génésiques du malade n'ont été soumises à aucune altération. Mais l'examen radioscopique a révélé un détail choquant : à la hauteur du rectum le commandant Rosencreuz possède une nodosité kysteuse d'un volume sensiblement égal à celui d'un rein. Nous avons tout d'abord cru à une tumeur d'origine cancéreuse et nous avons traité le patient aux rayons lambda. Résultat : négatif. La façon dont est placée cette tumeur nous interdit actuellement toute intervention chirurgicale, même au bistouri-laser. Le malade se trouve d'ailleurs dans un état d'épuisement tel que le moindre choc opératoire pourrait lui être fatal.

Nous nous posâmes à proximité d'une des dunes. En fait, il s'agissait d'une éminence de roche poreuse que nous estimions d'une altitude de 300 à 400 mètres. Nous vérifiâmes une fois de plus la teneur en oxygène de l'atmosphère puis nous sortîmes de l'astronef, n'y laissant qu'une poignée d'hommes désignés par tirage au sort. Devant nous s'étalait la nonchalante géographie de Silène III. De l'herbe, du sable, des rochers et, de temps à autre, une dune à prétention de montagne. Tout de suite je résolus de ne pas prolonger notre séjour sur ce monde désolé. L'aspect déser-

tique de cette planète était pourtant fait pour me rassurer, car je savais par expérience que le fait de rencontrer une race civilisée a toujours d'assez fâcheuses conséquences. En outre, ma mission ne prévoyait pas l'exploration méthodique d'un monde ou d'un autre ; je me devais de ramener le *Greyhound I* sur Terre, rien de plus.

L'atmosphère de Silène III était assez vivifiante, et nous avions l'impression que notre sang devenait plus fluide et circulait dans notre organisme avec une légèreté presque gazeuse. Certains membres de l'équipage me demandèrent l'autorisation de se dégourdir les jambes et, comme il me semblait évident que nous n'avions rien à redouter d'une faune apparemment inexistante, je donnai ma permission, en spécifiant toutefois qu'il était interdit de s'éloigner exagérément de l'astronef. Ils me donnèrent leur parole et je les laissai partir. J'aurais dû savoir que, dans l'espace, bien des règles se trouvent abolies dès lors que l'on aborde des rivages inconnus et qu'il est plus que risqué de juger les choses selon le simple message des sens.

Par petits groupes, mes hommes s'en allèrent vers l'horizon orangé. Je demeurai à fumer des cigarettes dans l'ombre du *Greyhound.* Jamais je n'avais respiré un air aussi épicé et je croyais sentir mes muscles courir comme de grosses souris sous ma peau. Varangeville, le premier lieutenant, qui était de garde ce jour-là, s'approcha de moi en tanguant légèrement. C'était un caractère un peu maussade mais un esprit d'une grande finesse, et je me plaisais à sa fréquentation.

— « Varangeville, mon cher, vos pieds n'ont plus l'air de savoir ce qu'ils font ! »

Il me lança un sourire en biais. « C'est un malaise, mon commandant... »

— « Vous êtes bien le seul ! » Je fronçai les sourcils. Personnellement, je me sentais le mieux du monde, mais je savais qu'il aurait été criminel de sous-estimer le moindre symptôme alarmant. « De quoi s'agit-il au juste ? »

— « Mon commandant... je sais que vous m'avez assez souvent reproché mon... irritabilité mais, contrairement à vous tous, l'angoisse que l'on supporte toujours pendant les trajets dans l'hyperespace ne m'a pas quitté lorsque nous avons atterri sur cette planète... »

Je souris. Mais c'était plutôt pour me donner une contenance.

« Je ne saurais vous blâmer mais je vous prierai néanmoins d'être plus explicite. Avez-vous consulté le Dr Kern ? »

— « Non, j'avais peur d'être... disons ridicule. Et puis je pensais que je ne tarderais pas à me sentir mieux... Pourtant, cela ne fait qu'empirer ! »

Bêtement, sans réfléchir, je lui proposai une cigarette qu'il refusa. Il semblait avoir le cœur au bord des lèvres.

Et, tandis que nous nous tenions là près de la masse irisée du *Greyhound*, un vent léger se leva qui emplit nos narines d'un parfum bizarre, un peu aigrelet. Le vent gagna rapidement en violence et je frissonnai, en proie à une imprévisible nausée. Varangeville se plia en deux et se mit à vomir. Je courus le soutenir au moment où il tombait à genoux dans le sable. Cette odeur douceâtre charriée par l'air était à proprement parler intolérable. Soudain, je m'inquiétai du sort de mes hommes et ordonnai à Varangeville de regagner avec moi l'astronef.

A peine avions-nous refermé sur nous les écoutilles que le vent se mit à se déchaîner en rafales d'une force inouïe. A présent, les hommes demeurés dans l'astronef ne se plaignaient plus d'avoir été confinés par le sort dans la boule de cristal : ils se tenaient devant les écrans panoramiques et arboraient des mines soulagées. Je demandai au Dr Kern d'examiner Varangeville et le médecin m'appela quelques minutes plus tard par l'interphone : non, il ne voyait pas ce qui clochait. Il avait prescrit des calmants et réservait son diagnostic pour plus tard...

Nous attendions avec angoisse le retour de nos camarades. Sur l'écran, je voyais des lumières qui voltigeaient aux quatre points cardinaux et dans le ciel deux ballons bleuâtres : les lunes étriquées de Silène III. Vers l'horizon, la dune s'emmitouflait dans une luminosité verte comparable à ce phénomène jadis appelé « feu Saint-Elme » et qui provoquait des terreurs superstitieuses parmi les équipages des voiliers traquant la fortune sur les océans de la Terre. Au fil des heures, l'espoir de voir revenir nos compagnons sains et saufs s'était peu à peu amenuisé, mais j'essayai de convaincre mes hommes qu'ils avaient trouvé quelque refuge où ils attendaient la fin de l'ouragan. La façon dont ils hochaient la tête montrait assez bien le cas qu'ils faisaient de mes paroles. J'allai m'enfermer dans ma cabine pour échapper au spectacle déprimant de leurs visages hagards et de leurs yeux luisants de fièvre.

Puis l'on frappa à ma porte. C'était Varangeville mais un Varangeville défait, visiblement tiré du sommeil par de mauvais rêves.

— « Commandant, » dit-il, « je n'ai pas d'ordre à vous donner mais je crois que nous devrions aller voir ce que sont devenus nos camarades ! »

Je secouai négativement la tête. « Non, monsieur de Varangeville, c'est à moi d'en décider. J'ai la responsabilité de cette unité qui représente le sommet de notre technique astronautique. Les ordres sont formels : je dois rallier la base... avec ou *sans* équipage ! »

Le lieutenant sursauta violemment. « Vous êtes libre de laisser les événements suivre leur cours, mais moi je vous demande l'autorisation de rassembler une équipe de secours ! »

— « Monsieur de Varangeville, je vous prie de regagner votre cabine. Vous êtes aux arrêts de rigueur ! »

Il serra les poings, esquissa le geste de dégainer son pistolet.

« Remettez-moi votre arme. »

Il ne daigna pas m'écouter. J'esquissai un pas en avant mais il fit un véritable bond de chat et sortit en refermant la porte avec violence. Mieux valait passer outre. La moindre erreur psychologique — je le devinais — pouvait mettre le feu aux poudres. Je réfléchis quelques minutes, en proie à une inquiétude dévorante, puis je pressai le bouton de l'interphone. « Dr Kern ?... »

Le vidéo me montra une infirmerie vide. Je me précipitai dans la coursive et retrouvai la lumière laiteuse qui baignait habituellement les couloirs du *Greyhound*. Déserte la chambre des cartes et désertes pareillement toutes les pièces que je parcourus au galop... Mes appels demeuraient sans réponse : j'étais seul à bord. Les écrans panoramiques me renvoyèrent l'image d'un groupe d'hommes luttant contre la tempête, titubant dans la plaine orange, silhouettes dérisoires ployées sous les coups de trique du vent cracheur de venin !

Je choisis dans l'arsenal un fusil irradiant, revêtis une combinaison isolante munie d'un casque à oxygène et quittai le bord avec la sensation de courir au-devant d'une catastrophe. D'épaisses volutes de sable m'aveuglèrent dès les premiers pas ; dans le brouillard orangé il m'était à présent impossible d'apercevoir mes camarades. Les grains de silice s'écrasaient comme de la grenaille de plomb sur mon casque transparent. Le seul point de repère était la dune toujours auréolée de flammèches vertes. Ce fut donc de ce

côté que je me dirigeai, en supposant que mes hommes avaient eu la même idée que moi.

A chaque instant, je trébuchais parmi des touffes d'herbe qui se trémoussaient comme des actinies. Une fois, je crus voir mes compagnons surgir de la tempête et je me mis à crier, oubliant un instant qu'ils ne pouvaient m'entendre, puis les lourdes tentures de sable retombèrent, escamotant le lugubre paysage et les ombres fugaces dans lesquelles j'avais pensé reconnaître des silhouettes humaines.

Une mutinerie à bord d'un astronef est toujours une chose grave, mais la défection de tout un équipage sur une planète inexplorée équivaut purement et simplement à un suicide collectif. Mes hommes avaient perdu la raison : le visage découvert, ils devaient étouffer, égarés par le vent, les yeux mangés par le sable.

Il n'y eut pas de roulement de tonnerre mais je vis soudain l'éclair blanc tomber du ciel et enflammer l'herbe sèche qui se contorsionna comme un bouquet de serpents. Pendant une fraction de seconde, j'aperçus la dune qui se détachait sur le fond noirâtre du ciel et il me sembla que des silhouettes imprécises s'agitaient dans la phosphorescence verte qui festonnait sa crête. Délire... hallucination ? Je pressai néanmoins le pas, courbé jusqu'à m'en faire craquer l'échine afin d'offrir le moins de prise possible au vent.

Quelques minutes plus tard, je tombai sur le cadavre de Varangeville. Son visage était une bouillie noirâtre et je compris que les hommes lui avaient « réglé son compte ». Sans doute avait-il retrouvé sa lucidité, ordonné le repli vers l'astronef... Pris de panique, je songeai à retourner au *Greyhound* afin d'y attendre la fin de la tempête, mais un regard en arrière ne me révéla qu'une barrière fauve où il aurait été impossible de s'orienter. Peut-être la dune m'offrirait-elle un abri contre la fureur des éléments. A présent une peur hideuse rôdait en moi et j'avais le pressentiment d'une menace qui n'était liée ni à la nuit ni à la tempête mais à quelque subtil sortilège inhérent à cette planète.

S'il est permis aux membres d'un équipage, voire à des officiers, de perdre la tête, il n'en va pas de même pour un commandant, même s'il quitte le dernier son bâtiment ! Les ordres que j'avais reçus étaient clairs, nets et précis : « *... et votre premier souci, commandant Rosencreuz, sera de ramener le* Greyhound *sur Terre. Il nous a coûté une fortune et il est essentiel, entendez-vous*

essentiel *qu'il rejoigne sa base !* » Pourtant j'avais moi aussi perdu la tête. J'éclatai de rire. Qu'importait ? Après tout personne ne saurait jamais la vérité ! Et si je m'en sortais, on serait tellement heureux de revoir le *Greyhound* qu'on passerait l'éponge sur la disparition des membres de l'équipage !

Mes pensées n'eurent pas le temps de vagabonder davantage car elles furent interrompues par une chute brutale : des flagelles herbeux s'étaient enroulés autour de mes chevilles, me faisant perdre l'équilibre.

— Dieu du ciel ! »

Un éclair venait de me révéler la proximité de la dune mais ce n'était pas cela qui m'avait arraché ce cri : à quelques pas de l'endroit où je m'étais écroulé, une dizaine de cadavres jonchait le sol. Lorsque je me fus relevé et traîné jusqu'au charnier, je compris au rictus inquiétant de leur visage que mes hommes avaient succombé à la fois à la démence et à l'asphyxie. Mais il y avait pire ! Les doigts visqueux de l'herbe s'étaient enfoncés dans leur bouche, leurs yeux, leurs narines et leurs oreilles et pompaient à travers ces orifices naturels une infâme confiture d'organes décomposés. Les serpentins végétaux se tordaient dans une sorte d'extase répugnante, et je pouvais discerner par transparence de grosses boules de purée organique glisser par bonds grotesques vers quelque mystérieux estomac collectif enfoui sous la terre. Mon fusil irradiant entra aussitôt en action et je ressentis une joie puérile à déchiqueter cet ignoble jardin carnivore.

Plus tard je me remis en marche en chancelant de plus belle. La violence du vent était devenue telle que je tenais à peine debout.

Au bout d'un quart d'heure d'épuisants efforts, j'atteignis enfin le pied de la colline. D'une simple pression du doigt j'actionnai le dispositif permettant de capter les bruits ambiants : une affreuse cacophonie me corna aux oreilles et j'allais me replonger dans un bienfaisant silence lorsque je perçus, superposée aux hurlements de la tempête, une rumeur qui, selon toute vraisemblance, provenait de l'intérieur de la dune.

Je m'efforçai au calme et commençai lentement à faire le tour de la colline, espérant y découvrir quelque anfractuosité qui m'aurait permis de m'abriter contre le vent. Ma quête, qui dura trois bons quarts d'heure, ne me révéla qu'une surface désespérément lisse. Dune, colline, tertre, monticule — des mots vides de

sens, car il s'agissait d'autre chose ! Cela, je le devinais obscurément...

J'allais me résigner à rebrousser chemin pour tenter ma chance dans un nouvel affrontement avec l'ouragan lorsque je découvris le *tunnel* ! Il était d'un aspect trop géométrique — un cylindre obscur perforant la masse de la dune — pour que je pusse m'y leurrer : il s'agissait de l'œuvre de créatures intelligentes... Cette constatation, au lieu de me soulager, ne fit qu'ajouter à mes angoisses. J'en arrivais presque à envier le sort de mes malheureux compagnons.

La rumeur née de la colline s'était transformée en bruissement générateur de cauchemars. Pourtant je pénétrai dans le tunnel, subjugué par une force irrésistible : le vent cessa de pleurer à mes oreilles, et je pus enfin me redresser et avancer sans difficulté. Des lumières s'allumèrent autour de moi et je fus partagé entre l'horreur et l'émerveillement. Sur les parois du tunnel rutilaient des gemmes multicolores, des cristaux finement taillés, toute une invraisemblable géométrie. J'en conclus qu'une race capable de rêver des telles perfections ne pouvait se complaire à la violence.

Cette pensée me rassura quelque peu et j'avançai avec moins d'hésitation au centre du couloir bourdonnant. La curiosité avait enfin pris le pas sur la peur. Jusqu'à mon fusil, mon pistolet qui me semblaient à présent de pauvres talismans, symboles méprisables d'une native barbarie ! Les murailles ruisselantes de joyaux déversaient une beauté que le seul regard de l'homme soumettait à un inqualifiable blasphème !

Des pensées saugrenues se heurtaient dans ma tête, comme de minuscules et impitoyables gladiateurs. Oubliés le *Greyhound*, la tempête, la mort de tous mes compagnons, oublié le visage en bouillie du lieutenant de Varangeville... Oubliés... J'étais entré dans la bouche de la *divinité* ! Je me déplaçais au sein d'un seul et gigantesque *diamant* ! La sensation d'écrasement qui m'avait accompagné tout au long de ma course dans la tempête avait disparu. Je me sentais bien. Je n'avais besoin de rien. Cette prodigieuse beauté qui m'entourait me suffisait pour vivre, et je n'espérais qu'une chose : marcher pour l'éternité dans cette glorieuse lumière !

Puis... une musique s'éleva... mais s'agissait-il bien d'une musique ?

Des crissements, des frémissements qui se propageaient dans le

tunnel comme dans un tuyau d'orgue... Non, non, c'était autre chose *!* (L'angoisse revint, décuplée.)

Je serrai mon fusil contre moi. Il était encore temps de revenir en arrière !... *Oui, oui, dépêche-toi, bientôt il sera trop tard !* Mais les yeux de cristal et de diamant fixèrent sur moi leur regard fascinateur et je continuai d'avancer dans le tunnel de lumière.

La merveilleuse clarté bascula dans un trou de pénombre.

Seules miroitèrent quelques gemmes, comme des pupilles distendues, énormes, cloutant d'étoiles artificielles la demi-sphère d'une salle démesurée, plongée dans une obscurité créatrice de fantasmes... *Des présences invisibles remuaient dans les profondeurs de la caverne...* J'épaulai mon fusil et visai les ténèbres.

La musique se transforma en une symphonie atonale et baroque : bruissements, stridulations, grincements, sifflements, crissements, lames qui vibrent, cymbales chassant en tous sens des ondes assourdissantes, tambours, crécelles qui hachent le silence, zonzonnements hystériques, et puis...

Lorsqu'ils sortirent de l'ombre de la salle où je venais de déboucher, je tirai en tous sens, zébrant d'éclairs aveuglants la pénombre de cristal. Mon écœurement était l'avant-goût de la folie, du désespoir... Leurs pattes m'arrachèrent mes armes comme s'il se fût agi de brimborions inoffensifs. Ils m'emportèrent, dardant sur moi le regard froid de leurs yeux inexpressifs.

Je revins à moi dans le *Greyhound* et il me fallut plusieurs minutes pour retrouver ma mémoire. Lorsque j'eus mis un peu d'ordre dans mes souvenirs, il me sembla que l'oubli aurait été un bienfait de Dieu. Pourtant la routine était si bien ancrée dans ma tête que je me souvins des recommandations de mes supérieurs et que j'actionnai, sans trop savoir ce que je faisais, le dispositif de décollage automatique. Mais pourquoi diable m'avaient-ils ramené dans le *Greyhound* ? Et par quel miracle étais-je encore en vie ?

Je ne me rappelle pas les détails du voyage de retour.

... Je suis dans un hôpital. Je sais que je dois faire quelque chose

mais j'ignore quoi ! Je sais aussi qu'il vaudrait mieux que j'en finisse avec la vie, que je saute par la fenêtre, que je me casse la tête contre les murs... Mais je suis bien trop faible pour quitter mon lit. *Si seulement je pouvais me souvenir de tout le reste !*

Rapport du professeur Van Loo adressé à la SM en date du 25 juin 2742.

Hier matin, le malade a demandé à manger. Nous lui avons posé quelques questions. Il a dit qu'il y répondrait « dès qu'il serait un peu retapé » (ce sont les mots qu'il a employés). Ce brusque revirement dans l'attitude du commandant Rosencreuz m'inquiète.

Rapport du Professeur Van Loo adressé à la SM en date du 29 juin 2742.

En l'espace de quelques jours, le malade a repris des couleurs et son poids a augmenté de plusieurs kilos. Il a demandé du papier et de quoi écrire. Il veut, dit-il, relater ce qui s'est passé dans le secteur KB 227. Nous avons jugé qu'il valait mieux ne pas le contredire.

Rapport du professeur Van Loo adressé à la SM en date du 1er juillet 2742.

Le commandant s'alimente normalement. Il lui arrive cependant de retomber dans un état d'hébétude. Le reste du temps, il rédige ce qu'il appelle ironiquement ses « mémoires ». Nous l'avons soumis à divers tests et à une nouvelle radiographie. Les tests ne nous ont apporté aucune précision sur la maladie du commandant. De crainte de provoquer une catastrophe, nous avons renoncé à employer l'hypnoscruteur. La radiographie a révélé que la tumeur placée au-dessus du rectum avait doublé de volume. Nous avons demandé au malade s'il souffrait. Il nous a regardés d'un air bizarre et nous a répondu par la négative. Nous sommes perplexes.

Rapport du professeur Van Loo adressé à la SM en date du 2 juillet 2742.

Le sujet semble maintenant en excellente santé. Il a dormi onze heures d'affilée la nuit dernière. Médicalement, il s'agit d'un

miracle. Mais, en tant que psychiatre et médecin, je ne crois guère aux miracles ! Nous continuons de surveiller le sujet. Il m'a fait appeler tout à l'heure pour me confier qu'il avait un trou de mémoire et n'arrivait pas à retrouver la fin de ce qu'il appelle son aventure... Il paraissait légèrement agité, mais j'ai attribué cette nervosité à la fatigue résultant de la rédaction de son « rapport ». Il fait preuve de bonne volonté et parle même de se soumettre de son plein gré à l'hypnoscruteur.

Rapport du professeur Van Loo adressé à la SM en date du 3 juillet 2742.

Nous avons soumis sur sa demande expresse le commandant Rosencreuz à l'hypnoscruteur. Nous avons revécu avec lui son voyage... jusqu'au moment où ces « choses indescriptibles » se sont emparées de lui ! (Nous joignons à cette bande magnétique les premières pages du « rapport » du commandant.) Brusquement, ce fut à nouveau le vide... Il nous fallut interrompre l'expérience à cause du danger qu'elle faisait courir au sujet. Puis nous avons tenu une conférence afin d'essayer de tirer des conclusions de ce que nous avions vu dans les images mentales du commandant Rosencreuz. Il nous semble que quelque chose de grave est en train de se jouer. Mais nous ne désespérons pas de découvrir la clef du mystère.

Message transmis à la SM le 4 juillet 2742.

Le commandant Fortinbras Rosencreuz s'est évadé de l'hôpital, trompant la vigilance du personnel médical et des sentinelles chargées d'assurer sa sécurité. Nous ignorons encore les circonstances exactes de cette évasion mais nous ferons en sorte que les responsables soient sévèrement punis.

La moitié de la police de l'Etat fut mise en état d'alerte. Les vidéophones retentissaient de cris hystériques. Les appels succédèrent aux appels. L'armée à la suite d'informations erronées, boucla de multiples secteurs sans obtenir le moindre résultat. Ce fut le conducteur d'un gyroglisseur qui découvrit finalement — et tout à fait par hasard — le commandant Fortinbras Rosencreuz sur le bord d'une route solitaire longeant une grève désolée. Il se tenait sur un éperon rocheux, et le vent faisait voltiger autour de

son corps amaigri les jambes trop amples de son pyjama et les pans d'un imperméable maculé de boue. Il ne fit aucune difficulté pour prendre place à côté du conducteur qui, ignorant encore qui il transportait, l'amena au poste de police de la ville la plus proche. Celui-ci fut immédiatement la scène d'une comédie démente : des hordes d'agents de la police secrète envahirent les lieux. Le commandant se claquemurait dans un silence entêté. Ses yeux vides dénonçaient éloquemment sa folie. On l'enferma dans un obus de matière plastique qui plongea avec des aboiements de roquet dans les hautes couches de l'atmosphère.

Dans une casemate blindée, quelque part dans une crevasse de la Lune, on s'agitait autour d'un homme à demi-nu qui glissait doucement vers la nuit... Pour des raisons qui ne pouvaient demeurer qu'obscures, et sans avoir prononcé la moindre parole, le commandant Fortinbras Rosencreuz, avec un sourire d'une insoutenable niaiserie, s'effondra dans les bras accueillants de la mort.

De toute façon, cela n'avait aucune importance : *la ponte était depuis longtemps terminée.*

ZENNA

HENDERSON

Des parents éloignés

Zenna Henderson, c'est un peu la Mazo de la Roche de la science-fiction ! Depuis quinze ans, indéracinable, elle continue de nous conter, dans le style intimiste et si féminin qui est le sien, les tribulations et les avatars du Peuple, ces réfugiés interstellaires parvenus en secret sur Terre et dotés de vastes pouvoirs parapsychiques. Les générations du Peuple se suivent à mesure que les histoires se

succèdent, et cette grande saga romantico-sentimentale ne semble pas près de se terminer. D'abord obligés de se cacher dans une enclave pour échapper aux regards des humains, puis pourchassés chaque fois que certains d'entre eux se faisaient découvrir, les membres du Peuple se sont peu à peu intégrés à leur nouvelle patrie, ils ont progressivement côtoyé ceux des humains qui acceptaient de les comprendre et de recevoir leur enseignement, puis leurs descendants ont tenté la grande aventure : repartir dans les étoiles pour retrouver un nouveau monde en échange de celui qu'ils avaient perdu. Tout cela fourmille de références bibliques avouées : le Peuple, c'est le peuple juif, le peuple élu, persécuté et accomplissant sa longue traversée du désert... Aujourd'hui, ces mésaventures semblent bien terminées et les gens du Peuple vont et viennent sur Terre comme chez eux, descendant du ciel comme des archanges ou des bienfaiteurs d'une essence supérieure, venus apporter aide et assistance à de pauvres humains empêtrés dans leurs problèmes quotidiens (comme on le verra à la fin de la présente nouvelle). Après tant de récits, on pourrait croire que la source d'inspiration de Zenna Henderson est usée. Mais non : le public est ravi et en redemande. Aux Etats-Unis, la saga du Peuple est publiée en volumes avec un vif succès. En France, Fiction *reçoit régulièrement des lettres de lecteurs se plaignant de ne pas en lire les épisodes plus souvent. Voici donc, pour l'édification de tous, une histoire assez récente du Peuple. (Mais qu'on se rassure : il en est déjà paru d'autres aux Etats-Unis depuis !)*

A.D.

MERIS regardait l'obscurité se fendre, puis se refermer, dans le même éclair aveuglant qui la faisait cligner des yeux. Derrière ses paupières closes, des images sombres vacillaient un moment, puis s'évanouissaient. Le tonnerre faisait trembler la fenêtre de la cabane contre laquelle elle s'appuyait, et la secouait elle-même des pieds à la tête. Tout l'après-midi, des cumulus bleus et blancs, précurseurs d'orage, s'étaient amoncelés dans le ciel au-dessus des collines, pour s'étaler ensuite en de sombres masses, voilant la lumière du soleil couchant. Le vent n'avait pas la force brutale habituelle aux vents des orages d'été, qui fouettent les arbres et brisent leurs branches. Il soufflait de plusieurs directions à la fois, se lamentait comme un vent de neige en s'engouffrant dans la gouttière de la cabane, cinglait les cimes des arbres du Canyon sans faire bouger une brindille des buissons situés en contrebas. Les éclairs se succédaient sans interruption, apportant à travers les vitres de fugitives visions du dehors.

Dans la cabane la lumière tremblota, reprit un peu d'éclat, puis s'éteignit tout à fait. Meris entendit le soupir de Mark et le froissement des papiers qu'il repoussait sur son bureau.

— « Je vais aller chercher la lampe à pétrole, » dit-il. « Elle est dans la resserre, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondit Meris. Les éclairs embrasaient maintenant la pièce que la lumière ne défendait plus contre leur aveuglant éclat. « Mais elle a besoin d'être remplie, » ajouta la jeune femme. « Pourquoi ne pas attendre que la lumière revienne ? Nous pourrions regarder l'orage... »

— « Je regrette, » dit Mark en lui entourant les épaules de son bras ; « j'aimerais pouvoir le faire, mais je n'ai pas le temps. Chaque minute compte... »

Meris pressa son visage contre la vitre, scrutant l'obscurité du Canyon. Elle n'était pas encore tout à fait habituée à s'intéresser à autre chose qu'à son propre chagrin, après ces longs mois d'une pénible torpeur d'où elle n'était sortie que de temps à autre, pour clamer à Dieu sa souffrance et sa révolte. Quel heureux soulagement elle éprouvait à sentir sa peine s'écouler peu à peu, comme si l'abcès avait enfin crevé ! Non pas que la douleur eût disparu — mais, maintenant, il lui était du moins permis d'espérer que sa blessure constamment rouverte finirait par se cicatriser.

— « Prenez bien soin d'elle, » murmura-t-elle, s'adressant aux éclairs qui luisaient dans le ciel. « Veillez sur elle afin qu'elle soit en sécurité et heureuse jusqu'à ce que j'arrive ! »

Clignant des yeux sous la clarté aveuglante, elle s'éloigna de la fenêtre, effrayée par le brusque battement de la pluie contre les vitres. Le battement devint grésillement, et le grésillement se transforma en vacarme tandis que la pluie se mettait à tomber à torrents.

Mark revint, portant une lampe dont la lumière bleutée se répandit à travers la pièce. Il l'accrocha à une poutre au-dessus de la table et alla rejoindre Meris.

« L'orage est presque fini, » dit celle-ci en posant sa tête sur l'épaule de son mari. « Ce n'est plus que de la pluie à présent. »

— « Il va revenir, » affirma Mark. « Il reprend seulement son souffle avant de s'abattre de nouveau sur nous. »

— « Mark, » reprit Meris d'un ton qui attira aussitôt son attention, « Mark... mon... notre bébé est mort. » Cette déclaration

— sa première allusion volontaire à ce qui s'était passé — elle la lui présentait comme un cadeau.

— « Oui, » répondit Mark, acceptant le cadeau, « notre bébé est mort. »

— « Nous avions attendu si longtemps cette petite fille, » murmura Meris, « et nous l'avons eue pendant si peu de temps ! »

— « Mais assez longtemps pour que tu aies été sa mère et moi son père, » dit Mark. « Il nous reste cela. »

— « Maintenant qu'il m'est enfin possible de parler d'elle, je n'aurai plus besoin de le faire. Je peux enfin laisser son souvenir s'estomper... Oh ! Mark, » ajouta la jeune femme en portant à son visage la main de son mari, « t'avoir auprès de moi pour me soutenir, c'est la seule chose qui m'ait retenue de... »

— « Je suis assez solide sur mes pieds, » répliqua Mark en souriant, « mais, depuis quelque temps, tu as pesé sur moi d'un tel poids que le frôlement d'un papillon suffirait à me faire tomber ! »

— « Je t'aime, Mark ! »

— « Je t'aime, Meris ! » Il la tint un moment serrée contre lui, puis relâcha son étreinte en disant : « Je dois me remettre au travail. Pas question, cette fois-ci, de dépasser le délai fixé. Il faut que ce soit terminé à temps, sinon... »

Les éclairs éclaboussaient de leur brillante lumière les murs de la cabane. Meris retourna à la fenêtre, marchant avec précaution sur le plancher dont le tonnerre faisait vibrer les lattes sous ses pas. « Ça y est ! » cria-t-elle, « il revient ! » Mais Mark était occupé à faire courir ses doigts sur les touches de la machine pour rattraper les heures, les jours, les mois passés à tenter d'apaiser le chagrin de Meris.

Celle-ci, le visage dans ses mains, appuya son front à la vitre. L'orage était revenu pour de bon, fouettant arbres et buissons, arrachant feuilles et brindilles. Les gouttes de pluie frappaient comme des grêlons contre le carreau de la fenêtre. Au moment où un éclair jaillissait, une violente explosion ébranla la cabane.

— « La foudre n'a pas dû tomber loin, n'est-ce pas ? » demanda Mark sans interrompre son staccato.

— « Non, tout près, » répondit Meris. « Sur le grand pin qui est à côté de la grille. J'ai vu voler des morceaux d'écorce. »

— « J'espère que ça ne l'a pas tué, » reprit Mark. « Nous en avons perdu deux, l'été dernier, au cours d'un orage comme celuici. Tu te rappelles ? »

Meris essayait de distinguer l'arbre dans l'obscurité que, pour le moment, la lueur des éclairs ne troublait plus.

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écria-t-elle tout à coup d'un ton de surprise.

— « Quoi donc ? » demanda Mark.

— « J'ai entendu quelque chose tomber entre les arbres. »

— « Ce doit être la cime de notre pin, » dit Mark. « J'ai l'impression que la foudre a fait plus que d'arracher un peu d'écorce... Voilà encore un de nos arbres fichus ! »

— « Et c'était celui que préféraient les geais ! » renchérit Meris d'une voix plaintive.

La pluie continuait à ruisseler le long de la vitre, et des éclairs zébraient de nouveau l'obscurité.

Un peu plus tard la lumière revint, et Meris, clignant des yeux à cette clarté soudaine, alla se coucher et tira les rideaux qui isolaient les couchettes du reste de la pièce, laissant Mark à son travail. Elle resta un long moment éveillée, écoutant le tambourinement de la pluie et le grondement du tonnerre qui couvraient le cliquetis de la machine à écrire. Maintenant que l'accablant fardeau qui pesait sur son cœur commençait à s'alléger, laissant en elle un grand vide, elle se sentait désemparée, sans but dans la vie. La tête dans l'oreiller, elle soupira... Quelque chose viendrait — ne pourrait manquer de venir — combler ce vide douloureux.

Au milieu de la longue nuit elle fut brusquement réveillée et s'assit toute droite sur sa couchette, tirant les couvertures jusqu'à son menton car elle frissonnait dans l'air frais et humide de la cabane. Qu'était donc ce bruit qui l'avait réveillée ?... Voici qu'il reprenait. Au cri étouffé que poussa Meris, Mark s'agita dans son sommeil, puis se réveilla à son tour et se dressa sur son séant à côté d'elle en demandant : « Qu'y a-t-il, Meris ? »

— « J'ai entendu quelque chose, » répondit la jeune femme. « Oh ! Mark, je t'assure que j'ai entendu quelque chose ! »

— « Quoi donc ? » demanda Mark en l'enveloppant dans la couverture.

— « J'ai entendu crier un bébé. »

Elle perçut le mouvement de recul de son mari et son soupir résigné.

« Je t'assure, Mark ! » répéta-t-elle. Dans la pénombre, son regard se fixait sur lui, implorant. « J'ai vraiment entendu crier

un bébé. Pas un tout petit bébé comme... comme le nôtre. Mais un enfant très jeune... dehors... dans le froid et la pluie. »

— « Meris... » commença Mark. Elle devinait le chagrin dont son visage devait être empreint.

— « Tiens ! » cria-t-elle soudain. « Tu entends ? »

Tous deux restèrent un moment immobiles, retenant leur souffle. Puis Mark sortit du lit, se dirigea vers la porte et l'ouvrit d'un mouvement brusque.

En prêtant anxieusement l'oreille ils entendirent le cri d'un oiseau de nuit et le bref aboiement d'un chien dans le lointain. Mais rien de plus.

Mark retourna se coucher et plongea en frissonnant sous les couvertures.

— « Viens me réchauffer, femme ! » s'écria-t-il en attirant Meris pour la serrer contre lui.

— « On aurait vraiment dit un cri d'enfant, » insista la jeune femme. « Tu ne trouves pas ? »

— « Si, » répondit Mark, « c'est vrai. J'ai cru un instant... Ce devait être une bête... quelque oiseau de proie... » Sa voix se perdit dans un murmure ensommeillé. Meris resta longtemps éveillée, prêtant l'oreille à la respiration de Mark, aux bruits de la nuit, au cri qui ne se répétait pas. De guerre lasse, elle finit par s'endormir.

Le lendemain matin, le temps était si beau, si ensoleillé, l'air si vif, que Meris eut envie de se lever de bonne heure. Malgré les protestations de Mark, elle l'arracha à la douce chaleur des couvertures pour poser devant lui un copieux petit déjeuner. Tous deux firent honneur à ce repas en riant de bon cœur. Meris éprouvait un élan de gratitude envers la vie qui lui avait rendu ce bien inestimable : le plaisir de rire.

Pendant qu'elle faisait la vaisselle et remettait de l'ordre dans la cabane, Mark enfila sa canadienne et sortit pour se rendre compte des dégâts causés par l'orage.

Bientôt, la jeune femme entendit un cri répercuté une douzaine de fois par l'écho à travers la futaie. Tenant encore à la main l'assiette qu'elle était en train d'essuyer, elle repoussa le rideau de la fenêtre pour regarder au dehors.

Mark pourchassait quelque chose qui voltigeait au-dessus du torrent. L'eau tumultueuse allait frapper contre le pont de plan-

ches et Mark, éclaboussé jusqu'aux chevilles, courait en tous sens pour tenter d'attraper l'objet qui persistait à lui échapper.

« Ce doit être un oiseau, » se dit Meris. « Un gros oiseau que l'orage a chassé de son nid... ou que le vent a étourdi... Il est peut-être blessé... » Elle se hâta de remettre l'assiette à sa place, jeta le torchon sur la table et alla de nouveau regarder au-dehors. Mark était à demi caché derrière un bouquet de saules plantés juste au bord du torrent. Elle entendit son cri de triomphe, auquel succéda un cri de surprise. L'objet qui voltigeait au-dessus de lui, hors de sa portée, avait semblé sur le point de disparaître derrière la haute haie de peupliers, mais s'était soudain laissé retomber — tache blanche se détachant sur le feuillage vert des arbres — et Mark l'avait saisi au vol d'une main ferme.

Meris s'élança vers la porte, l'ouvrit d'un coup sec et sortit en frissonnant pour courir au-devant de son mari qui venait de s'engager sur le sentier menant à la cabane.

— « Regarde ce que j'ai trouvé ! » lui cria Mark du plus loin qu'il l'aperçut. « Regarde ce que j'ai attrapé pour toi ! »

Meris s'approcha vivement et posa une main sur le paquet mouillé et couvert de boue que portait son mari, en demandant tout bas : « Où sont donc les plumes ? »

— « C'est un bébé que j'ai attrapé pour toi ! » lui cria Mark. Puis son sourire s'éteignit et il lui tendit le paquet, en disant, d'une voix que l'émotion étouffait : « Grand Dieu, Meris ! je t'assure que je ne plaisante pas ! C'est bien un bébé ! »

Meris repoussa le tissu trempé et eut un hoquet de surprise. Elle avait sous les yeux un visage ! Un visage d'enfant, taché de boue, aux énormes yeux sombres, aux boucles noires et emmêlées. Le visage paisible d'un enfant qui l'observait sans pleurer — trop effrayé peut-être pour pleurer.

Le tenant pressé contre son cœur, la jeune femme se précipita dans la cabane en criant : « Mark ! Rallume le feu dans le poêle ! » Puis elle posa son fardeau sur la table et se mit en devoir de le débarrasser du tissu trempé qui l'enveloppait. Tout en retirant les vêtements l'un après l'autre, elle chantonnait : « Pauvre bébé tout sale ! Pauvre petite fille sale et mouillée ! »

— « D'où peut-elle venir ? » demanda Mark. « Il doit bien y avoir un indice permettant... » Il enleva rapidement ses chaussures à semelles de caoutchouc pour les remplacer par des bottes de marche et reprit : « Je vais aller voir. Il doit y avoir quelque chose dehors... ou quelqu'un... » Il acheva de nouer ses lacets, se

leva et sortit, après avoir posé un baiser sur la joue de sa femme penchée vers l'enfant.

Les doigts de Meris retrouvaient peu à peu leur adresse pour laver le petit corps, improviser une couche avec un torchon, transformer une serviette en jupe. Pendant tout ce temps, l'enfant l'observait de ses grands yeux noirs dont le regard semblait maintenant plus méfiant qu'apeuré. On aurait dit que la petite fille cherchait à lire sur ses lèvres qui murmuraient des mots tendres dont elles avaient perdu l'habitude. Enfin, enveloppant le petit corps dans sa robe de chambre en guise de couverture, Meris s'assit au bord du lit et se mit à bercer l'enfant en chantonnant. Puis, lorsqu'elle jugea le moment propice, elle approcha de la petite bouche une tasse de lait chaud. La petite fille commença par pincer les lèvres, puis les ouvrit, saisit la tasse dans ses mains et en avala goulûment le contenu. Meris lui essuya les lèvres et sentit le petit corps se détendre tandis que la chaleur du breuvage le pénétrait. Les yeux noirs papillotèrent, se rouvrirent tout grands, puis se refermèrent doucement et restèrent fermés.

Meris resta assise, berçant l'enfant endormie. Elle sentit une douceur apaisante envahir son propre corps et ferma les yeux en un silencieux élan de gratitude. Puis elle se leva, déposa l'enfant sur le lit loin du bord, ramassa les vêtements mouillés et alla prendre dans l'armoire un paquet de lessive.

Quand Mark revint, un peu plus tard, la jeune femme lui fit signe de ne pas faire de bruit. « Elle dort, » murmura-t-elle. « Oh ! Mark, pense donc : un bébé ! » Des larmes coulaient le long de ses joues et elle baissa la tête.

— « Meris, » dit Mark d'une voix douce en lui relevant le visage pour la regarder bien en face, « n'oublie pas que ce bébé ne nous appartient pas. Nous ne pouvons pas le garder. »

— « Je le sais... » s'apprêtait-elle à protester d'un ton rude. Mais, comprenant que son mari cherchait seulement à la protéger contre elle-même, elle repoussa ses cheveux de son front et répéta : « Non, le bébé n'est pas à nous... Nous ne pouvons pas le garder...

» As-tu trouvé quelque chose ou quelqu'un ? » demanda-t-elle un moment plus tard, d'un ton hésitant.

— « Non, » répondit Mark. « J'ai seulement constaté que la cime de notre pin était toujours là, si cela peut t'intéresser. Et, » reprit-il, le visage durci et la voix sévère, « ces vandales ont re-

commencé leurs méfaits ! Ils sont retournés sur le terrain de pique-nique depuis la dernière fois que j'y suis allé et ils ont tout saccagé — sciant les tables et éparpillant les morceaux de bois par terre... »

— « Oh ! Mark, » s'écria Meris, bouleversée, « es-tu sûr que ce soit la même bande ? »

— « Qui d'autre par ici pourrait avoir l'idée de faire une chose aussi insensée ? » riposta Mark. « Ce sont ces damnés gamins ! Si jamais je les attrape... ! »

— « Tu les as déjà attrapés une fois, » fit remarquer Meris avec un petit sourire, « et ils n'ont guère apprécié ce que le garde-forestier et toi leur avez dit ! »

— « Eh bien, » déclara Mark, « ils apprécieront encore moins ce qui leur arrivera la prochaine fois qu'ils seront pris ! »

— « Ils sont déjà assez furieux contre toi... » reprit Meris d'un ton apaisant.

— « Je suis fier de compter ce genre de garnements au nombre de mes ennemis ! » affirma Mark.

— « Le jeune Winstel ne semble pas appartenir à la même espèce, » dit la jeune femme.

— « C'était un bon gosse, » reconnut Mark, « jusqu'au moment où il a commencé à s'acoquiner avec ces trois vauriens de la Vallée. Ils ont réussi à l'hypnotiser avec leur voiture, leurs histoires abracadabrantes et leurs farces stupides. Il doit penser que leurs frasques de gamins de la ville ont un charme qu'on ne trouve pas ici, dans nos montagnes. Je souhaite qu'en grandissant il se rende compte du risque qu'il court à frayer avec ces voyous. »

— « Mais j'oubliais la petite ! » cria soudain Meris en s'élançant vers le lit, le cœur battant à la pensée qu'il y avait de nouveau un bébé à soigner. Elle contempla un instant le visage potelé de l'enfant endormie avant d'aller rejoindre son mari qui se mettait à table. « Elle doit avoir environ trois ans, » reprit-elle en versant le café dans leurs tasses. « Elle est en excellente santé et très bien tenue. Mais ses vêtements... » Du doigt elle montra les petits vêtements suspendus à une corde et reprit : « Ils sont bien faits, mais... »

— « Mais quoi ? » demanda Mark, en tournant son café d'un air absent avant d'en avaler une énorme gorgée.

— « Regarde cette espèce de burnous qu'elle avait sur elle, » dit Meris en montant sur une chaise pour décrocher le vêtement en question. « On dirait un sac de couchage... Et le plus surpre-

nant c'est que je m'apprêtais à le frotter pour enlever la boue, mais je n'ai eu qu'à le tremper dans l'eau et il en est ressorti propre... et sec ! Je n'ai même pas eu besoin de l'accrocher dehors. Et, Mark, ce n'est pas du tissu... je veux dire de l'étoffe ordinaire. En tout cas, ça ne ressemble à rien de ce que je connais. »

Mark prit le petit vêtement et le palpa en disant : « Oui, c'est bizarre. »

— « Et regarde la fermeture, » reprit Meris.

— « Il n'y en a pas, » remarqua-t-il d'un ton surpris.

— « Et pourtant, ça ferme très bien, » ajouta la jeune femme en rapprochant les deux moitiés du devant pour les mettre bord à bord. Elle tira dessus d'un coup sec, mais le vêtement resta fermé. « Tu vois : ça ne se détache pas ! Mais regarde encore. » Et, en tirant doucement, elle parvint à séparer de nouveau, sans le moindre effort, les deux morceaux du vêtement. « Je crois que tout dépend de quel côté on tire, » poursuivit-elle. « Le vêtement était déchiré dans le dos, sans cela je suis sûre que la petite n'aurait pas été mouillée... du moins pas de l'extérieur, » ajouta-t-elle avec un sourire. « Tiens ! La fente *allait* de là à là... » Du doigt elle montrait une bande de dix centimètres environ. « Mais regarde ! » Elle rapprocha les bords de la déchirure et passa dessus l'ongle de son pouce. Les morceaux parurent se recoller d'eux-mêmes et la fente disparut.

— « Comment as-tu découvert cela si vite ? » demanda Mark. « Tu diriges un laboratoire de recherches ? »

— « Peut-être, » répondit Meris en souriant. « Je regardais simplement ce vêtement — et tu sais que les femmes regardent les tissus et les vêtements avec leurs doigts ! Jamais je ne choisis du tissu pour me faire une robe sans le toucher. Et je me demandais si une reprise se verrait beaucoup. » Elle secoua le petit vêtement et ajouta : « Mais comment diable pouvait-elle courir avec *ça* sur le dos ! »

— « Elle ne courait pas, » répondit Mark. « Elle voletait, en quelque sorte, comme un poulet. Je l'ai d'abord prise pour une bête à plumes : chaque fois que je croyais l'avoir attrapée, elle m'échappait et se remettait à voltiger, la plupart du temps au-dessus de ma tête. Je ne comprends pas comment elle a pu... Oh ! je crois avoir découvert l'endroit où elle a passé la nuit. On dirait qu'elle s'est frayé un chemin en rampant parmi les racines d'arbres morts, près de la boucle du torrent. Il y a un creux

couvert d'herbe, détrempée bien sûr, au bord de l'eau. »

— « Je ne vois pas comment elle aurait pu voltiger, » dit Meris. « Tu veux dire sans doute qu'elle sautait si haut que tu... »

— « Non, elle ne sautait pas précisément... » commença Mark. Un mouvement soudain, du côté du lit, les fit se retourner. La petite fille s'était réveillée et se redressait en criant d'un ton effrayé : « Muhlala ! Muhlala ! »

Avant que Meris eût le temps de courir vers elle, elle voltigea hors du lit, traînant la robe de chambre derrière elle, et alla planer dans l'air comme une mite à la hauteur de la partie supérieure de la fenêtre. Frappant de ses petits poings contre la vitre, elle répétait en sanglotant : « Muhlala ! Muhlala ! »

Meris la regarda d'un air hébété en criant : « Mark ! Mark ! »

— « Non, elle ne sautait pas précisément... » grommela celui-ci en se hissant sur la pointe des pieds pour saisir l'enfant par un de ses pieds nus. L'attirant à lui, il la berça dans ses bras pour la calmer, en murmurant maladroitement : « Allons, allons, muhlala ! »

— « Muhlala ? » demanda Meris d'un ton interrogateur en lui prenant le bébé des bras.

— « C'est elle qui a prononcé ce mot la première, » dit Mark. « Peut-être cela lui fera-t-il du bien de nous l'entendre répéter. »

— « Peut-être, » admit Meris, qui murmura à son tour : « Allons, allons, muhlala, muhlala ! »

L'enfant se calma et la regarda en demandant d'un ton d'espoir :

— « Muhlala ? »

— « Muhlala, » affirma la jeune femme avec autant de conviction qu'elle put en mettre dans ce mot.

Les grands yeux mouillés de larmes la regardèrent d'un air accusateur et la petite tête fit un signe indubitablement négatif. Mais l'enfant s'appuya contre Meris, devenant beaucoup plus lourde au fur et à mesure qu'elle se détendait.

— « Et maintenant, » dit Mark, « tâchons de nous remettre au travail ! »

— « Au travail ?... Oh ! Mark, » s'écria Meris d'un ton contrit, « je t'ai encore empêché de travailler ! »

— « Bah ! ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion d'attraper un enfant qui voltige dans la forêt ! » répondit Mark. « Je me rattraperai... j'essaierai, du moins. »

Meris l'aida à s'installer, puis remit à la petite ses vêtements propres et secs, tout en lui demandant : « Comment t'appelles-tu, ma chérie ? » Et elle l'emmena dehors pour laisser son mari en paix.

« Muhlala, » dit-elle avec un sourire en regardant le petit visage levé vers le sien. L'enfant eut un petit rire joyeux et répéta, en secouant leurs mains enlacées : « Muhlala ! »

— « Très bien, » reprit Meris, « nous t'appellerons Lala ! » Et, se baissant pour se mettre à la hauteur de la petite fille, elle répéta en lui frappant la poitrine du bout de son doigt : « Lala ! Lala ! »

Lala baissa les yeux avec solennité vers sa poitrine, en rentrant le menton pour mieux voir, et dit à son tour en gloussant de joie : « Lala ! Lala ! »

Toutes deux se dirigèrent vers le torrent, Lala en tête, la main solidement serrée dans celle de Meris. « Ne t'envole pas ! » lui dit celle-ci. « Je ne peux pas constamment interrompre Mark dans son travail pour l'envoyer te repêcher au sommet des arbres ! »

Lala se mit à marcher le long de la rive du torrent, les yeux fixés sur l'eau tumultueuse, tout en tenant d'interminables discours faits de mots inintelligibles. Meris poursuivait sa propre conversation, intercalant parfois un mot au milieu des rares silences de sa petite compagne. Tout à coup, l'enfant poussa un cri de triomphe en désignant du doigt quelque chose dans l'eau. Meris regarda dans la direction indiquée.

« Oh ! » s'écria-t-elle avec indignation, « les mauvais garnements ! Ils sont venus jeter des ordures dans notre torrent simplement parce qu'ils sont furieux contre Mark ! Des boîtes de conserve... »

Lala la tirait par la main pour l'entraîner vers le torrent.

« Attends une minute, Lala, » dit-elle en riant. « Tu vas nous faire tomber dans l'eau, toutes les deux ! »

Elle poussa soudain un cri étouffé et tint plus serrée encore la main de Lala. Celle-ci était debout dans l'eau dont l'écume blanche venait frapper ses petits souliers. Elle cherchait à entraîner Meris à sa suite vers l'autre rive du torrent, à l'endroit où brillait un objet métallique.

« Non, ma chérie, » dit la jeune femme d'un ton ferme en la tirant vers la rive, « nous allons utiliser le pont. » Ce qu'elles firent tandis que Lala, impatientée par ce retard, s'efforçait de dégager sa main de celle de Meris pour pouvoir courir vers l'objet

qui l'attirait. Mais la jeune femme tenait bon. « Pas sans moi ! » déclara-t-elle d'un ton catégorique.

Lorsqu'elles arrivèrent à l'endroit où se trouvait l'objet métallique, Meris installa solidement Lala sur un gros galet gris, un peu à l'écart de la rive. « *Reste* là ! » lui ordonna-t-elle, en retournant au torrent. Avant d'entrer dans l'eau avec ses chaussures à semelles de caoutchouc, elle tourna la tête pour regarder la petite fille. Celle-ci était debout sur le galet, s'apprêtant apparemment à la suivre. Meris secoua la tête en répétant : « *Reste* là ! »

Les sourcils de Lala se froncèrent, mais elle se rassit en marmonnant d'un ton malheureux : « *Reste* là ! »

Meris, les pieds engourdis par l'eau glacée du torrent, tirait de toutes ses forces sur le métal. « Ce doit être un vieux bidon, » se dit-elle tout en cherchant à amener l'objet jusqu'à la rive. « Mais quand peuvent-ils bien l'avoir jeté là ? Nous sommes restés à la maison... »

Le courant entraînait l'objet, qui roulait de côté et d'autre et faillit s'échapper des mains de Meris. Mais celle-ci tenait bon. Elle se cassa un ongle, mais, en tournant le dos au torrent, elle parvint à résister au courant et à attirer l'objet en eau peu profonde. Elle le retourna pour faire tomber l'eau qui l'emplissait, par une fente ménagée sur le côté.

« Un bidon ? » se demanda-t-elle de nouveau, à voix haute. « Ça n'y ressemble guère, pourtant... »

— « Reste là ? » criait Lala d'un ton excité, en sautant à pieds joints sur le galet. « Reste là ? »

— « Viens ici, » dit Meris en riant et en lui tendant une main tachée de boue. La petite fille vint... mais Meris, chancelant sous son poids, faillit la lâcher, car l'enfant, sans prendre la peine de glisser le long du galet pour courir jusqu'à elle, s'était élancée comme une petite fusée et avait parcouru dans l'air la distance qui la séparait de la jeune femme !

Elle se dégagea en gigotant des bras de Meris, stupéfaite, et plongeant, la tête la première, dans la capsule de métal, y fouilla un instant et en ressortit bientôt en criant d'un ton triomphant : « Deeko ! Deeko ! » Ce disant, elle brandissait son trésor pour le montrer à Meris. C'était une poupée — une poupée trempée, tachée de boue, toute cabossée, mais une poupée cependant — portant une réplique en miniature du vêtement de Lala qui était resté dans la cabane. Lala tirait sur ce vêtement trempé et poussait de petits cris de détresse en essuyant la boue qui couvrait le

minuscule visage. Elle tendit la poupée à Meris en murmurant, d'une voix implorante, des mots inintelligibles. La jeune femme s'accroupit à côté d'elle et toutes deux déshabillèrent Deeko, puis lavèrent la poupée et ses vêtements dans le torrent ; après quoi, elles étendirent les vêtements sur le galet pour les faire sécher au soleil. Lala, après avoir donné à Deeko deux ou trois baisers mouillés, la posa à son tour sur le galet.

Juste avant le repas, Mark vint voir l'objet métallique qui était resté au bord du torrent. Il était stupéfait de tout ce que Meris lui avait raconté de Lala, et n'en aurait pas cru le quart si la petite fille n'avait répété les mêmes gestes devant lui.

En voyant le cylindre fendu sur le côté, il s'arrêta court et le regarda fixement pendant un moment, en secouant la tête d'un air étonné. Puis il le retourna, l'examina sur toutes les coutures, le soupesa, et fit plier le métal sous ses doigts à l'endroit où il était fendu. Enfin, il l'appuya contre le gros galet et dit, en regardant d'un air pensif un petit tas d'aiguilles de pins sèches sur le sol :

— « Vivons dangereusement et soutenons que cet engin nous donne la réponse à cette question : *comment* Lala est-elle arrivée dans nos parages hier soir ? Affirmons encore que ledit engin n'est pas d'origine terrestre. Concluons-en donc, d'une façon un peu folle peut-être, mais catégorique, qu'il s'agit d'une capsule spatiale et que Lala est un être extra-terrestre. »

— « Tu veux dire que Lala serait un petit homme vert, et ceci une soucoupe volante ? » s'exclama Meris.

— « Hum... oui, » répondit Mark. « La définition est inexacte, mais c'est bien l'idée générale. »

— « Mais, Mark, » protesta la jeune femme, « Lala n'est qu'un bébé ! Il est impossible qu'elle ait parcouru toute seule cette énorme distance... »

— « Et j'ajouterai qu'elle ne peut pas non plus avoir parcouru une telle distance dans ce véhicule, » interrompit Mark. « Premier point : je ne vois rien qui ressemble à un moteur, à un réservoir de combustible ou même à un volant. Deuxième point : il n'y a pas de provisions, que ce soit d'eau ou de nourriture, et pas davantage trace d'un approvisionnement en air. »

— « Alors ? » demanda Meris en retenant vivement Lala qui s'approchait de l'eau.

— « Je dirais — bien entendu, il s'agit là d'une simple supposition — que c'est une sorte de canot de sauvetage prévu en cas

de naufrage. J'ajouterai que quelque chose à dû arriver au véhicule, au cours de l'orage d'hier, et que Lala a été rejetée sur la rive. »

— « D'où viens-tu, mon joli bébé ? » chantonna Meris en s'adressant à la petite fille qui s'agitait. « Les cieux se sont ouverts et te voici ! »

— « Qui que soient ses parents, » dit Mark, « ils doivent être en train de la chercher. Cela signifie qu'ils sont aussi à notre recherche. » Regardant Meris avec un sourire il ajouta : « Quel effet cela fait-il, Mrs Edwards, d'être recherchée par des créatures de l'espace ? »

— « Ne devrions-nous pas nous mettre, nous aussi, à leur recherche ? » demanda la jeune femme. « Ne vaudrait-il pas mieux prévenir le shérif ? »

— « Je ne crois pas, » répondit Mark. « Attendons encore un jour ou deux. Ils la trouveront, j'en suis sûr. Quiconque a perdu une Lala ne peut manquer de passer le pays au peigne fin, pouce par pouce, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée. »

Saisissant la petite fille dans ses bras, il la fit sauter en l'air. Pendant les dix minutes qui suivirent, lui et Meris durent se livrer à une joyeuse poursuite pour tenter de faire descendre Lala du sommet des arbres..., la faire même descendre du ciel ! Enfin, l'enfant vint s'abattre en voltigeant dans les bras de Meris et lui tapota la joue en faisant, sur un ton intrigué, des remarques incompréhensibles.

— « Je suppose, » dit Mark avec un soupir de soulagement, « qu'elle se demande comment il se fait que nous ne soyons pas allés la poursuivre jusque là-haut !... Eh bien, petit canard sauvage, inutile de te moquer de nous parce que nous n'avons pas les pieds palmés ! »

Le soir, tout en berçant pour l'endormir l'enfant dont les yeux étaient lourds de sommeil, Meris prit dans ses mains l'un des petits pieds nus et se tourna vers Mark en disant à voix basse :

— « Sais-tu que ce que tu as dit au sujet de Lala m'a beaucoup frappée ? Tu disais que ce pied avait sans doute foulé le sol d'une autre planète ! Mais cela ne paraît pas possible... »

— « Eh bien, » répliqua Mark, qui repoussa sa chaise pour s'étirer en bâillant bruyamment, « envisage cette autre éventualité : si cette planète est très éloignée, ou si la vitesse du véhicule utilisé n'est pas très grande, il se peut que ce pied n'ait jamais

touché le sol d'aucune planète. Peut-être Lala est-elle née en route. »

— « Je ne crois pas, » protesta Meris. « Elle connait trop... trop de choses pour que ce soit possible. Elle a su regarder *dans* l'eau à la recherche de... de cet engin. Elle a su, aussi, laver sa poupée dans l'eau et étaler les vêtements au soleil pour les faire sécher. Si elle avait passé toute sa vie dans l'espace... »

— « Hum... » interrompit Mark en se frappant les lèvres du bout de son crayon, « tu as peut-être raison, bien que toutes ces connaissances que possède Lala puissent avoir été acquises d'une manière que nous ne soupçonnons pas. Mais je t'accorde aussi qu'il peut y avoir à tout cela une explication très prosaïque. »

Meris se réveilla de nouveau au milieu de la nuit, s'étira pour se mettre dans une position confortable et sourit. Que c'était merveilleux de pouvoir sourire en se réveillant dans l'obscurité, au lieu de se laisser glisser dans un insondable désespoir! Comme le souffle régulier de Mark et le murmure indistinct de Lala qui s'agitait sur son petit lit de camp lui semblaient doux à entendre ! Et combien la lueur du feu éclairant faiblement le plafond et les murs était agréable à regarder ! La jeune femme bâilla, s'étira de nouveau, puis s'interrompit net, se demandant ce qui avait bien pu la réveiller.

Un coup discret fut frappé à la porte, suivi du bruit d'une poignée qu'on essayait de tourner. Meris entendit un souffle un peu rauque, puis ces mots prononcés d'une voix contenue : « Mr Edwards ? Etes-vous là ? »

La main de Meris pressa l'épaule de Mark. Celui-ci s'agita dans son sommeil, puis, comme les doigts serraient plus fort, il se réveilla et écouta à son tour.

« Mr Edwards ! » reprit la voix.

— « C'est quelqu'un qui vient chercher Lala ! » s'écria Meris en se précipitant vers l'enfant endormie.

— « Non, » répondit Mark, « c'est Tad Winstel. » Il éleva un peu la voix pour ajouter : « Une minute, Tad ! » Il y eut un cri étouffé, près de la porte, puis le silence se fit. Pieds nus, Mark se dirigea vers la porte, leva le loquet et l'ouvrit d'un mouvement brusque en disant : « Entre mon garçon, et referme vite : il fait froid dehors ! » Tout frissonnant, il alla chercher sa veste et ses chaussures.

Tad se glissa dans la pièce et resta appuyé à la porte, l'air embarrassé, les bras convulsivement serrés contre sa poitrine. Mark ouvrit le poêle pour mettre sur le feu une grosse bûche de chêne.

« Qu'est-ce qui t'amène ici à pareille heure ? » demanda-t-il d'un ton calme.

— « Ce... ce n'est pas vous, alors, » répondit le jeune garçon qui tremblait des pieds à la tête. « Il y a eu du grabuge, Mr Edwards ! Vous m'aviez bien dit que ça m'attirerait des ennuis de frayer avec cette bande. Maintenant, je vois bien que vous aviez raison... Est-ce qu'on va me pendre, simplement pour avoir été là avec eux ? » acheva-t-il d'une voix remplie de terreur.

— « Viens d'abord te réchauffer, » répliqua Mark. « Et dis-moi... pour avoir été où ? »

— « Dans la voiture quand elle a tué ce type. »

— « Tué ! » s'écria Mark en laissant retomber le couvercle du poêle. « Que s'est-il passé ? »

— « Nous étions dans la Porsche de Rick, » reprit le jeune garçon, « nous faisions un tour et nous avons voulu voir à quelle vitesse la voiture pourrait rouler sur une route sinueuse comme celle de Sheep Bluff. » Il avala sa salive et poursuivit : « Les autres m'ont traité de froussard et de lâche. Et c'est vrai que j'avais la frousse : depuis que j'ai vu Mr Stegemeir étendu par terre, l'année dernière, quand sa voiture s'est renversée près de l'étang, je... je ne peux pas m'empêcher d'y penser... » Sa voix se brisa. Il eut un hoquet et reprit : « Ils ont tellement fait la foire qu'à la fin ils étaient très excités. Alors, ils ont décidé de venir par ici pour... » Détournant son regard de celui de Mark, il agita nerveusement ses pieds sur le sol et acheva d'un ton d'excuse : « Ils voulaient trouver un moyen de se venger de vous encore une fois. »

Puis, comme si cet aveu avait déclenché en lui un ressort, il poursuivit d'un seul trait, sur un ton saccadé : « Et, tout à coup, cet homme a surgi... de nulle part... au beau milieu de la route ! La voiture l'a heurté et l'a projeté sur le bas-côté ! Les autres ne voulaient même pas s'arrêter, mais j'ai empoigné le volant et je les y ai obligés. Je les ai forcés à reculer et je suis descendu de la voiture pour me mettre à la recherche du type. Je l'ai trouvé étendu dans les buissons, couvert de sang. Pendant que j'étais en train de me demander d'où il saignait, les autres ont... ont démarré, me laissant seul avec lui ! » D'un ton choqué, il acheva :

« Ça leur était complètement égal de savoir ce que deviendrait ce pauvre type ! Ils sont partis en le laissant par terre — et moi avec lui, sans même une torche pour m'éclairer ! »

Pendant qu'il parlait, Mark s'était habillé rapidement. « Peut-être n'est-il pas mort, » dit-il en prenant sa casquette. « Où cela s'est-il passé ? »

— « De l'autre côté du torrent, » répondit Tad, « près du pont, à gauche. Croyez-vous qu'il puisse... ? »

— « Nous verrons cela, » riposta Mark. « Meris, donne-moi une des couvertures kaki et enlève Lala du lit de camp : nous allons nous en servir comme brancard. Ravive le feu et va me chercher la trousse à pharmacie. » Il alla décrocher une lanterne dans la resserre, puis lui et Tad prirent le lit de camp, chacun par une extrémité, et sortirent dans la nuit froide.

Lala s'agita un peu, puis, se pelotonnant dans le creux bien chaud que Mark avait laissé dans le lit, elle se rendormit tandis que Meris s'affairait à préparer tout ce qu'il fallait pour le retour de son mari.

Dès qu'elle entendit un bruit de pas dans la cour, la jeune femme se précipita vers la porte et l'ouvrit toute grande pour laisser passer le brancard porté par les deux hommes. « Est-ce qu'il est ?... » commença-t-elle.

— « Je ne crois pas, » grommela Mark en déposant son fardeau à terre. « Sa blessure à la tête continue à saigner et je ne pense pas que les morts saignent — pas si longtemps, en tout cas. Va chercher de la gaze, Meris, et appuie-la sur la blessure. Et toi, Tad, enlève-lui ses bottes pendant que je m'occupe de sa chemise... »

Il s'interrompit brusquement et Meris, occupée à appliquer un tampon de gaz sur la plaie, leva les yeux vers lui. Mark regardait la chemise avec stupéfaction. Son regard rencontra celui de Meris et, sans rien dire, il passa les doigts sur le devant de la chemise. Il n'y avait pas de boutons... Meris allait ouvrir la bouche, mais son mari lui fit signe de se taire et, avec précaution, enleva la chemise — découvrant la poitrine de l'homme qui, à présent, se soulevait d'un mouvement régulier.

La tête du blessé roula sur l'oreiller et la main de Meris la suivit dans son mouvement pour maintenir le pansement en place. Mais les yeux de la jeune femme restaient fixés sur Lala, toujours pelotonnée dans le grand lit, le visage enfoui dans l'oreiller de Mark pour fuir la lumière.

Tout en s'évertuant à retirer les bottes du blessé, Tad reprit : « Je croyais que c'était vous, Mr Edwards, et j'ai failli m'évanouir quand vous m'avez répondu, tout à l'heure. Qui d'autre cela pouvait-il être ? Il n'y a que vous qui habitiez de ce côté, et je ne voyais pas le visage de l'homme. Je savais seulement qu'il saignait beaucoup parce que mes mains... » Il s'interrompit, ayant enfin réussi à enlever une des bottes, qui tomba à terre avec un bruit sourd. « Et la voiture l'a heurté si fort et projeté si loin ! » poursuivit-il. « Et dire que je croyais que c'était vous... ! » Il frissonna et se mit en devoir de retirer l'autre botte. « Mais c'est fini, Mr Edwards. Je suis guéri, je vous le jure. Seulement, ne le laissez pas mourir ! Je vous en supplie, ne le laissez pas mourir ! » acheva-t-il en sanglotant sans vergogne.

— « Je ne suis pas médecin, » répondit Mark, « mais je n'ai pas l'impression qu'il soit grièvement blessé. Il est couvert d'écorchures, mais seule la blessure à la tête paraît un peu sérieuse. »

— « Il ne saigne presque plus, » dit Meris, « et il commence à battre des paupières. »

Pendant qu'elle parlait, le blessé ouvrit de grands yeux étonnés et se mit à remuer la tête en tous sens sur l'oreiller. « Tout va bien, » lui dit Mark en se penchant vers lui pour tenter d'attirer son regard. « Tout va bien. Ce n'est qu'une égratignure... »

La tête de l'homme s'immobilisa. Il marmonna quelques mots et ses yeux se fermèrent avant qu'il eût fini de parler.

— « Qu'est-ce qu'il a dit ? » demanda Tad. « Qu'est-ce qu'il a dit ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Mark. « Et le voilà de nouveau inconscient ; mais cette fois il dort, j'espère. Je suis à peu près certain qu'il n'est pas en train de mourir. »

Plus tard, après s'être assuré que l'homme dormait paisiblement dans le pyjama chaud que Tad et lui avaient réussi à lui faire enfiler, Mark mit des vêtements propres et donna au jeune garçon une chemise de flanelle pour remplacer la sienne qui était tachée de sang.

— « Nous irons chez le shérif après être passés chercher le médecin, » lui dit-il. « Il faut s'occuper de ces garnements avant qu'ils aient tué quelqu'un d'autre — ou eux-mêmes ! Et, que cela te plaise ou non, il va falloir que tu nous aides, Tad : tu es le seul témoin. »

— « Mais, si je fais ça, je vais m'attirer des ennuis... » protesta le jeune garçon.

— « Ecoute, » reprit Mark d'un ton patient, « quand on marche dans la boue, on salit ses souliers. Et, en te laissant entraîner par cette bande, tu savais bien où tu mettais les pieds ! Sans doute te disais-tu que ça n'avait pas d'importance et que les taches de boue s'enlèvent facilement. C'est peut-être vrai pour la boue, mais, pour le sang, c'est autre chose... »

— « Mais Rick ne relève plus des tribunaux pour enfants... » commença Tad. Il s'interrompit en voyant le visage sévère de Mark.

— « Ainsi, c'est là-dessus qu'ils ont tablé ! » s'écria celui-ci. « Maintenant il est légalement responsable de ses actes. Sale blague ! »

Lorsque Mark et le jeune garçon furent sortis, Meris alla jeter un dernier coup d'œil sur l'homme endormi. Puis elle se glissa dans le lit et, repoussant doucement Lala pour se faire de la place, elle se blottit en frissonnant sous les couvertures. Elle sourit en sentant la douce chaleur qui se dégageait du corps de l'enfant et bénit tout bas ce petit radiateur improvisé. Ses yeux gonflés de sommeil se fermaient malgré elle, mais son esprit continuait à battre la campagne. Et si Mark avait raison ! Si Lala avait bien été amenée par un vaisseau spatial ! Si cet homme qui dormait, couché sur leur lit de camp, sous leurs propres couvertures, pansé par leurs soins, était réellement un homme de l'espace ! Ne serait-ce pas là une chose extraordinaire ? « Mais, » se dit Meris en soupirant, « les hommes de l'espace ne sont-ils pas des monstres aux yeux à fleur de tête, à la bouche écumante ? » Elle sourit aussitôt de sa propre naïveté. N'étaient-ce pas plutôt ses yeux à elle qui lui étaient sortis de la tête au spectacle de cette chemise qui se boutonnait sans boutonnage ? D'où qu'ils viennent, les gens restent toujours des gens !

Le docteur Hilf — homme de haute taille, à la voix forte et au sourire jovial — arriva avant que la jeune femme se fût rendormie. Il examina à fond l'homme qui se laissait faire sans rien dire, pansa de nouveau la blessure de la tête et les plus grosses écorchures, avala d'un trait le café que lui offrait Meris et dit à celle-ci : « On ne croirait jamais qu'il a été heurté par une voiture ! Donnez-lui de l'aspirine si sa tête lui fait mal. Inutile de mettre

des points de suture : les plaies se refermeront toutes seules ! »

Sa voix tonitruante réveilla Lala, qui se redressa dans le lit et le regarda sans mot dire, en clignant des yeux. Après avoir jeté à Meris un coup d'œil professionnel, le médecin reprit : « Vous semblez aller vous-même beaucoup mieux, petite madame ! C'est une excellente idée d'avoir pris cette enfant avec vous. Qui est-elle ? Votre nièce ? » Sans attendre de réponse à cette question, il poursuivit : « Parfait ! Elle va occuper la place jusqu'à ce que vous ayez un autre bébé à vous ! » Devant l'expression chagrine qui se peignit sur le visage de la jeune femme, son regard s'adoucit — mais non le ton de sa voix. « Car vous en aurez d'autres, » affirma-t-il. « Il faut que des êtres comme vous et Mark fassiez souche : vous êtes le levain qui fait la bonne pâte ! » Il prit sa trousse, ouvrit la porte toute grande et, sur le seuil, se retourna pour ajouter : « Mark m'a dit que le blessé était un étranger et qu'il ne parlait pas anglais. Mais il comprend, en tout cas. Faites-moi connaître son nom quand vous l'aurez appris : simple curiosité de ma part. Mark ne va pas tarder à revenir : il attend que le shérif ait convoqué le juge au tribunal pour enfants. » La porte de la maison, puis la portière de la voiture claquèrent derrière lui. Meris entendit le bruit d'une auto qui s'éloignait en trombe. D'un geste machinal, elle se lissa les cheveux comme elle le faisait toujours après une conversation avec le docteur Hilf.

D'une démarche lasse, elle retourna vers son lit, mais s'arrêta, bouche bée : Lala planait dans l'air au-dessus de l'étranger, comme un ange vêtu de flanelle au-dessus d'un gisant. Elle le regardait en battant l'air de ses petits pieds nus, en murmurant : « Muhlala ! »

Comme aucun signe de vie ne venait du lit de camp, elle répéta plus fort : « Muhlala ! » puis, une troisième fois : « Muhlala ! » et se laissa tomber en gémissant sur la poitrine de l'homme qui s'éveillait.

— « Eh bien, » dit Meris à voix haute, en s'appuyant au bord du lit pour conserver son équilibre, « je pense qu'il n'y a aucun doute... » Elle assista — non sans une certaine envie — à la joyeuse réunion de l'homme et de la petite fille et écouta avec curiosité leur conversation formée de mots étranges et qui se déroulait en un flot ininterrompu. Puis, en souriant, elle tendit à l'homme un mouchoir pour essuyer son visage sur lequel les baisers très humides de Lala avaient laissé leur trace. L'étranger

était maintenant assis sur le lit, tenant la petite fille serrée contre son cœur. Celle-ci regarda Meris, puis frappa doucement la poitrine de l'homme en disant d'un ton joyeux : « Muhlala ! Muhlala ! » et elle se blottit davantage encore contre lui.

La jeune femme se mit à rire : « Ce n'est pas étonnant que tu aies trouvé bizarre de m'entendre t'appeler Muhlala ! » dit-elle. « Je me demande ce que cela veut dire. »

— « Cela signifie papa, » répondit l'homme. « Elle est très fière que vous l'ayez appelée papa ! »

— « Vous parlez donc notre langue, » s'écria la jeune femme, surprise.

— « Un peu, » répliqua-t-il, « quand on l'emploie pour s'adresser à moi. Permettez-moi de me présenter, » ajouta-t-il. « Je m'appelle Johannan. »

Il se laissa aller contre son oreiller et dit quelques mots à Lala dans sa langue à lui. La petite fille protesta, mais n'en quitta pas moins ses bras pour voltiger vers le lit, non sans lui avoir planté sur l'oreille un dernier baiser retentissant. L'homme s'essuya de nouveau la figure et porta les mains à sa tête.

— « Je vais chercher de l'aspirine, » dit Meris. Elle alla prendre dans l'armoire à pharmacie deux comprimés qu'elle mit dans la main de l'homme et lui plaça dans l'autre un verre d'eau. Il regarda tour à tour ses deux mains d'un air complètement ahuri.

— « Oh ! mon Dieu, » dit Meris. « Bah ! après tout, ça ne me fera pas de mal non plus !... » Elle prit un autre comprimé et un verre d'eau et montra à l'étranger l'usage qu'il fallait en faire. Il sourit et avala les deux comprimés d'un seul coup. Puis il se laissa glisser sur le côté et dormait profondément avant que Meris eût eu le temps de poser le verre dans l'évier.

— « Ça par exemple ! » dit la jeune femme en posant Lala par terre pour refaire le lit, « un adulte qui ne sait pas à quoi sert l'aspirine !... Et maintenant, petit papa-fille, » ajouta-t-elle en recouchant l'enfant, « si nous goûtions un peu à ce sommeil instantané ? »

Le lendemain après-midi, Meris et Lala allèrent s'installer au soleil dans une clairière située au bord du torrent, avec Johannan. Tandis que l'homme somnolait et que la petite fille jouait à appliquer du sparadrap sur le visage de sa poupée et à le retirer aussitôt, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de colle dessus, la jeune

femme les observait avec cette mélancolie qui précède une séparation que l'on ne souhaitait pas. Le soir commença à tomber sans même qu'elle s'en rendît compte. Mark sortit de la cabane en s'étirant, las d'être resté trop longtemps assis à son bureau, et se dirigea vers le bord du torrent, précédé de sa grande ombre qui se dessinait sur le sol.

— « J'ai presque terminé, » dit-il à Meris en se laissant tomber à terre à côté d'elle. « A moins d'une calamité, je pourrai envoyer mon travail à la fin de la semaine. »

— « Que je suis contente ! » s'écria la jeune femme. « Je craignais que, par ma faute... »

— « Tout cela est oublié maintenant, » interrompit Mark. « Il ne t'en sera pas tenu rigueur ! »

Johannan, qui s'était redressé à l'approche de Mark, sourit à celui-ci et lui dit, en choisissant soigneusement ses mots : « Je suis heureux que ma fille et moi ne vous ayons pas trop dérangé dans votre travail. Je serais désolé si notre venue vous avait causé des difficultés. »

— « Votre maîtrise de notre langue est vraiment étonnante, » répondit Mark, en sentant s'éveiller son intérêt envers l'étranger.

— « Nous avons le don des langues, » répliqua Johannan avec un sourire.

— « Pouvez-vous nous expliquer comment vous avez perdu Lala ? » demanda Meris, étonnée elle-même de la brusquerie de sa question.

Le visage de Johannan se rembrunit. « Ce n'est pas une petite affaire, » répondit-il, « que de perdre un enfant pendant un orage, au-dessus d'un continent... » Il caressa du doigt la joue de Lala, qui s'évertuait patiemment à faire adhérer le sparadrap sur la tête de Deeko, et reprit avec un sourire un peu triste : « C'est en partie sa faute. Si elle n'était pas aussi précoce... Voyez-vous, nous ne pénétrons pas dans l'atmosphère avec nos grands vaisseaux — ce serait trop compliqué ; cela donnerait lieu à trop de malentendus et nécessiterait trop d'explications... sans parler du danger que représenterait pour nous la défense antiaérienne. C'est pourquoi nous utilisons nos canots de sauvetage pour atterrir. »

— « Nous ? » murmura Meris d'un ton interrogateur.

— « Notre Peuple, » expliqua simplement Johannan. « Bien entendu, il n'existe pas de Gare dans le Ciel, et nous circulons le moins possible. Si nous sommes revenus, ma fille et moi, c'est

parce que la maman de Lala a été Appelée, et j'ai jugé préférable de ramener la petite sur la Terre, auprès de ses grands-parents. »

— « Vous dites que sa maman a été appelée ? » dit Mark d'un ton surpris.

— « Elle a été Appelée en la Présence, » répondit Johannan. « Les années que nous avons passées ensemble ont été trop brèves... » Il pinça les lèvres comme pour contenir son chagrin et reprit : « Nous utilisons donc nos canots de sauvetage. Sans moteurs. En général, seuls des adultes sont capables de diriger ces canots de sauvetage à travers l'atmosphère pour les faire atterrir dans le Canyon. Mais, bien que très jeune encore, Lala possède déjà beaucoup de Dons et de Moyens de Persuasion. Elle a réussi à prendre les commandes du canot pendant que nous descendions. Je l'ai suivie à travers l'orage... » Son récit s'acheva dans un grand geste et un sourire.

— « Mais quelle était votre destination ? » insista Mark.

— « La Terre, » répliqua Johannan. « Un Groupe appartenant à notre Peuple y vit — plusieurs Groupes même, paraît-il. Nous savons qu'ils sont établis ici depuis la fin du siècle dernier. Ma femme a vécu sur la Terre. Elle est revenue dans la Nouvelle Patrie à bord du vaisseau que nous avons envoyé pour ramener les réfugiés, et c'est dans la Nouvelle Patrie qu'elle et moi nous sommes rencontrés. Je ne connais pas bien la Terre, et c'est pourquoi, alors que, d'en haut, j'aurais pu facilement repérer le Canyon, je ne sais dans quelle direction le chercher à terre. »

— « Il s'imagine avoir tout expliqué, tu sais ! » chuchota Meris à l'oreille de son mari.

— « Et c'est peut-être vrai, » répondit Mark en riant. « Mais sans doute nous faudra-t-il encore des années pour comprendre... »

— « Avez-vous d'autres questions à poser, Mrs Edwards ? » demanda Johannan.

— « Oui, » dit la jeune femme en posant doucement sa main sur l'épaule de Lala. « Quand partez-vous, Johannan ? »

— « Il faut que je retrouve le Groupe, » répondit ce dernier, « de sorte que, si Lala pouvait rester... » Comme le visage de Meris trahissait son anxiété, il reprit, en insistant sur les mots : « ... Si elle pouvait rester pendant *quelque temps*, cela me rendrait service. »

— « Naturellement, » dit Meris d'une voix brisée, « elle ne nous appartient pas... »

— « Ces jeunes garçons... » reprit Johannan pour détourner la

conversation, « je veux parler de ceux qui étaient dans la voiture. Il y avait chez eux quelque chose d'un peu malsain. C'est par accident qu'ils m'ont heurté, naturellement : je n'ai pas réussi à léviter à temps pour m'écarter de leur chemin... Mais... ils ne se sont guère occupés de moi... »

— « Nous, nous allons nous occuper d'eux, » riposta Mark d'un ton sévère. « L'audience se tiendra vendredi prochain. »

— « Il y en a un cependant, » poursuivit lentement Johannan, « qui a éprouvé de la peine et montré de la compassion... »

— « C'est Tad, » interrompit Meris. « Il ne fait pas vraiment partie de cette bande. »

— « Mais il s'est joint aux autres... »

— « Oui, » dit Mark, « il leur a donné son consentement tacite. »

La route étroite et bordée de pins se déroulait devant la voiture et la lumière du soleil dessinait sur la carrosserie des rayures dorées. Lala sautait sur les genoux de Meris, en faisant des remarques excitées et inintelligibles sur ce moyen de transport, nouveau pour elle, et sur le paysage qu'elle découvrait à travers la vitre. Assis sur le siège arrière, Johannan était absorbé dans ses pensées. Le but du voyage était triple : assister à l'audience au cours de laquelle devaient être jugés les jeunes garçons responsables de l'accident — se procurer les indications qui devaient permettre à Johannan de se mettre à la recherche du Groupe — et célébrer par une petite fête en ville l'achèvement de l'ouvrage de Mark.

Ce dernier avait laissé les feuillets dactylographiés sur son bureau en attendant le moment triomphal où il les enverrait, soigneusement empaquetés, à leur destinataire, et pourrait enfin disposer de son temps comme bon lui semblerait, pour la première fois depuis des années.

Quand Johannan lui avait demandé en quoi consistait le travail de Mark, Meris avait répondu :

— « Il écrit un ouvrage de référence concernant une de ces nouvelles branches de la science qui sont actuellement en voie de développement. Mais je ne pourrais pas vous dire exactement de quoi il s'agit. »

— « Je le lui ai pourtant expliqué une bonne douzaine de fois ! » s'était écrié Mark en riant, « mais j'ai l'impression qu'elle

ne tient pas à s'en souvenir ! C'est un manuel qui doit être utilisé par un certain nombre d'universités... S'il est prêt à temps pour la reprise des cours. S'il ne peut être utilisé à ce moment-là, on choisira un autre manuel et mon travail de tant d'années... » Il avait achevé sa phrase par un geste imité de ceux de Johannan.

— « C'est très compliqué... » avait dit Meris.

— « Oh ! oui, » avait approuvé Johannan. « La Terre en est à la phase des complications. »

— « A la phase des complications ? » avait répété la jeune femme d'un air étonné.

— « Parfaitement, » avait expliqué Johannan. « Vous voyez cet arbre là-bas ? Il serait simple de le considérer tout bonnement comme un arbre. Mais, si on se met à se poser des questions à son sujet — à analyser ses cellules, sa structure, ses feuilles, ses racines, son écorce, etc. — l'arbre devient une masse inextricable de complications. Et, en fin de compte, on est obligé de revenir à la désignation première : un arbre... Vous êtes actuellement dans la période des complications ! »

— « C'est vrai ! » s'était exclamé Mark en riant. « Vous avez tout à fait raison ! »

— « Souhaitons que le monde redevienne un jour plus simple et plus cohérent, » avait dit Meris. Et les deux hommes d'ajouter : « Amen ! »

Mais à présent les feuillets qui composaient ce manuel étaient empilés sur le bureau, dans la cabane, et Mark et ses compagnons s'apprêtaient à passer en ville une journée bien remplie.

Cette journée commença par une incartade de Lala qui, malgré les avertissements de son père, sortit de la voiture par la fenêtre, la tête la première, sans attendre que la portière fût ouverte. Un groupe de badauds — cinq très exactement — se précipita, s'attendant à voir le sang couler. Leur soulagement se nuança de colère devant le rire qui secouait les boucles brunes de Lala et faisait briller ses yeux noirs. Johannan fit vivement rentrer la petite fille dans la voiture et la réprimanda sévèrement dans sa langue, accompagnant cette admonestation de gestes qui faisaient clairement comprendre aux personnes présentes ce qui arriverait à Lala si elle s'avisait de désobéir encore.

L'audience fut une épreuve désagréable pour les nerfs de Meris. Rick comparut avec les mineurs et, pendant toute la durée

de l'interrogatoire, ne cessa de jeter sur Mark des regards haineux. Les parents des jeunes accusés formaient un groupe gêné et malheureux, chacun réagissant suivant son propre tempérament, tandis que les garçons, selon le cas, approuvaient ou contredisaient leurs déclarations. Meris avait hâte de se retrouver hors de cette pénible atmosphère.

Au beau milieu des délibérations, la porte s'ouvrit brusquement et Johannan, qui était sorti avec Lala aussitôt après avoir répondu à quelques questions, fit de grands gestes dans la direction de Mark et de Meris en leur criant, à travers la salle d'audience, des mots qu'ils ne comprirent pas. Tous deux se levèrent et sortirent précipitamment sous les yeux étonnés du juge et, dès que la porte se fut refermée derrière eux, regardèrent Johannan avec inquiétude. Comprenant ce que son attitude avait d'insolite, celui-ci s'excusa de son mieux et dit, en faisant passer d'une de ses épaules sur l'autre la petite fille qui se débattait :

— « Il m'est venu une idée... Le... le médecin qui a soigné ma tête... » Il s'interrompit, réfléchit un instant, puis reprit : « Les médecins ont tous des liens entre eux, n'est-ce pas ? »

— « Je pense que oui, » répondit Meris, en venant au secours de Lala dont la minuscule jupe était remontée jusque sous les bras. « Il existe un ordre des médecins. »

— « Je ne veux pas parler d'une chose aussi importante, » reprit Johannan. « Ce que je veux dire, c'est que le... le docteur Hilf doit connaître d'autres médecins de la région, n'est-il pas vrai ? »

— « Sans aucun doute, » répondit Mark. « Il est établi depuis très longtemps dans ce pays et en connaît tous les habitants à des lieues à la ronde — sans parler de bon nombre d'estivants. »

— « Eh bien, voilà, » poursuivit Johannan. « Il y a un médecin qui connaît mon Peuple. Du moins, il y en avait un, et il est sûrement encore en vie. Il connaît bien le Canyon et pourrait peut-être m'aider dans mes recherches. »

— « Habitait-il ici même ? » demanda Mark.

— « Je ne me souviens pas de l'endroit exact où il habitait, » répondit Johannan, « mais ce doit être dans un rayon de cent cinquante kilomètres au maximum. »

— « Cent cinquante kilomètres ne constituent pas une grande distance dans cette région, » admit Meris. « Bien souvent, un médecin est appelé à se déplacer aussi loin que cela, et même plus loin encore. »

— « Quel était le nom de votre docteur ? » demanda Mark en faisant un bond pour rattraper Lala, qui s'était élancée hors des bras de Meris à la poursuite d'un hélicoptère. Il saisit la petite fille par une cheville et l'attira à lui. Le visage sévère, Johannan la lui prit des mains.

— « Excusez-moi, » dit-il. Et, asseyant solidement Lala sur un de ses bras, il lui immobilisa le visage pour la regarder bien en face, en fronçant les sourcils. Le sourire espiègle de Lala s'éteignit et son visage se couvrit de tristesse, puis de larmes. Elle se jeta contre la poitrine de son père et le serra par le cou en gémissant avec un désespoir à fendre le cœur. Il lui adressa quelques mots tendres dans sa langue, puis dit en se tournant vers Mark et Meris :

— « Vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi il est nécessaire que Lala aille s'installer auprès de ses grands-parents ? Ce sont des Aînés, et ils sauront venir à bout d'une telle précocité. Dans son propre intérêt, il faut que la petite vive au milieu de ceux de notre Peuple. »

— « Allons, petit chérubin, » dit Mark pour faire diversion, en reprenant Lala des mains de son père, « une bonne glace devrait avoir raison de ce gros chagrin ! »

Tous quatre s'assirent autour d'une des tables de l'épicerie-buvette. Les adultes s'amusèrent un instant des réactions de la petite fille devant son cornet de glace, puis, la laissant tout occupée à sa dégustation, reprirent leur conversation.

— « Le seul nom que j'aie jamais entendu donner à ce médecin... » commença Johannan.

Il fut interrompu par le bruit d'une porte qui s'ouvrait avec violence. Les rayons de l'épicerie tremblèrent. Une boîte de conserves tomba du haut d'une pyramide et roula bruyamment à terre. « Ces crétins d'estivants ! » tonitrua le docteur Hilf en faisant son entrée dans la boutique, « pendant toute l'année leur seul exercice consiste à manier le couteau et la fourchette et, dès qu'ils sont en vacances, les voilà qui entreprennent d'escalader une montagne en une matinée ! »

Puis, apercevant le groupe assis à la table, il s'écria : « Eh bien, comment s'est passée cette audience ? » Et, d'un pas aussi rapide que le lui permettait sa forte corpulence, il se dirigea vers Johannan et ses compagnons. Ceux-ci échangèrent des regards surpris, puis Mark répondit : « Nous n'avons pas attendu le verdict. Je vais aller téléphoner, » ajouta-t-il en se levant.

— « Inutile, » clama le docteur Hilf, « voici Tad. »

Tandis que les quatre occupants de la table se poussaient pour faire place aux nouveaux arrivants, le jeune garçon expliqua :

— « Ils nous ont placés en liberté surveillée... Je n'en menais pas large quand le juge en a fini avec nous ! » avoua-t-il. « Pour moi, les bagnoles, c'est fini ! Je vais reprendre mon vélo jusqu'à ce que j'aie les moyens de m'offrir une voiture... Mais ce ne sera pas demain la veille ! » ajouta-t-il d'un ton lugubre en pensant aux interminables années qu'il lui faudrait attendre pour réaliser ce rêve.

— « Et Rick ? » demanda Mark.

— « On lui a retiré son permis de conduire, pour six mois en tout cas, » répondit Tad. Puis, regardant Mark d'un air gêné, il ajouta : « Oh ! Mr. Edwards, il est drôlement furieux après vous ! C'est à vous qu'il s'en prend de tout ce qui est arrivé... »

— « Il ferait mieux de s'en prendre à lui-même ! » interrompit Meris. « Ses parents et lui sont seuls à blâmer pour ses méfaits. Rick était déjà un voyou et un enfant gâté longtemps avant de venir s'installer dans le pays. »

— « Mark est probablement la première personne à lui avoir fait comprendre qu'il n'était qu'un sale gosse, » fit remarquer le docteur Hilf. « Il y a là de quoi justifier sa haine. »

— « Le vélo ou la marche... » marmonna Tad, poursuivant ses tristes pensées. « Eh bien, je marcherai : au diable les roues ! »

— « Puisque tu as maintenant renoncé au monde, à ses pompes et à ses Porsches, » dit Mark en souriant, « peut-être voudrais-tu t'intéresser aux voitures d'époque ? Elles sont redevenues très à la mode. »

— « Aux voitures d'époque ? » répéta Tad. « Je n'en ai jamais entendu parler. Qu'est-ce que c'est ? Des voitures d'importation ? »

Mark se mit à rire et, allant prendre une revue sur une étagère, il l'ouvrit devant le jeune garçon en disant : « Tiens, lis : cela te distraira de tes pensées moroses ! »

— « Docteur Hilf, » dit Johannan, « je me demandais si vous pourriez m'aider. »

— « Vous parlez notre langue ! » beugla le médecin. « Je vous croyais étranger ! Et vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui a besoin d'aide ! Qu'est devenue cette blessure à la tête ? Impossible qu'elle soit déjà cicatrisée ! »

— « Ce n'est pas une guérison médicale... » répondit évasivement Johannan. « Je cherche un médecin de mes amis, » reprit-il, « mais je ne sais ni son nom ni où il habite. »

— « Mais vous savez au moins dans quelle région du pays il vit ? » demanda le médecin avec un gros rire.

— « Pas exactement, » avoua Johannan, « mais je suis sûr que c'est par ici, et je pensais que vous pourriez le connaître. Il a rendu autrefois grand service à mon Peuple. »

— « Et votre peuple, » demanda le docteur Hilf, « quel est-il ? »

— « Excusez-moi, m'sieurs-dames, » dit Tad en déroulant ses longues jambes et en refermant la revue qu'il était en train de feuilleter, « mais je vois que mon paternel est prêt à partir. Je suis ligoté maintenant : faut que je le suive partout, comme un petit chien ! Merci pour tout... » ajouta-t-il. Et il s'éloigna en traînant les pieds d'un air abattu.

Le docteur Hilf attendait la réponse de Johannan, mais celui-ci semblait absorbé dans ses souvenirs et gardait le silence. « Je ne sais pas grand-chose, » dit-il enfin. « Je me rappelle seulement que ce médecin a soigné un petit garçon atteint d'une fracture du crâne. Il l'a opéré sur place, dans une région déserte, à l'aide des instruments qu'il avait sous la main. » Pendant qu'il parlait, les yeux du docteur Hilf se fixèrent sur lui, pour se détourner aussitôt. « Mais, » reprit Johannan, « cela se passait très loin de l'endroit où le médecin a trouvé l'un des Nôtres qui faisait de la musique et qui perdait un peu la tête parce qu'il ignorait qui il était. »

Le docteur Hilf pensait qu'il allait poursuivre son récit, mais, voyant qu'il n'en était rien, il pinça les lèvres et ne dit rien non plus, se contentant de pousser de temps en temps des grognements indistincts.

« Comme vous le voyez, je ne possède pas beaucoup de renseignements, » reprit enfin Johannan. « Mais y a-t-il par ici beaucoup de médecins qui vivent dans une région sauvage ? »

— « Aucun, » répondit le docteur Hilf de sa voix de stentor. « C'est moi qui en suis le moins éloigné. Dans cette région-là, un malade n'a le choix qu'entre trois solutions : mourir, se rétablir tout seul, ou faire appel à moi. Le médecin dont vous parlez devait venir d'une ville des alentours. »

Ce fut un groupe bien triste qui se remit en route en direction du Canyon. L'humeur maussade des adultes gagna jusqu'à Lala, qui resta immobile et silencieuse sur les genoux de Meris, bercée par le roulement de la voiture.

Tout à coup, Johannan se pencha en avant et mit une main sur l'épaule de Mark en demandant : « Voudriez-vous vous arrê-

ter, s'il vous plaît ? » Mark dirigea la voiture vers le bas-côté de la route et la rangea entre un grand chêne et un bouquet de pins. « Laissez-moi prendre Lala, » poursuivit Johannan. Sans l'assistance de personne, la petite fille lévita vers l'arrière de la voiture. Son père la saisit dans ses bras, la fit asseoir sur ses genoux et reprit : « Notre Peuple possède une mémoire de race extrêmement développée. Ainsi, pour ma part, j'ai accès à toutes les connaissances que chacun d'entre Nous a acquises depuis le Radieux Commencement, et, dans une moindre mesure, je suis au courant de tous les événements survenus depuis cette époque. Naturellement, à moins d'avoir étudié la technique de l'évocation, il est difficile de s'imprégner des connaissances du passé ; mais elles sont là, à notre portée. Je vais voir si Lala peut évoquer ce passé pour moi. Comme vous le savez, elle est très précoce et peut-être ses Dons incluent-ils aussi celui du souvenir. » Regardant l'enfant pelotonnée sur ses genoux, il sourit et ajouta : « Mais ne vous attendez pas à assister à un spectacle intéressant ! Aucun globe lumineux ne va s'éclairer, et je crains même que notre entretien ne vous paraisse assez fastidieux — d'autant plus qu'il se déroulera sans l'aide d'aucun mot. Malgré ses nombreux Dons, Lala ne possède encore qu'un vocabulaire parlé très limité... Nous pouvons poursuivre notre route si vous le désirez, » ajouta-t-il. Et il se cala confortablement sur son siège, tenant toujours Lala dans ses bras. Le père et la fille restèrent complètement immobiles, en apparence endormis.

Meris regarda Mark, Mark regarda Meris, et la jeune femme sentit une violente envie de rire lui monter à la gorge. Pour la réprimer, elle demanda :

— « Et ton manuscrit ? »

— « Tout à l'heure, pendant que tu t'occupais de Lala, je me suis procuré de quoi l'envelopper, » répondit Mark en ramenant la voiture sur la route. « Dès que nous serons rentrés à la maison, je l'expédierai. Quel poids en moins ! » ajouta-t-il en poussant un soupir de soulagement. « Je remercie le Ciel que ce travail soit enfin terminé ! »

La voiture atteignait le haut de la côte quand Johannan s'agita légèrement et Lala fit entendre un petit gazouillement. Meris se tourna vers eux pour les regarder d'un air interrogateur.

— « Puis-je descendre ? » demanda Johannan. « Lala s'est rappelé suffisamment de choses pour que mes recherches ne soient pas trop longues, je l'espère. »

— « Je peux vous conduire plus loin si vous le désirez, » proposa Mark.

— « Je vous remercie, » répondit Johannan, « mais ce ne sera pas nécessaire. » Il ouvrit la portière, tint un moment Lala embrassée en lui disant quelques mots dans sa langue et descendit de voiture en ajoutant : « J'ai mes moyens de transport personnels... Je vous demanderai seulement de bien vouloir prendre soin de Lala jusqu'à mon retour. »

— « Vous pouvez compter sur nous ! » assura Meris en s'apprêtant à prendre la petite fille qui, d'un seul mouvement, quitta le siège arrière pour voler dans ses bras. « Que Dieu vous bénisse, » ajouta-t-elle, « et qu'Il vous ramène bientôt parmi nous ! »

— « Merci, » dit Johannan en se dirigeant vers les arbres qui bordaient la route. Mark et Meris virent le feuillage s'agiter, aperçurent une épaule, puis le bout d'un pied, et virent bientôt leur compagnon s'élever vers le ciel azuré, puis disparaître entre les plus hautes branches des arbres.

— « Sapristi ! » s'écria Meris en chancelant sous le brusque poids de Lala. « Mark, sommes-nous tous les deux victimes d'une hallucination, ou bien ce que je crois avoir vu s'est-il réellement passé ? »

— « Il est difficile de croire que nous ayons eu la même hallucination en même temps, » répondit Mark en remettant la voiture en marche. « Mieux vaut donc admettre que cela s'est réellement passé... »

Arrivés à la cabane, ils restèrent un moment sans bouger, dans la voiture dont Mark avait arrêté le moteur, goûtant le paisible silence des collines. Meris, envahie par la douce chaleur qui se dégageait du petit corps de Lala et sentant en elle le retour d'une joie qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps, frissonna légèrement au souvenir des pénibles heures qu'elle avait passées devant sa fenêtre, accablée de douleur et gémissant tout bas sans pouvoir verser une larme. Serrant la petite fille contre sa poitrine, elle dit, en riant, à son mari : « Peut-être devrions-nous acheter une laisse pour tenir cette jeune personne ! Je ne me sens guère capable de la suivre si elle décidait d'emprunter le même chemin que son père ! Qu'en penses-tu ? »

— « Allons d'abord dîner ! » répondit Mark, en s'apprêtant à

enlever le cadenas qui fermait la porte de la cabane. Mais il s'interrompit avec un sursaut et s'écria, en jetant par-dessus son épaule un coup d'œil à Meris : « Il est cassé... On l'a forcé pour l'ouvrir... » D'un brusque coup de pied il repoussa la porte et s'arrêta sur le sol, pétrifié. Meris s'approcha vivement pour regarder à son tour.

La neige était tombée dans la pièce : une sorte de neige sale et poisseuse, faite d'un mélange de petits bouts de papier, de farine, de sucre et de détergent. Il n'y avait pas un pouce du sol de la cabane qui ne fût recouvert de cette neige constituée par les feuillets, réduits en charpie et mêlés à divers ingrédients, du manuscrit de Mark ! Celui-ci se baissa lentement, comme un vieillard, pour ramasser une page restée entière. Un mélange de sirop d'érable et de détersif maculait le diagramme qu'il avait mis tant de soin à tracer... Il laissa retomber la page et s'avança, en pataugeant jusqu'à la cheville, dans l'incroyable amas de papier déchiqueté et poisseux. Meris eut peine à reconnaître le visage qu'il tourna vers elle.

— « C'est comme si j'avais perdu mon enfant une deuxième fois, » murmura-t-il, la gorge serrée. « Ce... » (de la main il désigna le gâchis qui l'entourait) « cet ouvrage représentait la somme de mes larmes, le but qu'il me fallait poursuivre pour ne pas sombrer dans le désespoir, mon travail de création pour faire échec à la mort... » Il laissa retomber une poignée de papier qu'il avait ramassée à terre et alla s'appuyer contre le mur, le visage enfoui dans son bras replié.

Au cours des heures qui suivirent, il demeura immobile et silencieux. Meris, pensant qu'il s'était assoupi, s'abstint de lui adresser la parole et s'employa à remettre de l'ordre dans la cabane en faisant le moins de bruit possible. Sous le buffet, elle découvrit un chapitre et demi du manuscrit qui, par miracle, n'avait pas été endommagé. Elle le mit soigneusement de côté et chercha parmi le monceau de papiers déchiquetés les pages qui auraient pu échapper à la destruction. Pendant qu'elle travaillait, Lala, assise sur une chaise et observant un silence qui ne lui était guère habituel, la regardait d'un air grave et solennel. Elle ne descendit qu'une seule fois de son siège pour aller porter secours à Deeko qu'elle avait aperçue, perchée sur un tas de sucre et de détergent mélangés, et qu'elle se mit en devoir de nettoyer en poussant de petits grognements malheureux.

Il était tard et il faisait froid quand Meris jeta le dernier mor-

ceau de papier déchiré dans la grande boîte en carton qui avait contenu de l'épicerie, et posa sur le bureau la dernière page récupérable. Elle regarda tristement la masse de papier qui emplissait la boîte et le maigre paquet de feuilles intactes posé sur le bureau et, frissonnant, se dirigea vers le poêle pour ranimer le feu presque éteint. Ses lèvres se pincèrent et la lueur des flammes qui montaient dans le poêle éclaira son visage empreint de tristesse, vieilli d'un seul coup. Elle secoua les cendres, remit une bûche sur le feu, et, après avoir donné son dîner à Lala, elle la mit au lit. Puis elle vint s'asseoir à côté de Mark toujours immobile et prostré, et lui posa doucement une main sur l'épaule en disant :

— « Le dîner est prêt, chéri. Et, ensuite, j'aurai besoin d'aide pour nettoyer le plancher, les murs, les meubles... » Elle ajouta, avec un petit bruit étouffé qui tenait à la fois du rire et du sanglot : « Il y a déjà du détergent partout : peut-être allons-nous monter dans les airs comme des bulles de savon ! »

Pendant un pénible moment, elle craignit que Mark ne réagît pas. « Il est tout à fait comme j'étais moi-même ! » se dit-elle douloureusement, « tout à fait comme moi ! » Mais Mark se redressa lentement, passa une main sur son visage dénué d'expression, lissa ses cheveux ébouriffés et se leva.

Quand ils eurent jeté le dernier seau d'eau savonneuse et mis à sécher la dernière serpillière, Meris essuya sur son tablier ses mains que l'eau avait rendues rugueuses, en disant : « Demain, nous nous attaquerons de nouveau à ce manuscrit. »

— « Non, » répondit Mark, « c'est fini ! Ces garnements ont déchiré aussi le double que j'avais gardé. Il me faudrait des semaines pour récrire cet ouvrage — à supposer que je puisse le faire — et je ne dispose plus de semaines : mon congé expire, et le manuscrit doit être remis dans cinq jours au plus tard. Il ne reste plus qu'à tirer un trait là-dessus et à essayer de ne plus y penser. »

Il alla se coucher en tournant la tête contre le mur. Malgré le brouillard qui lui obscurcissait la vue, Meris ramassa encore quelques pages chiffonnées qui étaient tombées sur les couvertures, les lissa avant de les poser sur le bureau avec les autres, et alla s'étendre à son tour.

Pendant les deux jours suivants, Mark se comporta comme un vieillard. Assis au soleil, le dos appuyé contre le mur de la cabane, les bras ballants, il demeurait immobile, fixant le sol d'un regard

vide. Quand Meris l'appelait pour les repas, il se dirigeait d'un pas lent vers la table, avalait sa nourriture à contrecœur et, le soir, se traînait vers son lit où il restait longtemps étendu, les yeux grands ouverts. Incapable d'entreprendre une tâche par lui-même, il s'interrompait brusquement au beau milieu de celles que Meris lui avait confiées dans l'espoir de le distraire, et semblait oublier d'un moment à l'autre ce qu'il était en train de faire.

Au début, Lala le suivait en bavardant dans son jargon avec sa volubilité coutumière, s'appuyant contre lui lorsqu'il restait assis, scrutant d'un regard inquiet son visage inexpressif. Puis elle cessa de lui parler et ne le suivit plus que des yeux. Le troisième jour, elle vint se jeter dans les bras de Meris et sanglota éperdument contre l'épaule de la jeune femme.

Mais bientôt, ses larmes s'arrêtèrent, brillèrent un instant sur ses joues, puis disparurent. Se libérant de l'étreinte de Meris, elle trottina vers la fenêtre, en approcha une chaise sur laquelle elle grimpa et appuya son front contre la vitre froide pour regarder dehors.

Tad arrivait à bicyclette, très excité, tout plein du sujet qui lui tenait depuis peu à cœur. « Il y en a des tas, par ici, de ces vieilles voitures ! » cria-t-il en agitant sous le nez de Mark une revue en lambeaux. « Et vous avez vu le prix qu'ils en demandent ! Je pourrais me payer le collège en revendant les pièces détachées que j'irais ramasser dans les décharges ! Et certaines de ces voitures d'époque, comme vous dites, continuent à rouler. Kiltie en a une, d'un modèle très ancien, qu'il astique toutes les semaines comme un soulier neuf. Et il y a derrière notre grange un vieil autocar de tourisme qui commence à tomber en ruine... »

Brusquement frappé par le silence de Mark, il s'interrompit net, puis demanda d'un air embarrassé : « Qu'est-ce qu'il y a ? Vous êtes fâché contre moi ? Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? »

— « Non, Tad, tu n'as rien fait de mal, » répondit Meris. Prenant le jeune garçon par le bras, elle l'emmena dehors sous prétexte de lui faire ramasser du bois pour le feu et le mit au courant des derniers événements. En revenant dans la pièce, Tad laissa tomber ses fagots dans le panier à bois et regarda Mark en répétant à plusieurs reprises, d'une voix lamentable :

— « Ben ça, alors, Mr Edwards !... Ben... ça alors !... » Puis il prit sa casquette et la revue qu'il avait posée sur la table, frotta

un moment ses pieds sur le parquet d'un air gêné, et, sur un « Alors, au revoir ! » et une petite grimace d'adieu à Meris, il sortit.

Lala continuait à regarder par la fenêtre. Elle n'avait ni bougé ni dit un seul mot pendant tout le temps où Tad était resté là. Ce silence effrayait Meris.

— « Mark ! » cria celle-ci en prenant doucement son mari par le bras, « regarde Lala ! Voilà près d'une heure qu'elle est comme ça. Elle n'écoute même pas ce que je lui dis... Mark !... »

L'attention de Mark revint lentement à la cabane et à Meris. « Dieu merci ! » s'écria la jeune femme. « Je commençais à me demander si c'était moi qui étais absente ! »

Au même moment, Lala sauta de sa chaise et se dirigea en trottinant vers la salle de bains. Elle portait une marque rouge sur le front, à l'endroit qu'elle avait tenu appuyé contre la vitre pendant si longtemps.

— « Enfin ! » dit Meris d'un ton satisfait, « on voit que l'heure du dîner approche : tout le monde revient ! » Et elle s'empressa d'aller préparer le repas. Lala, sur ses talons, s'affairait près d'elle, la gênant dans ses mouvements sous prétexte de l'aider.

— « Non, Lala ! » protesta la jeune femme. « Il faut seulement trois assiettes : je te l'ai déjà dit. Va remettre l'autre à sa place. » Lala prit l'assiette, attendit patiemment que Meris fût retournée à son fourneau, puis, soulevant de terre ses deux pieds en même temps, alla reposer l'assiette sur la table. Le bruit léger qu'elle fit attira l'attention de Meris qui s'écria, d'un ton mi-rieur mi-exaspéré : « Voyons, Lala ! Ecoute donc ce que je te dis !... C'est bon, » ajouta-t-elle, « si tu ne sais pas compter, tant pis ! Mettons que nous soyons quatre ! » Soudain, un coup frappé à la porte lui fit lâcher la fourchette qu'elle tenait à la main et arracha même Mark à ses sombres pensées. « C'est le convive affamé de la dernière heure ! » dit la jeune femme avec un rire nerveux, en ramassant la fourchette. « Bah ! le ragoût, ça s'allonge ! »

Elle se dirigea vers la porte, sentant monter en elle une crainte mêlée d'un incontrôlable désir de violence ; mais Lala l'avait devancée : voltigeant comme un oiseau, en poussant de petits piaillements excités, elle tournait déjà la poignée de la porte et s'efforçait d'enlever la chaîne de sûreté que Meris avait tenu à installer. La jeune femme vint à son aide, tira le loquet et ouvrit la porte.

Johannan le regard anxieux, se glissa à l'intérieur de la cabane

et prit dans ses bras sa petite fille, qui s'accrocha à son cou en poussant des cris de joie. Ayant réussi à la calmer en lui adressant quelques mots dans sa langue, il se tourna vers Meris en disant :

— « J'ai retrouvé mon Groupe, mais Lala m'a rappelé ici. Elle m'a fait savoir que Mark n'allait pas bien, qu'il s'était passé du vilain. »

— « C'est vrai, » répondit Meris en remuant le ragoût dans la casserole. « Les garnements sont venus chez nous pendant notre absence et ont déchiré en petits morceaux le manuscrit de Mark. Le malheureux est complètement prostré : ce sont des mois d'un travail pénible qui sont ainsi réduits à néant à cause de la méchanceté et de l'esprit vindicatif de ces voyous... » Evitant le regard inquisiteur de Johannan, elle continua à tourner son ragoût d'une main rageuse.

— « Mais, » dit Johannan, « puisque Mark a rédigé cet ouvrage, il l'a encore dans sa tête : il peut le refaire... »

— « C'est le temps qui me manque, » interrompit Mark d'une voix rauque. « Et puis, récrire tout cela d'après mes notes... » Il secoua la tête avec accablement et s'affaissa un peu plus sur son siège.

— « Pourtant... pourtant... ! » insista Johannan d'un air peu convaincu. Il écarta Lala — qui alla planer un moment dans l'air en fredonnant une chanson pour sa poupée, avant de redescendre lentement vers le sol — et reprit : « Tout cela est encore dans sa tête ! L'ouvrage a été écrit. Il forme un tout. Il reste simplement à le retranscrire sur le papier. Votre appareil à tracer les mots... »

— « Je ne me souviens pas de tout, » dit Mark. « Et, même si c'était le cas, comment remettre tout cela sur le papier ?... Venez voir mon *appareil à tracer les mots,* » ajouta-t-il avec un petit sourire. Meris et lui s'amusèrent de voir Johannan poser maladroitement les doigts sur les touches de la machine à écrire, en poussant de petits cris horrifiés pareils à ceux de Lala, et en répétant d'un ton malheureux : « Quelle lenteur ! Et que de complications ! »

Après quelques essais infructueux sur la machine, Johannan se tourna vers Mark en disant : « Si vous le voulez, mon Peuple peut vous aider à reproduire votre manuscrit. »

— « Non, » répondit Mark avec tristesse, « c'est fini. Je ne peux pas continuer à me torturer avec cela, » ajouta-t-il, le regard vide.

— « Cet ouvrage valait-il la peine d'être écrit ? » demanda Johannan.

— « C'était mon opinion, » répliqua Mark, « et celle d'autres personnes aussi. »

— « Présentait-il une utilité ? » insista Johannan.

— « Naturellement ! » répondit Mark d'un ton fâché. « Il traitait d'un sujet qui devait être traité. C'était un livre nouveau... le premier qui eût jamais été écrit sur ce sujet ! »

— « Alors, » reprit Johannan avec simplicité, « nous le referons. Avez-vous suffisamment de papier ? »

Mark se retourna, les yeux brillants. Meris vint vivement se placer entre lui et Johannan en disant : « Mark, souviens-t'en : cet été, je suis revenue à la vie. Tu as attrapé un bébé au vol en le tirant par la cheville. Johannan est parti à la recherche de son Peuple en volant au-dessus des arbres, et sa petite fille de trois ans l'a rappelé ici simplement en regardant par une fenêtre... Si toutes ces choses-là ont pu arriver, pourquoi Johannan ne serait-il pas capable de reproduire ton manuscrit ? »

— « Mais, s'il essaye et qu'il n'y réussisse pas... » commença Mark.

— « Dans ce cas, il sera toujours temps de tirer un trait là-dessus... ce que tu n'as pas encore fait jusqu'à présent ! » riposta Meris.

Mark la regarda. Son visage crispé par le chagrin s'empourpra légèrement. « Eh bien, » dit-il enfin, « qu'il essaye de redonner vie à cet ouvrage, s'il le peut ! »

Pendant les heures qui suivirent, chacun s'affaira au milieu d'une certaine confusion. Dans la nuit qui s'épaississait, Mark courut demander à l'unique papetier du village de rouvrir sa boutique pour lui vendre du papier à machine. Un groupe de personnes souriantes et amicales vint frapper à la porte de la cabane et, après leur avoir ouvert, Meris, levant vers le ciel des yeux agrandis par la surprise, vit une camionnette d'un modèle ancien qui se balançait dans les airs en faisant entendre un léger cliquetis chaque fois qu'une de ses roues venait frôler les plus hautes branches des arbres. « Si Tad pouvait voir cela ! » se dit-elle avec un petit rire étouffé.

Puis elle rentra dans la cabane pour accueillir les nouveaux arrivants, qui se nommaient Valancy, Karen, Davy et Jemmy. Les femmes entourèrent Lala, la pressant de questions, et furent si

émues des réponses de la petite fille que les larmes leur montèrent aux yeux. Lala, après avoir pleuré un peu avec elles, alla se pendre au cou des deux hommes, les étouffant sous ses baisers mouillés.

Johannan mit brièvement les quatre nouveaux venus au courant de ce qui s'était passé et de ce qu'on attendait d'eux. Ensemble, ils discutèrent de la situation, jetèrent un coup d'œil aux quelques pages du manuscrit qui avaient échappé au désastre, puis, les yeux clos, se concentrant de tout leur esprit, ils appelèrent à l'aide l'un des leurs. Ce dernier, qui se nommait Remy, possédait un « don » spécial pour dessiner les plans et tracer les diagrammes. Il arriva juste avant le retour de Mark, et ce fut donc un groupe de cinq personnes qui accueillit le maître de maison lorsque celui-ci poussa la porte pour pénétrer dans la pièce, un gros paquet de papier sous le bras.

Mark cligna des yeux, regarda Meris, puis, posant le paquet sur la table, tendit une main amicale à chacun de ses hôtes en disant avec un sourire : « Je ne m'attendais pas à une telle foule de visiteurs... mais, à vrai dire, je ne sais pas du tout à quoi je m'attendais ! » Puis, se tournant vers Meris, il ajouta en riant : « Le papetier sait maintenant à quoi s'en tenir sur le compte des écrivains ! Une personne normale aurait attendu à demain matin pour acheter du papier ou aurait utilisé, pour écrire, les sacs de l'épicier ! » Il ôta sa veste et regarda ses hôtes d'un air interrogateur.

Ce fut Jemmy qui prit la parole le premier. « La situation est très simple, » dit-il. « Puisque vous avez écrit ce livre et l'avez lu et relu, il est inscrit dans votre mémoire tout comme il l'était sur le papier. La seule chose à faire est donc de le retranscrire. »

— « *La seule chose !* » répéta Mark en passant dans ses cheveux une main nerveuse. « *La seule chose !* Mais savez-vous qu'il m'a fallu des mois pour rédiger cet ouvrage d'après les notes que j'avais prises à grand-peine ! Rien que l'effort physique nécessaire pour... » Son visage s'assombrit et il ne put achever sa phrase.

— « Attendez ! » dit Jemmy en lui posant une main sur l'épaule. « Laissez-moi finir !

» Davy, ici présent, est un grand bricoleur. Il invente toutes sortes de gadgets et, entre autres choses, il a fabriqué un appareil à tracer les mots beaucoup plus perfectionné que... » Il fit à Johannan un petit clin d'œil entendu et reprit : « que ceux que nous avons rapportés de la Nouvelle Patrie. Il vous suffit de pen-

ser, et votre pensée s'inscrit sur l'appareil... Tenez, » ajouta-t-il devant l'évident scepticisme de Mark, « essayez ! »

Davy posa une feuille de papier sur la table devant Mark et plaça dessus un petit appareil qui ressemblait vaguement à un sablier. « Allez-y ! » dit-il. « Pensez quelque chose. Inutile de dire tout haut ce que c'est : Karen a fait un échantillonnage de ce que vous avez dans l'esprit, et j'ai réglé l'appareil en conséquence. »

Mark regarda tour à tour ces visages qui l'observaient avec une expression de vif intérêt, puis celui de Meris sur lequel se lisait un faible espoir. Enfin, il baissa les yeux vers l'appareil. Celui-ci bougea, glissa rapidement sur toute la largeur de la page, revint au début de la ligne suivante, la parcourut tout entière et recommença, traçant des mots à une vitesse aussi grande que celle de la pensée. Davy prit la feuille de papier et la tendit à Mark. Meris vint se serrer contre son mari pour jeter un coup d'œil pardessus l'épaule de celui-ci.

Ça, par exemple ! lut Mark. *Jamais entendu parler d'une chose pareille ! Comme si c'était possible... Mais c'est pourtant vrai que ce sacré machin marche !...*

Ces phrases étaient écrites de façon très nette, les mots étaient soigneusement espacés, la ponctuation respectée. Une lueur d'espoir s'alluma dans les yeux de Mark. « Mais, » demanda ce dernier en se tournant vers Jemmy, « que dois-je faire maintenant ? »

— « Eh bien, » répondit Jemmy, « vous avez dans l'esprit votre livre tout entier, mais aussi beaucoup d'autres choses. Il vous serait pratiquement impossible de repenser votre livre d'un bout à l'autre sans faire de digressions mentales ou sans que d'autres souvenirs vous reviennent à la mémoire. C'est pourquoi Karen va effacer de votre esprit tout ce qui n'a pas trait à votre ouvrage... »

— « De l'hypnotisme... » murmura Mark avec un visible mouvement de recul.

— « Non, » rectifia Karen, « une simple élimination des interférences. Pensez au temps que vous avez perdu pendant que vous travailliez à la rédaction de votre livre, au nombre de fois où vous avez été distrait de votre tâche. »

Meris crispa les poings et eut un serrement de cœur en se rappelant toutes les heures que Mark avait dû passer à la veiller tandis qu'elle berçait son chagrin comme une poupée de chiffon... Elle sentit un bras entourer son épaule et, en tournant la tête, elle vit, penché vers le sien, le visage bienveillant de Valancy.

« Tout cela est terminé, » semblait dire la jeune femme avec un bon sourire. « Il faut oublier le passé. »

— « Mais, pour ce qui est des diagrammes... » reprit Mark. « Je ne peux pas les rendre par des mots, ni même par des pensées. »

— « C'est là qu'intervient Remy, » répondit Jemmy. « Votre rôle consistera simplement à évoquer l'image de ces diagrammes. A l'aide de son appareil, Remy les retracera d'après les images que votre esprit lui transmettra. »

On alla chercher le lit de camp pour que Mark pût s'y étendre confortablement. Remy et Jemmy se mirent en position stratégique devant la table sur laquelle avait été posée une pile de feuilles de papier blanc. Puis Karen toucha doucement le front de Mark du bout de son doigt.

Brusquement, Mark se souleva sur un coude en s'écriant : « Attendez ! Tout cela va beaucoup trop vite ! Et, d'ailleurs, pourquoi vous donnez-vous tant de peine pour nous ?... Nous sommes pour vous des étrangers. Ce qui peut nous arriver de bon ou de mauvais ne vous concerne pas... Peut-être voyez-vous là un moyen de nous témoigner votre reconnaissance pour les soins que nous avons donnés à Lala ? Mais, dans ce cas... »

— « Et pourquoi avez-vous pris soin de Lala ? » interrompit Karen avec un sourire. « Vous auriez pu la confier aux autorités. Ce n'était pour vous qu'une enfant inconnue dont le sort n'aurait guère dû vous préoccuper... »

— « En voilà une question ! » protesta Mark avec véhémence. « Il fallait bien lui porter secours : elle s'était égarée, elle était trempée ; elle avait froid et faim. N'importe qui, à notre place... »

— « Vous avez pris soin d'elle exactement pour les raisons qui nous poussent à vous aider aujourd'hui, » dit Karen. « Bien qu'appartenant à des univers différents, nous sommes faits de la même chair : nous sommes parents... des parents éloignés. Vous vous êtes trouvés en face d'une situation pénible à laquelle il était en votre pouvoir de remédier, et vous avez fait ce que l'amour pour votre prochain vous commandait de faire, sans prendre le temps de peser le pour et le contre de vos actes. »

— « Merci, » répondit simplement Mark en laissant retomber sa tête sur l'oreiller. Puis, se tournant d'un air interrogateur vers Meris, il lui demanda : « D'accord ? »

— « D'accord ! » dit-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler. « Je t'aime, Mark ! »

— « Je t'aime, Meris ! »

De nouveau, le doigt de Karen toucha le front de Mark. « Je dois établir un contact, » expliqua-t-elle d'un ton d'excuse, « surtout lorsqu'il s'agit d'un Etranger. »

Meris s'endormit à demi assise sur la couchette, le dos appuyé contre le mur, bercée par le doux *flip... flap* de l'appareil et par le froissement des feuilles de papier passant d'une pile sur l'autre à mesure qu'elles étaient remplies. Bientôt, le bruit confus d'une conversation lui fit ouvrir les yeux, et elle vit que les deux piles de feuilles étaient à présent presque de la même hauteur. Elle se redressa pour reposer son cou endolori, et entendit Remy qui disait, en agitant sous le nez de Jemmy une feuille de papier :

— « Je t'assure que c'est faux ! Regarde cette ligne : vois comme elle est tracée... »

— « Es-tu absolument certain que ce soit faux ? » demanda Jemmy. « Ne s'agirait-il pas plutôt d'une première version de ce que nous connaissons maintenant ? »

— « Non, » répondit Remy d'un ton catégorique. « Cette fois, il s'agit bien d'une erreur. Il ne peut avoir voulu tracer le diagramme de cette façon... »

— « Bon, » dit Jemmy en faisant un signe à Karen, qui toucha de nouveau le front de Mark. Celui-ci ouvrit les yeux et se redressa sur sa couche en demandant : « Que se passe-t-il ? Y a-t-il quelque chose qui cloche ? »

— « C'est ce diagramme, » répondit Remy en lui montrant la feuille de papier. « Je crois qu'il y a là une erreur. Regardez cette ligne... »

Tous deux se penchèrent pour examiner le diagramme. Meris jeta un regard autour d'elle. Valancy berçait dans ses bras la petite Lala qui somnolait. Davy était profondément endormi sur la couchette supérieure — du moins ses jambes qui pendaient, immobiles, semblaient appartenir à une personne endormie. Johannan lisait deux livres à la fois, sans doute pour les comparer. Meris s'appuya de nouveau contre le mur, en se laissant glisser sur la couchette pour trouver une position plus confortable. Pour la première fois depuis des mois, la paix et la détente régnaient dans la cabane. Même la discussion animée qui se poursuivait ne parvenait pas à troubler ce calme. Sur le point de s'assoupir, la jeune femme entendit Mark s'écrier d'un ton stupéfait :

— « Mais, en effet, c'est complètement faux ! Sapristi ! Si j'avais envoyé mon travail en y laissant subsister une erreur comme celle-là !... Je vous remercie de l'avoir découverte. » Puis le sommeil s'empara de Meris.

Elle se réveilla un peu plus tard en entendant gazouiller Lala et, ouvrant des yeux encore gonflés de sommeil, vit la petite fille sortir de la salle de bains, les pieds repliés sous sa chemise de nuit pour ne pas toucher le plancher froid, et voler dans les bras de Valancy. La jambe qui pendait au-dessus de Meris disparut brusquement pour faire place à la tête de Davy. Celui-ci dit quelques mots à Lala, qui se mit à rire et lévita jusque dans les bras qu'il lui tendait. Il y eut un bruit confus de gens qui s'installaient au-dessus de la tête de Meris, puis le silence se fit de nouveau.

Valancy se leva, s'étira et se dirigea vers la table. Feuilletant les pages remplies, elle demanda d'une voix douce :

— « Tout marche bien, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondit Jemmy. « Je me fais un peu l'effet d'une sage-femme qui vient de tirer un nouveau-né du ventre de sa mère au milieu de la nuit. »

— « Quel dommage de nous arrêter en si bonne voie ! » dit Remy. « Nous avions si bien commencé... Ne pourrions-nous ajouter quelques chapitres ? »

— « Voyons, » répliqua Jemmy en se levant pour aller passer un bras autour des épaules de Valancy. « Tu sais bien que ce n'est pas possible... »

— « Pas même un seul ? » insista Remy.

— « Pas un seul, » répéta Jemmy d'un ton catégorique.

Meris sombra de nouveau dans le sommeil, pour en être bientôt tirée par le bruit d'une chute. Ejecté de sa couchette par Lala, Davy était allé s'affaler sur le plancher.

— « En plein dans l'estomac ! » gémit-il en se relevant. « Je n'ai jamais vu un enfant donner de pareils coups de pied ! Comment as-tu fait pour y survivre, toi ? » demanda-t-il à Valancy.

— « Jamais je ne reçois de coups de pied, » répondit la jeune femme en riant. « Le tout est d'avoir la technique... »

— « Je me demandais... » reprit Davy en ouvrant le poêle pour remuer les cendres et ajouter une nouvelle bûche. « Ce gosse dont parlait Johannan... celui qui s'intéresse aux vieilles voitures. Pourquoi ne pas l'emmener voir cette petite décharge où nous laissons tous nos vieux tacots quand nous ne nous en servons plus ? Les

moteurs sont généralement en bon état et il serait facile de les récupérer. Naturellement, les sièges sont un peu abîmés et la peinture éraflée par les branches d'arbres, mais ce n'est pas bien grave. Combien peut-il y en avoir ? Voyons... La première doit dater de mille neuf cent et quelque... »

— « Tad parlait de revendre des pièces détachées pour gagner de quoi payer ses études, » dit Johannan en levant le nez de ses livres.

— « Et on pourrait remettre les voitures en état ! » s'écria Davy d'un ton enthousiaste. « Ce serait très amusant ! Je me demande si ce Tad est le genre de garçon à... »

— « Sans aucun doute, » affirma Johannan en se replongeant dans sa lecture.

— « Il va bientôt faire jour, » reprit Davy en se dirigeant vers la fenêtre pour écarter les rideaux. « Je me demande aussi si ce gosse est matinal. »

Meris tourna la tête pour fuir la lumière et glissa de nouveau dans le sommeil.

Mais, bientôt, la pièce s'emplit de bruit et de mouvement. Le café chauffait sur le feu en dégageant un agréable parfum ; les œufs crépitaient dans la poêle ; le lard rissolait. Remy coupait joyeusement des tranches de pain qu'il glissait sous le couvercle du poêle pour les faire griller. Lala voltigeait autour de la table, mettant deux fourchettes à la place d'un convive et deux couteaux à celle d'un autre, puis procédait, en gloussant de joie, à une nouvelle distribution des couverts quand Johannan lui avait fait remarquer son erreur.

Meris, tout en allant prendre sur la plus haute planche d'un placard un pot de confiture de pêches, se demandait avec émerveillement comment une journée pouvait être aussi belle. Assis à son bureau, Mark passait son temps à ouvrir et à refermer la boîte dans laquelle avait été déposé son manuscrit terminé. Tandis qu'une fois de plus il en feuilletait amoureusement les pages, il s'aperçut que Jemmy le regardait avec une expression d'affectueuse sympathie, et il lui sourit en retour.

— « Je m'assure simplement qu'il est toujours là, » expliqua-t-il. « C'est la magie qui l'a amené : la magie peut le reprendre ! »

— « Pas cette sorte de magie-là ! » répliqua Jemmy. « Je vais d'ailleurs aller en ville tout à l'heure pour l'expédier. »

— « Magie ou non, » reprit Mark, « je ne me lasserai jamais de répéter : Merci, mon Dieu, que ce soit terminé ! »

Tad était un garçon matinal et, peu de temps après, il était debout sous la camionnette toujours suspendue au milieu des arbres et levait vers elle des yeux que l'admiration faisait sortir de leurs orbites.

— « Allons-y ! » dit Davy en jetant un regard de biais à Jemmy. Pendant que celui-ci présentait le jeune garçon à ses compagnons, la camionnette redescendit lentement à terre.

— « Regardez-la ! » s'écria Tad en s'approchant, très excité. « Elle a au moins quarante ans ! » D'après le ton de sa voix, on aurait pu croire que la voiture datait de l'époque des pyramides.

— « Elle a au moins ça ! » affirma Davy. « Tu veux voir le moteur ? »

— « Et comment ! » s'écria le jeune garçon. Piaffant d'impatience, il regarda Davy se battre avec le capot pour le soulever, puis, clignant des yeux de surprise, il demanda : « Mais, dites donc ! Comment est-ce qu'elle est montée là-haut... Je veux dire : comment est-ce qu'elle est descendue ? »

— « Regarde, » s'empressa d'expliquer Davy, « tu vois ce fil qui relie la bougie... »

Laissant les deux passionnés de mécanique le nez dans leur moteur, les autres s'empilèrent en riant dans la voiture de Mark, qui démarra aussitôt.

Après avoir triomphalement posté son manuscrit, Mark arrêta la voiture près d'un petit bouquet de pins, à mi-chemin entre la ville et la cabane. C'était là qu'on devait se séparer. Davy rejoindrait ses compagnons plus tard avec la camionnette.

— « C'est fini, » murmura Meris avec tristesse, en remettant à Valancy le petit paquet contenant les effets de Lala.

— « Seul ce petit épisode est terminé, » répondit Valancy d'un ton réconfortant. « Et autre chose va commencer... Dis-lui au revoir, Lala, » ajouta-t-elle en tendant la petite fille à Meris qui lui ouvrait les bras.

— « C'est qu'elle remplissait de façon si merveilleuse la place laissée vide... » expliqua la jeune femme.

— « Je comprends, » dit Valancy d'une voix douce, en la regardant avec tendresse et compassion. « Mais, » reprit-elle, « savez-vous que vous attendez un autre bébé ? »

Avant que Meris pût émettre un son intelligible, les adieux

étaient terminés et le petit groupe commençait à se perdre dans l'enchevêtrement d'arbres et de buissons qui bordaient le torrent. La main de Lala agitant vigoureusement Deeko en un ultime geste d'adieu fut la dernière chose que virent Mark et Meris avant que le feuillage se refermât sur leurs amis.

Ils restèrent un long moment debout, immobiles, la tête de Meris appuyée contre l'épaule de Mark, trop émus pour prononcer un seul mot. Puis Meris se secoua et se dirigea vers la voiture, les yeux soudain brillants. « Je ne crois pas que je puisse attendre davantage ! » s'écria-t-elle. « Non, je ne crois pas ! »

— « Attendre... pour quoi faire ? » demanda Mark en la suivant.

— « Pour dire au docteur Hilf... » Elle s'interrompit, une main sur sa bouche, puis reprit d'un ton consterné : « Oh ! Mark, nous n'avons pas réussi à découvrir quel était le nom de ce médecin ! »

— « Je doute que ce radoteur de Hilf le connaisse, » répondit Mark en mettant la voiture en marche, « mais la prochaine fois... »

— « C'est ça ! » approuva Meris avec un sourire épanoui. « La prochaine fois ! La prochaine fois ! »

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : No different flesh.

Le quatorzième volume de notre collection « Galaxie Bis », Agent de Vega, *de James H. Schmitz, a été victime d'un accident rare et plus que regrettable puisqu'il s'est vu privé au tirage final de sa page 197.*

Les Editions Opta ne peuvent que présenter leurs excuses à tous les lecteurs et se tenir à leur disposition pour leur adresser la page manquante. Celle-ci a été par ailleurs réimprimée en page 159 de Galaxie n° 72 actuellement en vente.

Chronique littéraire

Pour lire Verne (1)

par Gérard Klein

L'œuvre considérable de Jules Verne — considérable par sa portée et par son étendue — souffre en France d'une singulière méconnaissance. Jusqu'à une date récente, il était même difficile d'en prendre connaissance, car seuls les romans les plus célèbres avaient été l'objet de rééditions régulières. L'apparition d'une nouvelle série du Livre de Poche paraissait devoir remédier à cette lacune. Mais l'interruption depuis plusieurs mois des parutions laisse mal augurer de l'avenir. Plus surprenante encore est l'abstention de la critique et en particulier de la recherche universitaire. Les bons ouvrages sur Jules Verne sont rares et, à ma connaissance, aucune thèse de lettres ne lui a été consacrée. La Sorbonne le juge-t-elle trop scientifique ? Ou bien trop populaire et par là suspect ? Que faudra-t-il pour que nos savants professeurs découvrent enfin que la littérature n'est pas une collection d'œuvres arbitrairement, sinon capricieusement, définies, mais ce qui se lit ? On se demande avec effroi ce qu'il serait advenu de la géologie si elle s'était détournée des montagnes trop évidentes ou trop vulgaires, pour ne s'inquiéter que des diamants.

Le fort bon livre de Ghislain de Diesbach vient heureusement rompre ce silence, à peine entamé jusqu'ici par les ouvrages documentés de Marcel Moré et de Bernard Frank. Il présente toutes les qualités que l'on peut attendre d'une excellente thèse de troisième cycle, plus une : il est fort agréable à lire. Ce « tour de Jules Verne » propose une approche méthodique de l'œuvre plutôt que de l'écrivain. Et si son auteur renvoie quelquefois à tel détail biographique, c'est seulement pour expliquer tel aspect de l'œuvre. Cette œuvre, Diesbach l'aborde en naturaliste ou encore en ethnologue. Il y distingue des lieux, des types sociaux, des problèmes et des traits que l'on est tenté de qualifier de structuraux. Cette approche, qui tient parfois du recensement, a le mérite d'éluder les contiguïtés faciles de la chronologie et de proposer un matériau à des élucidations ultérieures. Ce sont de telles élucidations ou plutôt de telles hypothèses qui font le plus défaut à l'ouvrage qui prend — selon l'ambition de son auteur — l'allure d'un simple guide. Or, le matériau était réuni d'une véritable théorie de l'œuvre vernienne. La conclusion — assez brève et assez énigmatique — qui se borne à proposer un parallèle entre Vinci et Verne ne débouche nullement sur une telle théorie que Diesbach a négligé de construire par modestie ou par manque d'intérêt.

Il s'est trouvé ainsi un peu dans la situation d'un naturaliste qui aurait classé ses trouvailles, mais auquel ferait défaut un principe unificateur. Mais ce qui est doublement intéressant, à mes

yeux, c'est d'abord l'absence reconnue d'une telle théorie et, d'autre part, l'exposition d'un certain nombre de problèmes que Diesbach laisse fort honnêtement en l'état, sans paraître croire beaucoup que le recours à la biographie de l'écrivain permettrait de les résoudre. Au contraire de la plupart de ses prédécesseurs et confrères en critique, Diesbach n'a pas cherché à expliquer l'œuvre par la psychologie de son auteur. Il a clairement vu — et il l'indique avec sobriété — qu'il y perdrait probablement son temps, non que l'approche psychologique soit inutile, mais parce qu'elle est insuffisante. Il a plutôt tenté de faire œuvre de sociologue — à l'intérieur de l'œuvre de Jules Verne — en faisant ressortir de manière remarquablement claire la perception qu'avait Verne des groupes sociaux qu'il met en scène et de leurs relations. Il lui a — de mon point de vue — tout juste manqué de faire œuvre de sociologue à l'extérieur de l'œuvre — c'est-à-dire en tentant de la situer dans son contexte social — pour renouveler son aperçu de l'œuvre et pour aboutir à des découvertes peut-être importantes qui indiquent dans quelles directions il paraît pertinent de rechercher la solution des problèmes laissés en suspens.

Parti de l'intérieur de l'œuvre, Diesbach croit pouvoir se borner à voir dans certaines de ses caractéristiques le reflet des conceptions de la société bourgeoise du temps de Verne. Dans cette perspective, sur laquelle on va revenir, Verne apparaît comme un homme bourré de préjugés — et il l'était certainement, mais il n'était pas que cela.

Diesbach, qui s'est défini lui-même dans d'autres ouvrages comme un aristocrate (ou par rapport à une aristocratie dont la fonction historique lui paraît révolue) — et ceci définit bien et le contenu et les limites de sa « conscience possible », au sens de Lukacs et de Goldmann — affecte de ne voir dans l'œuvre de Verne que le reflet de la conscience collective de la bourgeoisie libérale à l'apogée de sa puissance. Il est clair que ce qui le fascine dans l'œuvre de Verne, c'est ce qui transparaît de la mentalité, des valeurs et des attitudes d'une classe sociale qui a définitivement supplanté la sienne avant de se trouver elle-même en butte au déroulement de l'Histoire. Dans cette perspective, et dans celle-là seulement, le parallèle proposé entre Vinci et Verne se comprend. Vinci inaugure en quelque sorte les valeurs qui vont devenir celles de la bourgeoisie, et en particulier celles de la connaissance en vue de l'action. Verne semble illustrer la période d'apothéose de ces valeurs, mais, bien plus nettement que ne l'indique Diesbach, il annonce aussi, comme on va s'efforcer de le montrer, le déclin de la classe sociale qui les a érigées en système. Bien entendu, les deux hommes sont des symboles, des bornes. Vinci n'a pas plus créé la bourgeoisie capitaliste que Verne ne lui a donné le coup de grâce. Mais ce sont tous deux des artistes et ils expriment avec une netteté particulière les problèmes sociaux de leurs temps respectifs. Ce sont d'excellents points de repère ou, si l'on préfère, du point de vue de Ghislain de Diesbach, d'irremplaçables parenthèses.

Il est du reste à tout le moins probable que Diesbach n'aurait pas éprouvé, s'il avait vécu à la fin du siècle dernier (s'il avait été son propre bisaïeul), toute la sympathie qu'il manifeste aujourd'hui à l'endroit de Verne et de son univers. A l'époque, le conflit était encore frais entre bourgeoisie et aristocratie, et l'œuvre de Verne elle-même en porte des traces. Mais aujourd'hui, le monde de Jules Verne, celui de la bourgeoisie libérale, est aussi radicalement révolu que celui du Gotha et menacé jusque dans les mémoires. La fascination exercée par l'ennemi de classe victorieux (qui est-il ? comment a-t-il fait ?) se double donc de la sympathie engendrée par son échec final qui répè-

te et évoque dans une certaine mesure celui de l'aristocratie.

Qu'on ne voie dans ce qu'on vient de lire aucune critique à l'endroit de Diesbach, au sens où l'on entend par critique l'acerbe filouterie qui vise à ruiner un travail de clarification par un travail de sape. J'ai seulement voulu indiquer le sens et les limites probables de ses conceptions parce que je crois leur connaissance indispensable à l'intelligence de son livre. Tout analyste qui s'essaie à délimiter un horizon dépend dans ce travail de ses origines et de son environnement social, et il se trouve toujours quelqu'un dans son dos qui, parce qu'il survient précisément derrière lui, voit plus large sinon plus loin, et qui inclut dans son propre défrichement la situation même et l'équation personnelle de son prédécesseur. Je n'échappe pas à la règle et peut-être y aura-t-il un jour derrière moi quelqu'un qui décèlera clairement les limites de ma recherche et leurs raisons.

Revenons à Jules Verne et, pour un temps, à Verne tel que le lit Diesbach. Verne exprime avec beaucoup de force et de netteté les conceptions, voire les préjugés, de sa classe sociale présumée. Le système de valeurs est fondé sur l'individu seul. Les vertus de cet individu sont toutes positives : l'intelligence, la connaissance, l'audace et la détermination. Elles sont toutes orientées vers l'action. Les valeurs morales elles-mêmes (comme le courage) ne se réfèrent qu'à l'individu seul et sont une condition de sa lutte et de son succès. Les communautés n'ont de réalité qu'à partir des relations de type essentiellement conscient et volontaire qui s'établissent entre les individus. Ces valeurs débouchent évidemment sur la concurrence, sinon sur la compétition qui est fréquemment le ressort des intrigues verniennes. La solidarité n'est pas première : elle n'apparaît guère qu'entre des individus qui poursuivent le même but et elle est d'autant plus manifeste, d'autant plus forte que la convergence des efforts vers le but est plus nette, plus consciente.

Dans cette perspective, il n'est nullement surprenant que Verne fasse table rase des valeurs médiévales et qu'il témoigne, comme le relève Diesbach, d'une grande méfiance sinon même d'une certaine aversion à l'endroit des personnages aristocratiques. Leur salut dans l'univers vernien exige qu'ils abandonnent tout à fait leurs privilèges — ceux de la fortune, de la naissance, voire du nom — et qu'ils adhèrent entièrement, après avoir fait table rase du passé, aux valeurs nouvelles en faisant la preuve de leur capacité à les mettre en œuvre. S'ils s'y refusent ou s'ils en sont incapables, ils sont condamnés au ridicule, comme le montre Diesbach en multipliant les exemples.

L'attitude ambivalente de Verne à l'endroit du monde anglo-saxon et surtout de l'Angleterre est également claire. D'un côté, Verne est fasciné par l'Angleterre qui a accompli la première sa révolution industrielle, donné un visage au capitalisme et incarné les valeurs libérales bourgeoises. De l'autre, il redoute et stigmatise les excès de la puissance de cette bourgeoise Angleterre. Il exprime certes bien par là les craintes de la bourgeoisie française face à l'expansionnisme industriel, commercial et colonial de l'empire britannique. De même, il exclut du bénéfice des valeurs individuelles et bourgeoises un certain nombre de peuples et d'ethnies, puisqu'ils n'y adhèrent pas encore (et n'y adhéreront peut-être jamais), et les cantonne dans les grades subalternes de l'humanité, sans qu'il y soit besoin d'un racisme avoué. La bourgeoisie — au moins celle du temps — n'a pas besoin d'être raciste au sens « moderne » du terme. Au contraire, elle abolit volontiers l'esclavage. C'est dans la lacune qu'elle croit constater chez autrui de l'exercice de ses propres va-

leurs qu'elle décèle l'infériorité, et là seulement. Elle ne croit plus aux condamnations métaphysiques et elle n'a pas encore besoin de rationalisations pseudo-scientifiques. C'est seulement lorsque les valeurs libérales se seront effondrées, bien après la mort de Jules Verne, que ces rationalisations prendront la relève dans l'idéologie. Et Diesbach n'a pas tort de relever par exemple que le mépris que témoigne Verne dans **Les aventures d'Hector Servadac** à l'usurier Isac Hakhabut s'adresse à l'Allemand plus qu'au juif. L'ordonnance de Servadac s'écrie : **« Un juif, ça ne serait rien... j'en ai connu qui ne boudaient pas quand il s'agissait de bien faire ; mais celui-là, c'est un juif allemand, et du plus vilain côté de l'Allemagne. »** Et Verne de présenter son héros une page plus loin : **« Ce juif se nommait Isac Hakhabut et il était de Cologne, c'est-à-dire Prussien d'abord, Allemand ensuite. »**

Un autre trait significatif qui vient compléter et nuancer la proposition précédente concerne la place et la fonction, dans l'œuvre de Verne, du prolétariat. Il y est surtout représenté par des serviteurs. Or, la relation qui unit ces serviteurs à leur maître est très différente de celle qui pouvait s'établir entre un aristocrate et son valet telle qu'on peut la relever par exemple dans le théâtre de Molière ou dans celui de Beaumarchais. Selon le système médiéval de valeurs, maître et serviteur ont des rangs différents dans la société, et ces rangs renvoient à des fonctions, à des rôles, voire à des natures différentes, mais également complètes, achevées. Dans l'œuvre de Verne, au contraire, qui reflète ici certainement l'idéologie bourgeoise du temps, le serviteur est caractérisé par un état d'incomplétude et par suite de complémentarité nécessaire, essentielle, avec son maître. Le serviteur — et plus généralement ce qu'il signifie ici, le prolétariat — n'a aucune possibilité d'arriver par ses seuls mérites à l'exercice des valeurs libérales. Il n'a pas l'intelligence nécessaire ou à tout le moins les connaissances et la culture qui lui permettraient de prétendre à l'esprit d'entreprise et à l'autonomie dans la conduite de son destin. Mais il peut participer de ces valeurs au travers de l'exercice qu'en fait son maître. En facilitant ou en rendant possible cet exercice, il se valorise autant qu'il peut l'espérer, il atteint presque à l'humanité, si l'on ose dire. D'où le dévouement extraordinaire, qui paraît surprendre Diesbach, de ces domestiques, pour lesquels une poignée de main vaut toutes les récompenses et aux yeux desquels leur maître — mais leur maître seul — est une sorte de divinité. Appendices et se sachant tels, se voulant appendices indispensables, ils ne peuvent rêver d'une liberté, d'une autonomie qui leur serait une véritable amputation. Il est évident que, dès qu'on généralise un peu le thème, l'idéologie bourgeoise transparaît crûment : c'est à la bourgeoisie ou plutôt à l'élite des individus qui la constituent de définir entièrement la mission historique du prolétariat ; et celui-ci ne peut accomplir cette mission, c'est-à-dire rester en accord avec lui-même, qu'en s'en remettant entièrement à la sagacité, à la décision de ses maîtres. Le **« Votre existence valait mieux que la nôtre »** du harponneur Ned Land au professeur Aronnax, auquel il vient de céder les dernières molécules d'air que contient le réservoir de son scaphandre, doit être pris littéralement. Ned Land, quoique fort indépendant, « sait » que sa vie ne peut avoir de valeur que par rapport à celle d'hommes comme Aronnax. Si ceux-là disparaissent, sa propre vie n'aura plus de sens que végétatif. Et l'on comprend mieux, dans ces conditions, l'ampleur du crime du matelot mutiné Ayrton dans **Les enfants du capitaine Grant**, la nature de son châtiment, l'isolement, et les circonstances de sa rédemption. Ayrton, en se révoltant, en se décidant à prendre son

destin en mains, à devenir un maître à son tour, a perdu toute valeur. Son habileté et son courage sont réels mais ne suffisent pas. Ayant rompu le pacte social, il est devenu à peu près une bête, et c'est bien à quoi le réduit son isolement sur une île déserte. Seul le dévouement le ramènera à l'humanité, dans **L'île mystérieuse.**

On comprend aussi que dans cet univers, au contraire de ce qu'il en était sous l'Ancien Régime, les amours ancillaires soient tout à fait impossibles. On saisit mieux pourquoi Verne ne recule pas devant la métaphore canine pour décrire la **« fidélité passionnée, presque animale, qui unit, plus étroitement encore qu'un lien féodal, le serviteur à son maître »** (Diesbach, page 141).

Et il est frappant enfin que la même structure se retrouve, comme par un effet de miroir, chez les peuples opprimés, nombreux dans l'œuvre de Verne. Nana Sahib, le capitaine Nemo sont des princes, et la médiation de leur présence et de leur action est indispensable à l'expression de la révolte de leurs peuples. Chez Verne, le peuple ne se lève jamais en masse. Ce n'est pas davantage dans ses rangs qu'il se trouve des chefs. Ceux qui en émergent ne peuvent guère conduire que des bandes de brigands et de renégats, la qualité primordiale du prolétariat étant aux yeux de Verne la fidélité. On remarquera en passant que le capitaine Nemo, qui a été dépossédé de son titre et qui l'a en même temps abdiqué, a entièrement ou presque bénéficié de la rédemption bourgeoise. Il peut donc être un personnage sympathique. Nana Sahib, au contraire, qui est demeuré même dans l'exil et dans la fuite un prince, qui n'a aucun usage des valeurs bourgeoises et dont la puissance ne se fonde aucunement sur la science, sur le contrôle de la nature par l'individu mais sur le fait charismatique de la naissance, reste cantonné dans un rôle de traître.

Il est à remarquer, d'autre part, que la structure de valeurs qui définit le héros vernien, c'est-à-dire le héros positif aux yeux de la société bourgeoise, est si complète, si cohérente que le défaut d'une de ces valeurs — ainsi que l'esprit positif d'entreprise — suffit à ôter à un personnage toute chance d'entrer au panthéon. Les savants purs, les théoriciens dont l'objectif est la connaissance pour elle-même, en dehors de sa pratique, ne sont pas des héros dans l'œuvre vernienne, mais toujours, comme Palmyrin Rosette dans **Servadac** ou Zéphyrin Xirdal dans **La chasse au météore**, ou même comme le géographe Paganel, volontiers ridicules encore qu'indispensables. Il n'est sans doute pas exagéré de dire qu'ils sont des domestiques supérieurs dont le maître est la science. Mais l'homme véritable, aux yeux de Verne, c'est l'ingénieur ou encore le capitaine, c'est-à-dire, en clair, l'entrepreneur. Dans certains cas, d'ailleurs, le savant devient bel et bien un serviteur, un instrument aux mains d'un exploiteur, ainsi l'inventeur Roch dans **Face au drapeau** et l'ingénieur Marcel Camaret, esclave génial et inconscient de Harry Killer dans **L'étonnante aventure de la mission Barsac.**

Ces simples constatations jettent peut-être un jour nouveau sur ce qu'il est convenu d'appeler la misogynie de Verne. Verne n'est sans doute pas si misogyne qu'on a bien voulu le dire. Mais, en dehors même du fait que la passion d'entreprendre remplace pour ses héros — et quelquefois totalement — la passion amoureuse, ce qui me paraît un trait spécifiquement bourgeois (au sens historique restreint où nous employons ce terme), les femmes pas plus que les serviteurs ou que les savants théoriciens n'ont réellement la possibilité de conjuguer et d'exercer toutes les valeurs libérales. Elles sont donc aussi, dans la plupart des cas, réduites au rôle d'appendice. Et, au contraire de l'opinion couramment reçue, je m'étonne bien volontiers, avec

Diesbach, du nombre de femmes de caractère, d'héroïnes véritables que l'on rencontre dans l'œuvre de Verne. Mais il n'est guère surprenant alors, comme le souligne Diesbach, qu'il les décrive, bienfaisantes ou malfaisantes, anges ou démons, avec des traits si virils.

La place discrète mais nécessaire faite à la « Providence » vient compléter ce tableau. L'univers épistémologique bourgeois est au XIXe siècle un univers de lois, c'est-à-dire de relations qui sont présumées absolues et universelles. Ces lois sont objectives et s'imposent à l'individu. Elles définissent de manière rigoureuse le cadre dans lequel s'exerce le système de production capitaliste et notamment la concurrence. Ces lois gouvernent évidemment le monde physique (l'astronomie où leur définition a atteint un grand degré de perfection est une des sciences favorites de Jules Verne), mais aussi et peut-être surtout dans le domaine qui nous occupe : le monde économique et social. Tout le monde connaît les efforts des économistes du XIXe siècle pour penser la société en termes de lois régissant le marché et le système des productions et des prix, efforts qui contredisent au point de l'occulter la recherche d'un économiste de l'Ancien Régime comme Quesnay, qui s'intéressait à l'équilibre global et aux rôles des classes dans son célèbre **Tableau**. Ce légalisme généralisé débouche d'ailleurs sur le terrain juridique où la loi (ici au sens restreint) a pour fonction, non plus seulement d'assurer la justice morale et de restreindre l'arbitraire, mais d'éliminer toutes les entraves qui pourraient s'opposer au libre jeu des lois économiques présumées naturelles et dont le fonctionnement doit conduire, selon l'idéologie bourgeoise, à l'équilibre, à l'ordre social et par surcroît à la justice, dans la mesure où la justice est précisément la conformité aux lois naturelles. Ce légalisme généralisé ne peut pas se satisfaire du seul statut empirique et expérimental qui conduirait à la remise en question permanente, voire à la transgression, des lois. Il lui faut un garant métaphysique dont la fonction est assurée par la Providence. Ce n'est pas pour rien que Verne baptise fréquemment Dieu de « suprême artisan » ou de « grand ingénieur ». Dieu est en effet l'auteur des lois du monde et il tient une place essentielle dans l'univers de Verne, encore que discrète à partir du moment où les lois existent. C'est cette discrétion qui a conduit Diesbach à sous-estimer à mon avis la place de la Providence dans l'œuvre de Verne. Cette discrétion se comprend pourtant aisément. Ayant édicté les règles de fonctionnement de l'univers et leur ayant donné ainsi un statut métaphysique et inaltérable, Dieu a pu s'en retirer et il vaut mieux qu'il l'ait fait. Cela n'a du reste aucune importance. Il n'est pas question, en effet, qu'il transgresse les lois. Il s'agit d'une divinité au pouvoir singulièrement restreint, mutilée par l'exercice de sa propre volonté, au moins par rapport au Dieu médiéval. Cette Providence vernienne ne saurait accomplir des miracles, se déjuger en quelque sorte. On pense ici au mot de Poincaré, peut-être inventé et certes postérieur à l'œuvre de Verne : **« Le miracle, c'est qu'il n'y a pas de miracles »**. Par suite, la Providence ne peut manifester à ses créatures qu'une présence et qu'un amour très relatifs, en tout cas totalement impersonnels, entièrement et exclusivement médiatisés par les règles qu'elle a posées. En revanche, en posant ces règles, Dieu a donné à l'homme, sans partage ni réserve, un domaine où la liberté et l'activité de celui-ci peuvent s'exercer. Ainsi l'homme remplace-t-il, dans une certaine mesure, Dieu, et poursuit-il la Création, sur un monde mineur. Mais il est bien loin de supplanter la Providence, et l'œuvre vernienne ne me paraît nullement rendre le son nietzschéen qu'on lui a entendu quelquefois. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'à mesure que l'œuvre de Verne progresse et

que lui-même vieillit, la Providence paraît s'éloigner, comme le note Diesbach, reculer, restreindre son rôle à celui d'une abstraite cause première dont les manifestations sont de plus en plus médiatisées, et que par suite la place de l'homme s'étend, mais d'un homme trop impuissant et trop ignorant pour assumer dans sa totalité la maîtrise des lois du monde, pour poursuivre la Création, en bref, d'un homme amer et triste. On reviendra plus loin sur les origines probables de cette amertume et de cette tristesse qu'on n'a abordées ici qu'en la forme de leur représentation idéologique.

Ainsi, le héros vernien représenterait l'homme positif, tel que le conçoit la société bourgeoise libérale de la seconde moitié du XIX[e] siècle, et l'œuvre de Verne constituerait une illustration très explicite des valeurs de cette même société. Lucien Goldmann considérait dans sa **Sociologie du roman** que les grands romans du siècle passé exprimaient plutôt le défaut de valeurs, la quête après des valeurs disparues. Mais il admettait la possibilité que des œuvres moindres, en particulier dans le domaine du roman populaire, aient eu pour objet d'exprimer authentiquement les valeurs bourgeoises, et il citait Eugène Sue. Il me paraît évident que c'est également le cas de l'œuvre de Verne et sans doute de celles de nombreux autres écrivains. C'est à dessein, afin de ne pas alourdir exagérément cet article, que je n'ai pas multiplié les citations et les exemples qui pourraient venir étayer cette thèse somme toute assez évidente. La méthode même retenue par Diesbach l'a conduit à en proposer d'innombrables que le lecteur retrouvera et situera aisément. Néanmoins, cette thèse apparaît insuffisante puisqu'elle laisse inexpliqués un grand nombre de traits de l'œuvre de Jules Verne.

(La suite de cet article au prochain numéro.)

Le tour du monde de Jules Verne par Ghislain de Diesbach : Julliard.

Revue des films

LES POUPEES DU DIABLE de Tod Browning

Les amateurs d'épouvante ont déjà appris à connaître le chemin du Styx, petite salle spécialisée dont les portes noires s'ouvrent en pleine rue de la Huchette, au cœur du Quartier latin. Jusqu'à présent, le Styx avait coulé dans le sens du vent, multipliant les « festivals » de films en exploitation et transportant son public jusqu'à des rives trop connues des cinéphiles ; enfin, il faut bien que jeunesse se forme. A tout prendre, nous ne songerons pas à nous en plaindre, et d'autant moins que le programmateur Claude Loubarie, enhardi par le succès, s'élance sur les brisées déjà glorieuses de Jean-Claude Romer et Michel Caen, et aborde les reprises en exclusivité ; ce qui est d'une belle audace, car un cinéma aussi petit aura du mal à payer les distributeurs même s'il ne désemplit pas d'un trimestre. Voilà pourquoi (excusez-moi de me répéter, mais il le faut) les lecteurs de *Fiction* se doivent d'aller en pèlerinage, enveloppés dans leur grand manteau battu des vents, jusqu'aux rives caverneuses du Styx, et d'y envoyer tous leurs amis. Non par charité antichrétienne, ni par scoutisme mal compris — mais parce que cette fois le film qu'on leur propose est un des hauts sommets du cinéma étrange : *Les poupées du diable* de Tod Browning.

De Tod Browning, on connaît *Freaks*, récemment ressorti par le Studio de l'Etoile sur les conseils éclairés de Jean-Claude Romer et Michel Caen déjà cités ; et *Dracula*, moins convaincant peut-être, mais que certains supporters, sourds aux arguments de Bertrand Tavernier, s'obstinent à tenir pour un chef-d'œuvre. Mais le public actuel ignore pratiquement tout le reste — c'est-à-dire les neuf dixièmes d'une œuvre où Jean-Claude Romer, non sans raisons, voit l'un des accomplissements les plus parfaits de notre genre préféré. Nous ne pouvons donc qu'applaudir de toutes les mains à la reprise des *Poupées du diable*, encore plus beau que *Freaks* peut-être, et où les schoedsacko-browningiens retrouveront ce même mélange subtil de classicisme et d'insolite qui fait toute la saveur du maître.

Le thème majeur de Tod Browning, en termes freudiens, c'est le renversement du pour ou contre et la castration du père. Dans une zone obscure de son propre passé, il a dû être le héros d'un événement affreux : un père despotique lui a dénié le droit d'être un homme ; il a été condamné à toutes les difformités, à tous les rapetissements, à tous les travestis. Mais il a refusé d'assumer cette condition dévirilisée qui lui était faite, il n'a pas sombré dans une homosexualité apeurée ; par derrière toutes les simagrées obéissantes et anodines, il ourdissait un plan cauteleux pour amener son bourreau au point où il en était lui-même, pour le rapetisser, le tronquer, l'obliger à reconnaître sa déchéance. Non qu'une pareille réparation, qui ressortit à la justice distributive, ait la moindre chance de lever une malédiction trop ancienne et trop profonde ; mais l'idée d'une possible revanche faisait battre son cœur d'anarchiste et atténuait d'une douceur nostalgique la déréliction d'un univers tendu de noir. Son malheur dut en être, non pas à proprement parler diminué, mais assorti d'une dimension joyeuse qui, sans compensation, lui eût été bien

étrangère. De là cette allégresse qu'accompagne le renversement du pour ou contre et qui, dans *Freaks* par exemple, rend si étonnante la fureur dionysiaque des victimes devenues bourreaux à leur tour. Il n'y a pas de grands sentiments qui tiennent pour ceux qui ne sont rien ; toute la saveur du monde réside dans leur vengeance, même si elle est socialement impossible et précipite leur perte.

Les poupées du diable sont beaucoup plus proches de cet archétype que *Freaks*. Au moment où le film commence, le héros de l'histoire s'évade après vingt ans de réclusion ; la machination qui l'a conduit en prison lui a fait perdre à la fois sa femme (qui s'est suicidée), sa fille (qui l'a renié) et son argent. Rendu à une liberté précaire, il n'échappe à ses poursuivants qu'en se déguisant lui-même en femme ; tout l'appareil policier d'une France moustachue (nous sommes dans les années trente) se déchaîne contre lui. On ne fait pas plus œdipien. Ajoutez à cela le parfum de roman populaire, le côté *Porteuse de pain* : le banquier devenu proscrit, sa famille réduite à la mendicité (sa fille est lavandière ! Ces choses-là ne s'inventent pas, ou ne s'inventent plus), ses associés goûtant à toutes les douceurs d'une fortune mal acquise ; et pour finir l'implacable vengeance, les agissements dans l'ombre, l'édification d'une puissance d'autant plus dangereuse qu'elle est secrète par vocation, les marionnettes humaines dont le justicier tire les ficelles. Il y a là une saveur irremplaçable, oubliée du cinéma depuis longtemps, et qui, même au temps de Browning, s'est rarement manifestée avec autant de splendeur baroque.

Avec cela — et ce n'est pas le moins étonnant — *Les poupées du diable* sont un film de science-fiction. Le scénario s'inspire librement d'un roman d'Abraham Merritt qui, malgré son titre (*Burn, witch, burn)*, n'a rien de fantastique. Le banquier avait pour compagnon de cellule un savant fou qui travaillait à réduire la taille des hommes, à en faire des poupées vivantes ; après la mort de celui-ci, il hérite de sa découverte et la fait servir à sa vengeance. On voit qu'il s'agit d'une science-fiction quelque peu archaïque, où l'invention solitaire, les aspects diaboliques de la science (avec une importante réserve, magnifiquement exprimée par le savant : « Mon œuvre sera parfaite. La perfection ne peut être diabolique »), l'utilisation d'une découverte comme ressort de mélodrame, sont essentiels. Mais quelle richesse dans le développement ! Browning est de la race des grands obsédés, de ceux qui sont hantés par un petit nombre de thèmes, mais qui s'y trouvent chez eux et les explorent à fond. Le savant fou conduit ses travaux à des fins non seulement scientifiques, mais politiques : il veut réduire les hommes à une taille minuscule pour résoudre le problème de la faim. Rappelons que le film a été fait en 1936 : l'Occident était au fond de la grande dépression, et les chômeurs ne mangeaient pas tous les jours. Mais la découverte à sa contrepartie : les êtres vivants ainsi réduits n'ont plus de volonté personnelle et ne bougent que si les autres en expriment le désir ; des chiens réduits mangent quand leur maîtresse l'ordonne, et se figent dès qu'elle cesse de leur commander. Ce sont des jouets (« toy dogs ») non seulement par la taille, mais encore par la docilité. Il y a là une magnifique allégorie du nazisme : tous les chiens mangent en même temps et se couchent en même temps, traversés par la volonté du maître. Mais le film ne présente pas pour autant une critique systématique, et n'est pas traversé par un souffle révolutionnaire : le savant fou déclare que la Terre était jadis habitée par des êtres vivants beaucoup plus grands (tels les dinosaures) et que la famine les a fait disparaître ; le rapetissement apparaît ainsi comme une fatalité paléontologique, amorcée depuis des millions d'années, et le nazisme est sans doute considéré implicitement par Tod Browning comme un avenir inéluctable pour l'humanité, contre lequel ne luttent que des francs-tireurs comme le banquier maudit. N'y a-t-il pas d'ailleurs dans l'instinct une véritable prédisposition au nazisme ? Invité à faire l'expérience de sa puissance sur une belle fille réduite à la taille d'une poupée, le banquier lui inspire malgré lui des gestes libidineux — et se récrie horrifié ; assurément il aurait préféré une forme d'amour plus authentique — et peut-être aussi aurait-il mieux aimé ne pas se trouver lui-même dans ce corps de fille, véritable

emblème de sa défaite devant le père, de son narcissisme et de son homosexualité latente. Les choses s'arrangent à la fin, peut-être parce que Tod Browning travaillait pour la Metro-Goldwyn-Mayer, firme alors spécialisée dans le mélodrame rassurant ; peut-être aussi parce que le vengeur a réussi son œuvre, et que les scélérats sont réduits à l'état de poupées sans volonté.

Tod Browning est un auteur complet, au sens où l'ancienne équipe des *Cahiers du Cinéma* l'entendait vers 1955 : c'est-à-dire que tout le scénario porte sa marque, même s'il est signé par d'autres comme le veut la tradition hollywoodienne. Peut-être la mise en scène proprement dite n'est-elle pas aussi brillante extérieurement : le fond prédomine chez Browning, et la forme suit — comme l'intendance. Pourtant le film est à peu près sans défauts, et il s'y trouve bien des trouvailles. Le numéro de Lionel Barrymore en vieille dame peut apparaître comme un de ces numéros d'acteurs à transformations si communs dans l'entre-deux-guerres (et d'ailleurs très réussi : sa faiblesse apparaît clairement comme simulée, et laisse ressortir, même quand il joue la comédie aux policiers, l'autorité d'un grand banquier sûr de lui) ; pourtant sa première apparition costumée, alors qu'on vient de nous montrer la mise en place du dispositif policier, fait ressortir que la barrière est déjà franchie et que le sort des victimes désignées est probablement réglé. Un peu plus tard, nous le retrouvons dans son arrière-boutique : toujours il y enlève son chapeau ridicule et sa perruque, mais garde ses boucles d'oreille distinguées. Goût du baroque visuel ? Souci d'affirmer à quel point la féminisation (et la sénescence) du héros sont irrémédiables ? Sans doute, mais aussi, et plus profondément, besoin de croire que quelque chose dans l'invincibilité du vengeur tient à son déguisement. Il y a de la magie dans ce film, implicitement : Lorraine rencontre son père sans le reconnaître et a envie de pleurer, le dernier banquier survivant sent quelque chose pénétrer dans sa maison (gardée par les policiers) quand son ex-complice, transformé en poupée apache, commence à monter l'escalier. Mais le plus étrange reste cette vieille dame vêtue de noir qui, la semaine de Noël, vend du houx et des jouets vivants : dans la fête du cœur de l'hiver (comme dirait Levi-Strauss), elle représente à l'évidence la déesse des morts — et la déesse de la mort — venue rappeler aux vivants la fatalité de leur malédiction et de leur trépas. Vu sous cet angle, le numéro de Barrymore est bien plus qu'un simple exercice de cabotinage, et le film prend sa véritable dimension : non plus de science-fiction, mais fantastique.

Jacques GOIMARD

LA NUIT DES MORTS VIVANTS de George A. Romero

Les ponts de la Seine ont vu couler beaucoup d'eau depuis le peu convaincant festival Midi-Minuit Fantastique organisé voici quelques années par Jean-Claude Romer et Michel Caen, et auquel nous fîmes à l'époque un accueil à sa mesure — c'est-à-dire mitigé. Depuis que nos deux midi-minuistes en chef ont pris en mains la programmation du Studio de l'Etoile, ils ont multiplié les reprises *(Freaks, Les chasses du comte Zaroff)* et les premières françaises de films américains anciens déjà sortis en Belgique et ailleurs (notamment trois Corman parmi les plus réussis) : remarquable palmarès, et qui fait désormais du Studio de l'Etoile une salle de base pour tous les amateurs d'insolite. Les premières de films nouveaux ont été jusqu'à présent plus rares et moins convaincantes : nous nous souvenons de certain film japonais (un burlesque d'épouvante !) qui était loin de nous avoir convaincus. Avec *La nuit des morts vivants*, c'est tout autre chose : nous nous retrouvons en pleine nouvelle vague

américaine, et nous constatons de visu que le cinéma en train de se faire est plus ouvert au fantastique que le cinéma de grand-papa. Voilà qui est réconfortant.

Autre sujet de satisfaction : le film est bon, et même, à certains égards, très bon. Avec, bien entendu, tous les défauts de la jeunesse. L'inexpérience, d'abord : certaines scènes sont filmées très banalement, et en particulier les plus cruelles (mais la plupart des spectateurs sont trop absorbés par leur malaise et n'en remarquent rien). Ensuite, le manque de moyens ; moins fauché qu'*En Angleterre occupée*, ce film paraît bien avoir été tourné de bric et de broc par des gens travaillant à leurs moments perdus avec les moyens qu'ils avaient sous la main, et son unité plastique en souffre quelque peu (les scènes de jour alternent avec les scènes de nuit sans grands rapports avec le script) comme l'unité de jeu des acteurs (la blonde en particulier se maintient dans un registre continuellement paroxystique qui perd rapidement toute vraisemblance). Enfin, ce film souffre du besoin d'en faire trop et de la manie des références. Autour du sujet principal (le réveil des morts) sont greffés d'innombrables incidentes et thèmes secondaires, incluant même un zeste de science-fiction : les mouvements des morts seraient causés par une radiation mystérieuse venue de Vénus. Beaucoup de ces thèmes secondaires n'ont pas d'utilité majeure dans le film, et témoignent d'une peur de ne pas faire assez long qui a certainement hanté les auteurs ; il en résulte un film chargé à couler bas, où les thèmes trop nombreux ne peuvent plus être développés normalement. Ce côté « table des matières » désigne assez son auteur comme un mordu du genre, et les nombreuses citations du film renforcent encore cette impression : Matheson est particulièrement mis à contribution et jusque dans des détails précis de *Je suis une légende* ; il m'a semblé, quant à moi, que les paysages pennsylvaniens du début, avec leurs chemins sinueux explorés en travelling, évoquaient la Nouvelle-Angleterre de Lovecraft, et l'arrivée dans les cimetières m'est apparue à cet égard comme une conclusion logique.

On pourrait multiplier les exemples. Ce n'est pas très utile, car George A. Romero se débarrassera certainement de ces défauts mineurs et qu'il y a mieux dans son film. La première qualité de *La nuit des morts vivants* est sans doute de retrouver toutes les vertus de la série B. Nécessité fait loi : quand on réalise un film fauché, il y a des recettes connues qui vous permettent de conserver comme une apparence de grand air, tel d'Artagnan faisant sa première entrée à Paris. Encore faut-il les connaître ; ce n'est pas si fréquent chez les nouveaux cinéastes. Mais comment les ignorer aux Etats-Unis, berceau et patrie de la série B ? Romero a un scénario solidement construit, sans délayage et sans lenteurs ; un seul décor (une maison assiégée) suffit à presque tout son film, et sa monotonie, convenablement utilisée, n'aboutit qu'à exaspérer le drame ; les acteurs ont un jeu appuyé, mais sans littérature ; le montage est rapide, souligne la violence d'une façon un peu accusée parfois mais élimine presque tout temps mort. Nous avons absorbé ce genre de film par centaines et nous ne demanderions qu'à recommencer ; las, les temps sont tels que même la série B devient une denrée rare.

Aux qualités de la série B, ce film joint curieusement celles de ce que j'appellerai le cinéma moderne (je préfère ne pas parler de nouvelle vague). Modernes d'abord, de nombreux tics d'écriture, le goût (d'ailleurs raisonnablement limité) pour un certain inachèvement, curieusement allié à un esthétisme un peu voyant : le film se termine sur une image tramée qui fait penser à Truffaut. Ce pourrait être exaspérant, mais l'auteur reste dans les limites du raisonnable et n'utilise ces tics d'autrui que comme des moyens parmi d'autres, ce qui leur fait retrouver une modestie, une discrétion et un classicisme bien oubliés. Modernes aussi les décors naturels et les personnages fort peu héroïsés (sauf un) et qui seraient presque néo-réalistes par leur mélange peu glorieux de qualités et de défauts s'ils n'héritaient, sur ce point encore, de la solide tradition d'outrance et de caricature de la série B ; nous ne nous attachons réellement à aucun de ces personnages, ce qui nous permet de nous poser un maximum de questions

et empêche le film de basculer dans le sentimentalisme. Modernes enfin la répudiation du happy end et le goût de l'hécatombe, le souci d'agencer un processus qui conduira tous les protagonistes, l'un après l'autre, à une mort affreuse — et prévisible, au point que le film devient un véritable jeu : quelle sera la prochaine victime et comment l'auteur l'exécutera-t-il ? Non qu'il y ait quoi que ce soit de mécanique dans ce naufrage collectif : ce sont les tentatives, les espérances et les sursauts des personnages qui à chaque fois provoquent leur perte, au point que c'en est un véritable crève-cœur. Il en résulte un film asphyxiant certes, et assez inhumain ; mais l'implacable enchaînement du scénario conduit le spectateur à se demander, presque à chaque instant, si lui-même aurait eu ses chances dans des circonstances analogues (car tout le film est conduit de telle sorte que vous et moi aurions pu en être les héros, et entrons de plain-pied dans ce cauchemar qui paraît fait pour nous). Ajoutons que le film est moderne encore parce que personne n'a raison, et que la fidélité (partielle) aux recettes de la série B lui fournit de beaux effets de contraste : c'est ainsi que le personnage de l'imbécile peureux et fascisant se révèle avoir eu raison dans ses sombres prophéties, ce qui ne manquerait pas de cocasserie si ce n'était sinistre.

Enfin ce film est l'œuvre (et c'est pour vous l'essentiel) d'un esprit fortement marqué par la science-fiction et habile à en exploiter toutes les formules. Nous avons déjà noté que la donnée (le réveil des morts) est plutôt fantastique, et que l'explication par la science-fiction qui nous est donnée tardivement paraît plaquée, voire tirée par les cheveux ; cependant le souci du détail réaliste et l'intelligence déployée par les protagonistes dans la recherche d'une solution dédramatisent la donnée, la dépouillent peu à peu de sa coloration surnaturelle ; nous finissons par nous retrouver dans une situation de pur cauchemar, avec une règle du jeu comme dans tout bon cauchemar (il ne faut pas laisser les autres entrer dans la maison, sinon on meurt et on se réveille). Mais l'auteur ne veut pas en rester là. Ce n'est pas facile, en raison de l'affolement du public parisien habitué à des sucreries plus fades (pour notre part, nous nous laissons moins facilement étonner après *2 000 fous* et certaine nouvelle de Sturgeon que les lecteurs de *Fiction* n'ont pas oubliée). Il faut donc louer Romero d'essayer tout de même de nous agacer longuement au spectacle offert par un père caricatural avant de le faire tuer par sa petite fille : nul doute qu'elle n'ait un peu raison à sa manière, comme ces morts abandonnés par les vivants, vieillards en loques, suicidés ou assassinés sortis tous nus de la morgue avec leur numéro d'ordre au cou, ont raison de s'en prendre aux vivants, véritable révolution de ceux qui méritent au premier chef le titre de sous-hommes. Sans doute ces points de repère eussent-ils été plus clairs si l'auteur avait insisté un peu et consacré aux morts des passages d'un lyrisme amplement mérité ; mais les principes de la série B s'opposent à tout épanchement. Et est-il sûr que le public parisien aurait compris, tout livré qu'il était à ses terreurs ? En tout cas la fin du film, où s'opère un retournement pourtant facile à prévoir, l'a pris complètement au dépourvu : la satire des vivants, cruellement accusée par le comportement irresponsable des assiégés comme par la légèreté d'une télévision aussi incapable de faire le point sur la situation que de saisir dans le champ les personnages qu'elle interviewe, devait pourtant aboutir à cette conclusion moins comique, et plus propre à nous faire dresser les cheveux sur la tête, que tous les moments d'horreur du film. La dernière image — arrêtée — incite à la rêverie. Chacun est libre de prolonger le film à son gré. Pour moi, j'ai pensé que parmi les innombrables morts de cette nuit tragique il devait y avoir une bonne vingtaine de millions d'Américains noirs, et tant d'autres que je ne saurais les nommer, mais dont la disparition laisse augurer un avenir plus calme que notre présent et plus sinistre que tout ce qu'on peut imaginer.

Jacques GOIMARD

LE RETOUR DE FRANKENSTEIN de Terence Fisher

Récemment *Dracula et les femmes* posait le problème de la survivance et de la transformation des créatures mythiques du cinéma fantastique. Et le « prince des ténèbres » sortait amoindri de cette mouture réalisée par Freddie Francis (1). *Le retour de Frankenstein* montre en quel sens un personnage aussi connu que celui du baron Frankenstein peut se modifier et se renouveler.

Au terme d'une évolution amorcée dès *The curse of Frankenstein* (1957), le baron a enfin acquis un caractère nouveau et bien dessiné. Frankenstein est un savant sûr de lui et de son savoir qui ne vit que dans un seul but : réussir une greffe du cerveau. Pour poursuivre ses recherches, il a besoin d'un élément que son ancien assistant, le docteur Brandt, est le seul à connaître ; mais Brandt est devenu fou. Frankenstein le fait évader, transplante son cerveau sur un autre corps et le guérit. Très intelligent et très habile, Frankenstein ne se laisse arrêter ni par les lois qu'il méprise ni par les scrupules qu'il ignore : dans l'impossibilité de trouver des sujets d'expérience, il s'en procure lui-même par le meurtre (l'ouverture du film). En toutes circonstances il garde une maîtrise parfaite qui se traduit en particulier par la précision élégante de ses gestes : un voleur ayant découvert son laboratoire clandestin, il détruit immédiatement son installation et disparaît. Le hasard et ses facultés de déduction lui ayant permis de découvrir que le fiancé de sa logeuse, un jeune médecin, soustrait de la drogue à l'hôpital où il travaille, il transforme, par le chantage, le jeune homme en assistant. Frankenstein ne supporte ni la faiblesse ni la bêtise : il reprend vertement quelques locataires de la pension où il loge qui se mêlent de parler médecine. Voleur, assassin, maître-chanteur, Frankenstein viole sa logeuse : dans cet acte, il met la même froideur hautaine que dans tous ses autres gestes. Le titre original du film se justifie : *Frankenstein doit être détruit*. Un seul domaine lui échappe : le sentiment ; il n'a jamais songé aux réactions de son patient.

Plus rien en lui ne subsiste donc du personnage rousseauiste de Mary Shelley, ni du jeune savant poussé par la science et torturé par le remords qu'incarnait Colin Clive dans les films de James Whale. La métamorphose est achevée ; Frankenstein est devenu un être que sa passion et sa supériorité entraînent au-delà du bien et du mal. Cette figure, qui pourrait être antipathique, fascine par sa cohérence et sa puissance.

En le maintenant en état de sujétion complète, Frankenstein galvanise son entourage ; au lieu d'un serviteur fou ou difforme, il s'est trouvé un médecin, jeune, mou et plutôt niais (incarné sans grande intelligence par Simon Ward). Poussé par Frankenstein, ce fade individu s'anime ; il est d'abord amené à commettre un meurtre qui le lie définitivement à son maître. Il aide celui-ci à faire évader Brandt, l'assiste pendant l'opération du transfert du cerveau et s'enthousiasme même de la réussite de Frankenstein. Ayant appris à vivre en dehors de la loi et de la morale, il trouvera enfin la force de réagir.

Il en est de même pour sa fiancée. La blondeur opulente de Veronica Carlson laisse supposer dans cette jeune logeuse un tempérament indolent peu propre à l'action. Aux mains de Frankenstein qui la traite en esclave (*« J'ai besoin d'elle pour me préparer mon café »*) et la possède sans amour ni remords, elle paraît hypnotisée. Le jour où une fuite d'eau risque de déterrer le cadavre enterré dans son jardin, elle trouve la force presque surhumaine de déplacer celui-ci avant que les réparateurs arrivent. Dans cette scène parfaitement réglée, Veronica Carlson donne réellement l'impression d'être dans un état second.

A l'inverse du couple habituel de jeunes premiers, l'un et l'autre ne paraissent ni innocents ni sympathiques. C'est Frankenstein qui les anime.

Les autres personnages sont croqués comme des figures de Dickens, tel cet inspecteur de police (Thorley Walters) borné, brutal et grossier qui malmène les témoins comme il malmène son se-

---

(1) Voir compte rendu dans **Fiction** n° 191.

cond. Ces personnages fournissent par leur aspect plaisant une détente nécessaire ; ils soulignent aussi, par leur vanité, leur médiocrité ou leur sottise, la supériorité de Frankenstein. La constructon en contrepoint du début du film montre fort bien cette double valeur des rôles secondaires.

Seuls le docteur Brandt et sa femme, victimes véritables de Frankenstein, échappent à cette médiocrité. La transformation du personnage du baron amène logiquement la transformation de sa créature et, corollairement, celle de l'ambiance. La créature de Frankenstein n'est plus un monstre affligé d'une infirmité mentale par suite de circonstances diverses, mais un savant malade que Frankenstein guérit ; le retournement est complet. Fisher élimine certains épisodes ou certaines situations devenues gênantes ou trop connues ; il écarte le moins vraisemblable. Physiquement, le docteur Brandt porte toujours une marque ; ce n'est plus un masque horrifiant né de manière irraisonnée, mais une cicatrice résultant d'une opération à laquelle le spectateur a assisté. De même cette opération ne se déroule plus dans une atmosphère à demi magique mais dans une ambiance médicale.

Le docteur Brandt vit la même aventure que le héros de *La métamorphose :* il se retrouve, le cerveau sain, dans un corps qui n'est pas le sien. L'expression de douloureux étonnement de Freddie Jones fait comprendre son drame. Brandt est un savant ; il éprouve immédiatement une haine farouche pour Frankenstein. La lutte commence entre deux forces intelligentes. Brandt tend un piège à Frankenstein et l'incendie final n'est pas dû au hasard mais à une machination. Le dernier geste de Brandt apparaît juste dramatiquement et moralement.

Le rôle de Mrs Brandt souligne l'importance du drame humain pour Fisher. Les machinations de Frankenstein font qu'elle est ballottée de la joie de trouver son mari guéri à l'horreur de découvrir les circonstances de cette guérison. Son mari n'ose se présenter devant elle ; il doit se cacher derrière un paravent dans une scène d'une grande puissance dramatique. Malgré certains indices, elle se refuse à reconnaître en cet inconnu son mari. Maxine Audley, par son jeu très sensible, renforce l'horreur de la situation.

Frankenstein est responsable du double drame de ces deux couples que la folie guette. La folie constitue l'arrière-plan du film, folie causée par l'horreur, la douleur, la peur, la passion. Le personnage de la folle de l'asile est tout à fait nécessaire de ce point de vue. Cette ambiance est plus forte que celle créée par les éléments habituels du film fantastique. Ces éléments, toujours présents (calèches attelées de chevaux noirs, traversée de forêts, maisons abandonnées, brouillard), sont si bien intégrés qu'ils ne se remarquent plus. A quelques rares exceptions, Fisher a préféré abandonner certains faciles effets de montage. L'horreur est intériorisée. Les deux épisodes qui forment l'ouverture sont révélateurs à cet égard : le premier constitue par son décor (une rue déserte), par son découpage (plans moyens de jambes qui marchent), par ses composants (avant tout, une sorte de faucille, un mur éclaboussé de sang) un véritable petit film d'horreur. Un certain sommet est ainsi atteint dès le début, ce qui laisse Fisher libre de n'y plus revenir. Le second épisode est celui du voleur : Frankenstein y porte un horrible masque qu'il arrache très vite ; il détruit ensuite son laboratoire (qui ressemblait fort à celui de *La revanche de Frankenstein,* avec lequel ce *Retour* entretient plus d'un rapport étroit). Son second laboratoire aura un aspect plus réaliste. Cette destruction paraît symboliser l'abandon des artifices extérieurs.

La maîtrise de Fisher se signale par sa sobriété. La scène de viol est remarquable par sa précision et sa rigueur. La sécheresse du découpage lui donne une très grande efficacité, éloigne tout jugement moral et lui conserve une vérité humaine qu'un détail vestimentaire (les manches relevées de Frankenstein) vient renforcer de manière capitale. La distribution (à l'exception déjà signalée de Simon Ward) et la direction d'acteurs sont sans défaut. Le nouveau personnage de Frankenstein semble avoir été modelé sur Peter Cushing. Cette sécheresse voulue donne une profondeur réelle au drame humain ; un certain lyrisme contenu se manifeste même, qui trouve un accord dans les

couleurs un peu passées et bien harmonisées de la photo d'Arthur Grant.

Après l'expérience à demi-ratée des *Vierges de Satan, Le retour de Frankenstein* montre chez Fisher une nouvelle tendance qui n'est peut-être que le reflet d'une évolution plus générale. L'intrigue amoureuse n'est plus séparée des autres éléments du film ; l'appareil fantastique n'est plus utilisé pour luimême. L'horreur imprègne tout le film et prend un caractère différent suivant chaque personnage ; le récit forme un tout. *Le retour* conte une très belle histoire dont le ressort principal est fantastique. Au moment où le cinéma se perd dans des recherches formelles insignifiantes, où les films s'effondrent par manque de cohérence interne, absence de sujets, vacuité des personnages, faiblesse dramatique, il est normal, étant donné sa nature et son évolution, que le genre fantastique, dont les règles se sont faites plus souples et l'apparence moins artificielle, puisse engendrer des œuvres populaires d'une belle solidité et d'une résonance neuve.

Alain GARSAULT

LES MONSTRES ATTAQUENT de Shigeo Kanata

Les monstres attaquent, ou plutôt *Gamera contre Barugon,* appartient à cette catégorie de films où les monstres du cinéma japonais luttent les uns contre les autres. Cette série comprend un *King Kong contre Godzilla*, un *Godzilla contre la chose,* un *Frankenstein contre Barugon,* une *Guerre des monstres* et une *Revanche de King Kong* (1), tous réalisés par Inoshiro Honda qui a signé le plus réussi de ceux qui ont été distribués en France, *Invasion planète X.*

Les monstres attaquent est ouvertement un feuilleton pour enfants ; après le résumé du film précédent, on apprend par quel hasard Gamera est revenu sur Terre — dans les mêmes conditions qu'Itoka, le monstre des galaxies (2). Le premier tiers du film est consacré à un roman d'aventures : trois hommes — le héros se reconnaît à son visage poupin, le méchant à sa barbe — partent à la recherche d'une énorme pierre précieuse, découverte puis abandonnée, pendant la guerre, dans une île du Pacifique. Ne manquent, sur cette île, ni le vieux docteur, ni la jeune indigène qui suivra le héros, ni la légende qui s'attache à la recherche de cette pierre. La forêt vierge fournit les événements nécessaires et convenus de l'aventure. Le méchant repart avec la pierre, qui n'est autre que l'œuf contenant Barugon ; un hasard provoque son éclosion et sa croissance. La cupidité des hommes est donc responsable d'un mal dont ils ne parviendront plus à se libérer ; les humains tiennent fort peu de place dans cet univers des monstres, qui souligne leur incapacité et leur faiblesse.

La seconde partie dépeint la lutte de Gamera et de Barugon. Gamera est une sorte de tortue gigantesque dont la gueule se hérisse de crocs noirâtres. Il crache du feu lorsqu'il s'envole, sa tête et ses pattes rentrent sous sa carapace et, par les orifices de ses pattes, surgissent des réacteurs qui le transforment en soucoupe volante. Barugon est un dragon ; mais, pour affronter Gamera, il doit posséder des caractéristiques antithétiques. Il émet un arc-en-ciel chargé d'énergie et, par sa langue, lance un nuage qui congèle tout ce qu'il touche. Occasion pour Kanata de jolis effets comme celui de l'avion gelé qui se désagrège en vol. Les deux monstres s'affrontent dans un décor étonnant constitué par un paysage hivernal sur fond de nuit ; presque toutes les scènes d'action sont d'ailleurs nocturnes. Ce procédé économique ne laisse pas de créer une certaine atmosphère étrange. Lors de la lutte, la sympathie naît pour Camera et sa mort momentanée soulève l'émotion.

Le dernier tiers du film montre la lutte des hommes contre Barugon. Rien ne vient à bout du monstre, sauf la

(1) Voir compte rendu dans **Fiction** n° 181.

(2) Voir compte rendu dans **Fiction** n° 187.

pluie qui l'affaiblit au point de le paralyser : toutes les tentatives du héros se soldent par des échecs. Miraculeusement, Gamera se réveille pour un dernier combat au bord d'un lac qui se termine par la noyade des deux monstres. Jusqu'au prochain épisode.

Les scènes avec les humains sont médiocrement traitées sinon bâclées. Ce sont les monstres qui requièrent toute l'attention : les maquettes sont très soignées et l'effondrement d'un barrage ne manque pas de force. Kanata a fait un effort pour que les cadrages soient justifiés et respectent les dimensions des monstres. Les deux combats prennent ainsi des allures épiques.

Dans ce film si clairement enfantin, on comprend combien les monstres du cinéma japonais sont les ogres ou les géants des contes et des légendes ; comme eux, ils ont leurs lois, leurs mœurs et leur caractères que le public est censé connaître. Gamera, par ses deux interventions opportunes, fait ici figure de bon génie. Le commentaire, qui a le ton du reportage, est une transposition de la voix du conteur. Les films de monstres relèvent plus du merveilleux que du fantastique, selon la différence que Roger Caillois fait entre ces deux genres. Lorsque, comme ici, l'histoire est bien racontée, ce merveilleux intéresse, et l'on désire retrouver ces monstres parce qu'on les aime.

Alain GARSAULT

LES NAUFRAGES DE L'ESPACE de John Sturges

La notion de science-fiction semble encore mal définie, puisqu'il fut reproché à *Fiction* de n'avoir point parlé du vol d'Apollo XII. Il y a là une confusion grave. Quelle que soit l'admiration que l'on ait pour cette expédition, celle-ci relève *uniquement* du domaine scientifique. Elle appartient entièrement à la réalité. Un récit ou un commentaire sur ce vol n'a pas plus sa place dans une revue de science-fiction que, par exemple, un compte rendu des derniers perfectionnements techniques d'une locomotive.

Le film de John Sturges permet de préciser ce point. Il narre, en effet, une aventure dont toutes les données sont scientifiques, tous les éléments d'une probabilité contrôlée, et qui élimine systématiquement tout recours à l'imaginaire et au fantastique. L'histoire le montre bien : trois hommes envoyés dans un laboratoire spatial se trouvent bloqués, lors de leur retour sur Terre, par une panne des rétrofusées. Un engin de secours d'un type nouveau est finalement envoyé. Arrivera-t-il avant que les trois cosmonautes meurent étouffés ?

Le scénario est construit à la manière d'un récit historique comme *Le jour le plus long* : introduction avec mise en place, par un montage parallèle, des divers éléments, long développement régulièrement ponctué par la marche du temps, conclusion très brève. Chaque épisode se termine, comme un chapitre, par un point d'orgue. La vraisemblance est scrupuleusement respectée, ainsi que l'équilibre entre les « petits faits vrais » (le chef des opérations est arrêté, à un moment crucial, pour excès de vitesse) et les grands événements (le passage d'un cyclone au moment du départ de la fusée de secours). Comme l'action ne se déroule qu'en deux lieux : la base de Huston et la fusée, les péripéties sont présentées par l'intermédiaire de personnages secondaires (techniciens et journalistes) qui jouent un triple rôle : ils évitent le statisme, ils concourent au réalisme de la situation et de la narration, ils incarnent, comme le chœur antique, une partie des réactions du public.

La vraisemblance est accentuée par le refus de la dramatisation, du pathétique et du spectaculaire. Les réactions des personnages comme les éléments extérieurs sont dépeints de telle sorte qu'ils ne prennent jamais d'importance en eux-mêmes. Chaque personnage possède ainsi le caractère qui correspond, suivant la vue la plus commune, à son physique. Il ne faut rien en attendre d'autre.

Les truquages techniquement réussis n'ouvrent jamais sur la moindre poésie :

ce n'est pas l'espace qui compte, mais la précision de telle manœuvre. Aucun rapprochement avec *2001* n'est possible sauf pour le thème du corps flottant exploité deux fois ici, mais sans aucun prolongement.

Le seul thème d'anticipation relève de la politique-fiction, et c'est le plus commun dans les films américains récents : celui de l'alliance russo-américaine. Un cosmonaute soviétique détourne son vaisseau spatial (un Voskhod et non, comme il se devrait, un Soyouz) de son orbite pour porter secours aux Américains.

Par son aspect terne et solennel, par sa froideur et sa mollesse, *Les naufragés de l'espace* marque un aboutissement dans le style de Sturges, qui, depuis sa promotion au rang de metteur en scène de série A, vise à la plus grande platitude possible. Les seules images belles, dues sans doute à la seconde équipe, sont celles de la base de Huston.

La conception et la réalisation du film reposent donc sur un refus très marqué de toute science-fiction. *Les naufragés de l'espace* ressemble à un film d'entraînement, à un film d'étude et même à un documentaire (telle la simulation en studio de la sortie sur la Lune). Ce compte rendu ne se justifie vraiment que dans la mesure où il doit aider à éclaircir la confusion dont je parlais au début.

Alain GARSAULT

LES CONTES DE GRIMM POUR GRANDES PERSONNES
de Rolf Thiele

Le conte de fées, dont la valeur érotique n'est plus discutée, offre un jeu de situations et de correspondances dont on s'étonne qu'il n'ait pas été exploité plus tôt à l'écran. Avec le film de Rolf Thiele, on dispose maintenant d'un véritable modèle. A chaque cinéaste-conteur de broder.

Le fil conducteur entre les différents contes adaptés ici est fourni par l'aventure des deux Hans qui, de troc en troc, découvrent que le bonheur est de ne rien posséder. Sots et balourds, ils traversent avec une indifférence suspecte un univers réellement « panique » : tous ses habitants ne vivent que pour l'amour, et le désir y règne en dehors de toute morale. Cadre unique de tous les ébats : la forêt protectrice. Pour y pénétrer, il faut franchir une cascade limpide dont l'eau se montre aussi caressante pour les corps de Cendrillon et de Blanche-Neige que la caméra de Thiele.

Quand Blanche-Neige s'enfuit, trois princes, transformés en loup, en ours et en crapaud, et une princesse, devenue serpent, s'offrent avec une tendre franchise à lui faire découvrir l'amour. Dans un beau brouillard nocturne, les sept nains naissent de champignons aux formes nettement phalliques. Le sommeil a surpris le père de la Belle au bois dormant et ses amis en pleine orgie, et d'indiscrètes araignées ont tissé leurs toiles sur des seins abandonnés. Les deux Hans délivrent des garçonnets retenus, par un sort, dans un arbre et des fillettes prisonnières d'un champ de blé ; les enfants, complètement nus, se précipitent immédiatement vers la forêt proche.

Un seul adversaire pour l'amour : la sorcière, mauvaise fée qui peut symboliser bien des choses. De quelques coups d'une langue magique, elle transforme les amoureux en oiseaux et les met en cage ; les deux Hans deviendront de blanches colombes. La belle-mère de Blanche-Neige, lasse de ses conversations narcissiques avec son miroir, vient chez elle choisir un partenaire, un jeune amoureux devenu porcelet. Elle le rejette après une consommation acrobatique et originale sur un cheval au trot. Mais le film se conclut sur le triomphe de l'amour, par une chevauchée de tous les couples enfin libérés de la sorcière.

Deux héroïnes plus précisément dessinées représentent fort bien ce royaume : Blanche-Neige, ingénue à l'extrême, proclame avec une innocence parfaitement

impudique qu'elle veut connaître l'amour (1). Chacun de ses empoisonnements se termine par un évanouissement qui ressemble à un abandon délicieux. La Belle au bois dormant incarne l'attitude inverse : laide, elle ne pourra retrouver la beauté que lorsqu'on l'aimera. Toutes jupes troussées, elle poursuit chaque mâle qui se présente, qu'il soit humain ou animal. Les deux Hans qu'elle tente tour à tour de violer courent se réfugier au milieu d'un troupeau d'oies blanches. Le personnage de Cendrillon pâlit par comparaison ; la transformation de son costume ressemble trop à un simple effeuillage ; et ce sont ses sœurs qui intéressent par leur dispute dans un bain de lait.

Rolf Thiele multiplie les allusions au fantastique et à la symbolique sexuelle : les deux Hans déterrent des mandragores. La transformation du prince charmant-ours renvoie à celle du loup-garou. Cendrillon est prise par des brigands qui veulent la dévorer (la situation, les personnages, l'ambiance rappellent précisément le passage de Justine chez la Dubois). Pour se sauver de tout mauvais pas, Cendrillon se voit confier un doigt magique. Blanche-Neige se réveillle, une fleur rouge à la main ; la manière dont elle la caresse fait comprendre qu'elle est prête à découvrir l'amour.

Le film retrouve souvent le ton impertinent des conteurs libertins du XVIII[e] siècle dont plus d'un collabora au fameux *Cabinet des Fées* : ainsi lors du réveil de la Belle au bois dormant.. La liberté de la construction invite à se laisser prendre aux récits qui s'entremêlent sans trop se soucier du style parfois relâché, des effets souvent médiocres et de quelques moments bien plats. La valeur symbolique originelle de certains contes a disparu, mais la valeur dramatique s'est conservée. Pour être moins « enfantin », le merveilleux n'a pas perdu son attrait en s'incarnant, au sens propre du terme. Et les *Contes* de Grimm, transposés par Rolf Thiele, font que les « grandes personnes » redécouvrent les vertus de l'enchantement.

Alain GARSAULT

(1) Ce caractère tient aussi à l'utilisation consciente que Marie Liljedal fait de son physique. Elle incarne un personnage fort semblable dans **Mais ne reste donc pas pucelle** d'Hubert Franck. Cette comédie renouvelle astucieusement le film de nudistes en satirisant les **Helga** et autres **Mariage parfait.**

Revue des arts

Gourmelin

En nul endroit plus que dans les galeries qui l'exposent, Gourmelin ne ressemble à ses personnages, comme suspendu au-dessus d'un gouffre, figé, agrippé d'un sourire un peu contraint à la muraille de l'angoisse. Le public viendra-t-il, comprendra-t-il et, il faut le dire, achètera-t-il ? Il est déjà venu, il a compris et il a acheté que Gourmelin ne s'est pas encore départi de sa tension silencieuse.

Il a trouvé, pourtant, après quelque errance, un havre exceptionnel en l'île Saint-Louis, la galerie Christianne Colin (1), où ses dessins demeureront visibles bien après l'exposition qui s'y est tenue du 12 novembre au 6 décembre. Cette exposition faisait figure de rétrospective, et quelques-uns des collectionneurs les plus avisés de dessins fantastiques, tel Jacques Sternberg, avaient accepté de dégarnir leurs murs pour quelques semaines. On y retrouvait aussi les originaux des meilleurs dessins publiés dans l'excellent volume consacré au dessinateur (2). Et enfin des nouveautés, assez peu nombreuses, car Gourmelin travaille lentement et se montre impitoyable envers ses idées et envers ses œuvres.

L'impression donnée est celle d'une remarquable cohérence qui pourrait laisser croire à la fixité, si derrière l'apparente immobilité de la technique ne perçait une évolution des thèmes. Avec les années, Gourmelin s'enfonce dans le mystère. Ses dessins se délivrent de l'anecdote pour gagner en présence sourde. Ils ne sont plus guère descriptibles en termes d'action. Leur ressort ne tient plus dans la détente à la fois certaine et indéfiniment reculée d'un événement prévisible, comme la chute de l'homme accroché à une saillie de muraille, mais dans l'avènement possible d'une circonstance que des rencontres inédites laissent présager.

Le temps est toujours le grand personnage et le grand adversaire de Gourmelin. Mais la postérité du temps se voile d'ombre dans les œuvres les plus récentes comme si, enfin, les enfants adultérins de la durée échappaient à la férule de leur marâtre, la causalité.

Est-ce le même mouvement qui a poussé Gourmelin à tenter l'aventure de la couleur ? Ce n'est pas sûr, car pour être traité dans des nuances pâles, certains de ses dessins prennent un agrément qui entame leur force ténébreuse. Il faut sans doute choisir. L'angoisse et l'insolite ne se travestissent pas impunément des couleurs de l'innocence.

Aussi est-ce du côté de la lithographie et du cuivre que l'on retrouve le plus fort Gourmelin. Ceux que le prix pourtant encore raisonnable des dessins (entre 600 et 1 500 F environ)

Suite page 159

(1) 33 quai de Bourbon, Paris-4e.
(2) **Gourmelin** (éditions Planète) : voir compte rendu dans **Fiction** n° 185.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

ÉDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le n° : France, 4 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 48 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,20 DH.

Tarif des abonnements

Pays destinataire			6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	21,80	43,20
	Recommandé	F.	29,60	58,80
Tous Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	23,60	46,80
	Recommandé	F.	39,20	78
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	210	418
	Recommandé	F.B.	350	696
SUISSE	Ordinaire	F.S.	18,30	36,30
	Recommandé	F.S.	30,40	60,50

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES, 18 - C.C.P. 3.500.41

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA,
24, rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source).

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

Revue des arts (Suite de la page 156)

retiendrait pourront se consoler en acquérant la belle litho de l'affiche (100 F) ou l'affiche elle-même (20 F), qui montre un voyageur égaré dans un souterrain où le guette une face énorme et monstrueuse surgie du mur ; ou encore une gravure sur cuivre bien venue (150 F) où une femme (la vérité, la beauté ?) erre, somnambule, au cœur d'un périlleux labyrinthe. Ainsi va la muse de Gourmelin. Ceux qui la surveillent depuis bien des années savent qu'elle ne tombera pas.

Gérard KLEIN

Dépôt légal : 2e trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan